

Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des oignons et ongles incarnés.

M. E. RATELLE
163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

PAS DE TRAITEMENT PAR LA MALLE

Cartomancienne

disant le passé, le présent, l'avenir, si vous serez veuve ou non. Recevra à son salon de consultation de 9 hrs du matin à 9 hrs du soir, le dimanche excepté.

Mad. Luza,
292, Ste-Catherine Est
près St-Denis.

Sauvez vos Cheveux

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, **régénère** les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

La Compagnie R. J. Devins, Ltée.

en est le représentant général au Canada
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant mentionnez **La Revue Populaire**

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant $10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal



Dim.	Lundi	Mar.	Merc.	Jeudi	Vend.	Sam.
–	–	1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31	–	–

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propritaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 10, Montréal, Oct. 1912.

Dans l'Infini

AVEC le mois d'octobre voici revenir les longues marches à travers bois pour ceux que tentent les chevreuils et orignaux. ,

Combien, hélas! partent joyeux et ne reviennent jamais!

La Forêt est vaste et celui qui s'enfonce dans ses profondeurs se croit en quelque sorte détaché du restant du genre humain et perdu dans une immensité.

Pourtant, si grande que soit la Forêt, elle n'occupe qu'une fraction de notre Canada qui n'est lui-même qu'une partie de la terre et celle-ci n'est à son tour qu'un bien faible point dans l'espace.

÷

L'imensité, l'infini... voilà deux termes fréquemment employés et souvent bien à tort et pour en avoir une complète notion, ce n'est pas ici-bas qu'il faut porter ses regards, mais en haut, dans cet espace insondable où gravitent planètes et soleils.

Les énormes distances qui nous séparent des étoiles sont seules capables de nous donner une notion de l'infini et encore, notre esprit borné ne peut les comprendre qu'au moyen d'un espèce de subterfuge mathématique.

Il est impossible d'évaluer en milles ou en lieues ces formidables espaces, on a dû recourir à un terme plus "parlant" à l'esprit.

On a utilisé, comme base, la vitesse de la lumière qui parcourt 75 mille lieues à la seconde; or, de la plus proche des étoiles, la lumière met quatre ans et demi à nous parvenir!

De la nébuleuse d'Orion, c'est autre chose encore! il ne lui faut guère que 500 ans...

Ce n'est rien encore: on a calculé récemment à l'Académie des Sciences de Paris que certaines nébuleuses sont situées à une distance de nous qu'il faut évaluer entre 32 mille et 570 mille années de lumière!

Et ceci à raison de soixante-quinze mille lieues par seconde!

÷

Voilà bien l'immensité, la seule, sans limites et insondable, des profondeurs dans laquelle notre pauvre terre n'est même pas visible.

Et pourtant que d'espace sur notre monde si étroit que d'endroits où l'homme peut encore se perdre!

Et je ne fais allusion qu'à la perte matérielle de son corps...

Roger Francoeur.

A une Belle Enfant

Si ce ruisseau te plaît, baignes-y tes pieds blancs,
Et je regarderai, dans l'onde transparente,
Ces beaux pieds délicats et leurs contours tremblants,
Et l'ombre du bonheur sur ton visage errante.

Si ce jardin te plaît, fais un bouquet des fleurs
Qui fleurissent le long de ses blanches allées,
Et je regarderai leurs heureuses couleurs
Par tes deux mains de fée artistement mêlées.

Si ce beau soir te plaît, sieds-toi sur ce rocher,
Tes yeux reflèteront le ciel d'or et de flamme,
Et je regarderai le soleil se coucher
Dans ces yeux innocents où sourit ta jeune âme.

Je n'ai pas peur de toi qui n'as pas peur de moi;
Ton âme est trop naïve et la mienne est trop lasse
Pour qu'un passionnant et dangereux émoi,
Entre nos deux repos, puisse un jour prendre place.

Laisse-toi donc aller au divin naturel!
Je ne veux rien de toi que te regarder vivre
Dans un frais paysage et sous un libre ciel:
Ton charme adolescent me plaît comme un beau livre.

Et rien ne me vaudrait le singulier plaisir,
Fait de renoncement et de douceur profonde,
Que je goûte à te voir, sans trouble, sans désir,
T'ouvrir, comme une rose, au charme d'être au monde.

PAUL BOURGET,

de l'Académie Française.

MINET NOTRE AMI

Un peu plus loin nous consacrons un article aux chats sauvages bien connus de nos chasseurs canadiens ; il était donc naturel, afin de ne pas faire de jaloux—les chats le sont tellement — que nous parlions un peu d'abord du chat domestique si connu dans nos maisons.

Avec son échine souple ses yeux clignotants ou éclairés de subites lueurs, ses griffes dissimulées sous la "patte de velours" ou soudain menaçantes, le chat est bien le cousin germain des hôtes de la jungle, félins redoutables pour la puissance de leur bond et le raffinement de leur cruauté.

Mais vu à la lumière du jour, tapi au creux d'un fauteuil ou se pourléchant les babines, M. Minet est moins impressionnant. Même, la mère Michel l'idolâtre et se ruine en "crème" et en "mou" pour le satisfaire. Un journal nous contait dernièrement l'histoire de ce fameux chat au sujet duquel la chanson est si peu explicite.

Ce chat s'appelait Moumouth — et Moumouth serait un nom composé de deux mots hébreux qui signifient : sauvé de la casserle.

Ce fut en effet une casserole à la queue que ce maître chat fit la connaissance de la brave mère Michel. Celle-ci se battit avec des gamins de la rue pour sauver Moumouth. Une grande dame qui passait par là fit arrêter son carrosse, et, touchée de la physionomie peureuse du chat, le confia aux bons soins de Mme Michel, lui promettant une petite pension tant que l'animal vivrait. On peut donc croire que les pleurs de la bonne mère Michel furent sincères à la mort de Moumouth, fricassé par le méchant Lustucru.

Autre légende relative au chat. Savez-vous pourquoi M. Rominagrobis se lave la figure après avoir mangé? Voici.

Un chat, ayant un jour prit un rat, s'apprêtait à le dévorer lorsque, se ravisant tout à coup, il se dit : "N'oublions pas que le chat de l'Empereur est mon cousin : soyons aussi poli qu'il pourrait l'être. Lavons d'abord notre museau, nous mangerons après." Et, de ses deux pattes de devant, il se frotta le museau.

Pendant ce temps "Bonjour!" fit le rat. Et il s'enfuit.

Depuis lors les chats ont changé d'habitude. Ils mangent d'abord et font leur toilette ensuite. Dorlotés par les vieilles demoiselles ou gagnant eux-mêmes leur nourriture dans les greniers, les chats n'oublient pas la noble indépendance de leurs origines, et parfois le sang des tigres court, à nouveau, plus vif dans leurs veines.

Comme on les aime, ces tigres en miniature, lorsqu'on s'est une fois attaché à eux.

François Coppée ne travaillait jamais mieux que lorsqu'un de ses chats dormait entre son dictionnaire de rimes et son encrier.

Pierre Loti, qui a fondé une société pour la protection des chats, en possède de magnifiques, en l'honneur desquels il a écrit de délicieuses pages de tendresse et d'émotion.

Stéphane Mallarmé vivait en camarade avec Lilith, une chatte qui ressemblait à une panthère noire. Il n'est pas jusqu'à Taine, le célèbre philosophe et historien qui n'ait consacré des sonnets à la gloire du chat.

Victor Hugo, dont la bête préférée, Chamoine, trônait sous un dais de brocatelle cramoisie dans son salon gothique, rappelait volontiers que Richelieu, protecteur des lettres, avait raffolé des chats.

Théodore de Banville, Théophile Gautier, Baudelaire, eux aussi, avaient leur félin favori.

Les hommes de lettres aiment le chat pour sa compagnie silencieuse et méditative. D'autres les chérissent pour de différentes qualités.

Avoir un chat persan de race pure, d'un beau gris ardoisé, à la queue en panache et au poil soyeux, c'est une joie pour un amateur.

Les angoras de la reine Marguerite d'Italie sont réputés. Un Américain, M. Archibald Foster, possède un couple de chats chinois dont il a refusé 5,000 dollars pièce.

Mais où les chats sont particulièrement heureux, c'est chez la princesse Victoria de Schleswig-Holstein.

Elle en possède vingt-six pour lesquels elle a fait faire un petit cottage modèle dans le parc de Windsor.

Seymour Lodge — tel est son nom — est une construction à deux étages dont les plans ont été faits par la princesse elle-même. Il y a quatre fenêtres, deux au rez-de-chaussée deux au premier ; un plan incliné permet aux félins de monter dans leur chambre à coucher où se trouvent les plus confortables coussins.

Les chats des plus belles races y fraternisent en bonne harmonie ; le plus beau de tous, Puck, un magnifique chinchilla, vit dans une case à part où figurent, ac-



Un joli minet

crochés aux murs, les nombreux prix qu'il a remportés dans les concours.

Eros est le nom d'un superbe angora que la princesse avait offert à la princesse de Teck ; mais Eros, regrettant sans doute les splendeurs du palais somptueux où il avait été élevé, ne put supporter le changement et force fut de le rendre à la donatrice.

Hélas ! pour tant d'amis de Minet combien d'ennemis, intraitables àd'insensibles "Lustucrus"! Il existe à Paris, com-

me à Londres d'ailleurs une "Bourse aux chats"! Elle se trouve dans une rue avoisinant le faubourg du Temple. Entrez dans la boutique poussez une double porte : vous êtes dans une vaste chambre où des légions de chats de toute couleur, de tout poil, de toute grosseur, vont, viennent, sautent, miaulent.

On vend là des chats comme ailleurs des chiens ou des oiseaux. Mais ce ne sont point les concierges au coeur sensible, les vieilles demoiselles ou les poètes qui sont les clients de ce marché clandestin : ce sont — horreur ! — des corroyeurs, des mégissiers, des gantiers qui viennent s'approvisionner céans. On dit qu'il y vient mêmes des cuisiniers — double horreur! — lesquels, pour des prix variant de 10 à 20 cents, emportent de quoi alimenter leurs casseroles peu scrupuleuses.

En Angleterre, c'est pis encore : une statistique, dit un journal, établirait qu'il se consomme annuellement à Londres 5000 tonnes de viande de chat !

Nous voulons croire qu'il n'en est rien. Aussi bien le chat que nous aimons n'est ni le vagabond dont la silhouette se profile par les nuits de lune, aux pentes des toits bleus, ni l'animal de luxe dont un vétérinaire spécial surveille anxieusement la dentition : c'est l'humble chat du foyer, souple et silencieux, qui dort en rond contre vos pieds, les soirs d'hiver ou, les jours orageux, livre à vos doigts la douceur de sa fourrure toute crépitante d'étincelles.

L'architecture Africaine

Un Kraal de chef Zoulou.

DANS l'Afrique australe, sur le littoral de l'Océan Indien, habitent de solides gaillards, noirs de peau, hauts de taille, réduits aujourd'hui à un nombre peu important ce dont il ne faut pas se plaindre.

Ce sont les Zoulous; jadis ils furent assez turbulents et se complurent en guerres continuelles, mais au siècle dernier, la chute de leur organisation militaire, désorganisée à la suite de nombreuses et successives défaites, amena la ruine de leur empire.

Aujourd'hui, ils ont renoncé à la guerre et sont principalement agriculteurs et chasseurs.

Pourvus abondamment de ce qui est nécessaire à la vie, ils sont devenus sédentaires et vivent en villages. Il ne faudrait pas, toutefois, comparer ces villages à ceux que nous construisons sur le continent américain.

La chose est plus simple et la charpente de leur maison ne demande pas l'emploi de nombreux outils. Leurs demeures sont des espèces de huttes à demi sphériques,



Un Kraal Zoulou

faites de branches recourbées dont les intervalles sont remplies de brindilles et de terre; une seule ouverture basse sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée.

Cela s'appelle un "Kraal" et ne vaut naturellement pas un édifice en ciment armé et à l'épreuve du feu, mais c'est moins coûteux.

Les Zoulous sont constitués en tribus obéissant chacune à un chef et mises sous l'autorité générale d'un chef suprême, véritable despote qui dispose à son gré de la vie de ses sujets.

Ce sont des gaillards qui ont encore fort à faire pour être au niveau des nations civilisées; ils sont polygames, c'est-à-dire qu'ils ont autant de femmes qu'ils le désirent ou plutôt qu'ils ne peuvent en acheter. Il faut cependant le consentement de celles-ci.

Leur croyance est presque nulle; ils ont la vague notion d'un être supérieur auquel ils ne rendent aucun culte, mais ont des sorciers.

Leurs cérémonies funèbres sont également très simplifiées; ils se contentent d'enterrer leurs morts à quelque distance du village et parfois de les abandonner tout simplement à la dent des animaux carnassiers.

Tout ceci, maisons, croyances et cérémonies n'est pas aussi compliqué que chez nous; exception faite en faveur de la question mariage mais franchement je ne changerais pas mon existence pour la leur et j'aime encore mieux habiter une maison canadienne qu'un kraal Zoulou.

SUR LA MER

Sur la mer qui s'endort le clair de lune luit,
Et son reflet se brise en cascades d'étoiles...
Au lointain violet s'éclaircissent des voiles
Qu'en balançant la brise avec lenteur conduit.

La grâce de leur vol, le bruit de leurs antennes
Se bercent en cadence au clapotis des flots,
Mystérieux accords, gammes de clairs grelots,
Que les eaux font vibrer sur les noires carènes.

...Et le marin contemple en rythmant un refrain,
Les astres consolants, fleurs d'argent éternelles,
D'où parfois un pétale, en gerbes d'étincelles
Tombe, goutte de feu, sous le souffle divin...

M. SAVOYANT.

Dans les Deserts de Dahna et du Sahara

Par K. Life

DANS la zône de déserts qui s'étend du Sahara Africain au Gobi chinois, borné lui-même au sud par le désert de Dahna, s'étend un pays dont on connait fort mal l'histoire primitive mais qui fait maintenant parler quelque peu de lui.

C'est l'Arabie, pays de prédilection des adorateurs de Mahomet, des dattes... et de la vermine.

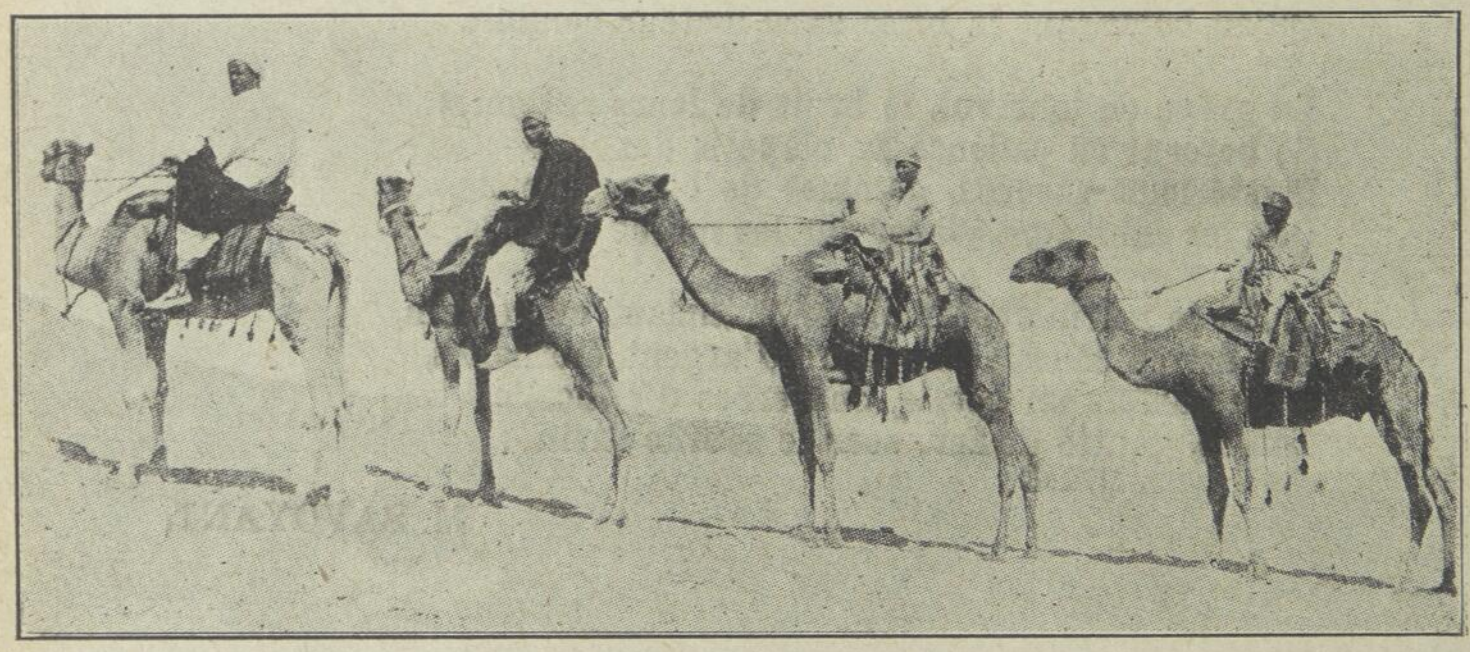
Les Arabes forment un peuple essentiellement nomade qui s'accommoderait mal de l'existence dans nos villes modernes où l'horizon est borné par des édifices d'une hauteur sans cesse croissante.

Il faut à l'Arabe de l'air et de l'espace surtout à l'Arabe du désert que l'on appelle Bédouin.

Les Bédouins ont au coeur un vif amour de l'indépendance et ils n'ont pas de plus grand plaisir que de parcourir, à dos de chameau leurs solitudes embrasées par un soleil de feu.

Ces gens, quoique d'une ignorance profonde, sont cependant amateurs de poésie et de phrases à effet; il y a même parmi eux des individus d'une véritable éloquence; de plus ils sont très courgaeux.

Ce sont cependant à peu près toutes leurs seules qualités et elles sont large-



Les Bédouins du désert

ment compensées par des défauts dont le moindre suffit à faire détester un homme.

Le Bédouin est égoïste, paresseux, menteur, pillard et traître à l'occasion.

Il diffère en cela de l'Arabe proprement dit qui, sans être un modèle de vertu, pourrait néanmoins être donné en exemple à pas mal de gens.

Celui-ci est en effet généreux et hospitalier; c'est d'autre part un robuste gaillard au front large et aux yeux vifs pleins d'intelligence... et d'astuce ; les femmes sont remarquables par les proportions régulières de leurs mains et de leurs pieds et leur démarche superbe.

Les déserts affectionnés par les indépendants Bédouins ne sauraient guère convenir qu'à une population de ce genre; de tout le globe, ce sont sans doute ceux où la vie est le moins agréable; la température y est extrême et sans transition.

Dans la journée, la chaleur y monte parfois jusqu'à 122 degrés Fahrenheit pour descendre, la nuit suivante à zéro!

Pour résister à de si brusques changements, il faut véritablement avoir un tempérament de Bédouin!

LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE

Quand Flore, la reine des Fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps d'un papillon
Et ce délicieux arome
Qui la trahit dans le sillon:
"Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste?
—Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher!"

Louis RATISBONNE.

UN ANIMAL COMME ON EN VOIT DANS LES CAUCHEMARS

—— o ——

CET étrange petit animal appartient à la curieuse famille des Quadrumanes ou Mammifères à quatre mains.

C'est donc un proche parent, un cousin des Singes, mais en tout cas un des plus petits représentants de cet Ordre fameux, car sa taille ne dépasse guère celle d'un Rat.

Il doit son appellation de "Tarsier Spectre" à deux de ses principales particularités: la longueur démesurée des os de ses mains, et la fixité spectrale de son regard.

Sa tête ronde, encadrée de deux larges oreilles dénudées, est éclairée par deux yeux extraordinaires, prodigieux, dont les immenses orbites, entourées d'une paupière sans cils, occupent la face entière, laissant tout juste la place de la mince saillie du nez fin et court; et ces yeux, saillants, d'un éclat vitreux, ont en effet une fixité impressionnante.

Mais, c'est aussi que le petit animal a été destiné par la Nature à vivre dans l'obscurité profonde de la nuit; blotti, tout le jour dans quelque creux d'arbre, il ne s'aventure au dehors que lorsque toute lumière a disparu, car il est absolument dénué du moindre moyen de défense.

Son corps menu et cylindrique, que termine une longue queue de rat, presque dépourvue de poils, sauf à l'extrémité, est



Le Tarsier spectre.

vêtu d'une épaisse fourrure laineuse, d'un brun olivâtre.

Bras et jambes, longs et grêles, se terminent par des mains qui, plus que les

yeux encore, mériteraient au Tarsier son surnom de Spectre, car avec leur poignet décharné, leurs doigts osseux garnis de protubérances et de verrues elles ressemblent à des mains de squelettes.

Peut-être pourrait-on les comparer plus exactement encore aux mains de certaines espèces de grenouilles, à celles des Rainettes, et comme ces dernières le Tarsier vit dans les arbres, sautant légèrement d'une branche à l'autre où il se tient solidement cramponné grâce aux sortes de ventouses qui garnissent ses diogts.

Lorsqu'il ne sautille pas, il se hisse au long des ramures avec une lenteur extrême, à la recherche des larves, des insectes qui constituent sa nourriture et auxquels il ne dédaigne pas de joindre à l'occasion de menus fruits de la forêt.

C'est dans le creux d'un tronc qu'il construit avec des feuilles un nid semblable à celui des oiseaux.

Le Tarsier, dont on ne connaît qu'une seule espèce, est répandu dans tout l'Archipel Asiatique.

Les Malais, qui lui donnent le nom de "Podji", c'est-à-dire "Diablotin", le considèrent comme une incarnation du démon et ont la conviction que son regard porte malheur.

Il est très rare. Le seul spécimen qui ait jamais roulé ses immenses prunelles sous le ciel d'Europe fut acheté 300 florins à un chasseur javanais par un capitaine hollandais, qui le revendait quelques jours plus tard à un Allemand de Singapore en réalisant un honnête bénéfice de 100 pour 100. L'Allemand échangea son précieux captif contre une somme de $600.

Installé dans la cabine d'un Danois, agent d'une de ces maisons de Hambourg qui font le commerce des fauves, le petit animal voguait enfin vers les mers de l'Europe, vendu d'avance par télégraphe au Jardin Zoologique de Londres, qui consentit à payer $2,000 à livraison. Mais cette somme ne fut pas payée et pour cause. Malgré les précautions infinies qu'avait prises l'agent, une baisse de température essuyée à l'entrée de la Manche valait un refroidissement au délicat animal des forêts javanaises.

Si chaudement calfeutré qu'il fût dans la cabine, il expirait en vue des côtes anglaises!

En somme les Tarsiers sont de petits êtres tellement délicats qu'il paraît peu probable qu'on réussisse jamais à les amener en nos pays et à les y faire vivre pour pouvoir observer leurs moeurs sur lesquelles on n'a que des données fort incertaines.

SERENITE

Mon coeur d'adolescente est comme un lac limpide
Et bleu de refléter le ciel pur dans ses eaux,
Seul, d'un souffle amical, un vent léger le ride,

Et sur ses bords, peuplés de chênes pleins d'oiseaux
Et de villages clairs, jusqu'ici nul orage
N'a brisé les iris, les joncs ni les roseaux.

Les barques des pêcheurs n'y firent point naufrage,
Car le beau lac n'est pas troublé profondément
Qunad l'ouragan brutal fouette l'onde avec rage.

Mon coeur d'adolescente est comme un lac dormant
Qui reste nuit et jour transparent, tiède et lisse!
S'il a trouvé la vie amère par moment,

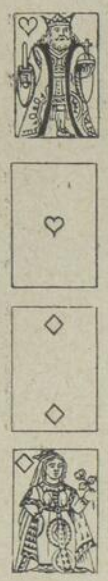
Sans deuil inconsolé, sans enivrant délice,
J'ai pu, dans un grand calme, atteindre mes vingt ans;
Le fleuve de mes jours, uniforme et doux, glisse.

Le rêve et le travail se partagent mon temps,
Et ma mélancolie et ma joie innocente
Embrument, tour à tour, et dorent mes instants.

Il arrive parfois que, pourtant, je pressente
Que ma sérénité sera détruite un jour!
Je sais bien que mon coeur tendre d'adolescente

Connaîtra, tôt ou tard, et la Mort et l'Amour!

Marie-Louise VIGNON.

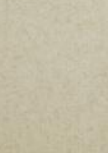
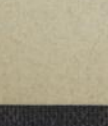




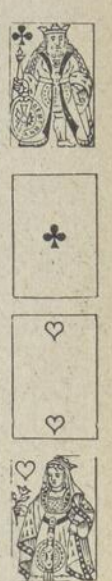






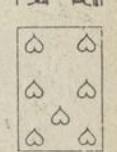
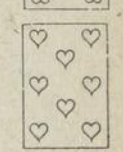



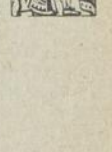
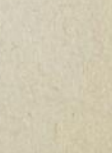
L'ORIGINE DES CARTES A JOUER








L'invention du jeu de cartes a été tour à tour attribuée aux Indiens, aux Chinois, aux Egyptiens et aux Arabes.

Il fut évidemment inventé en Asie et introduit en Europe par les Sarrasins à la fin du XIIIe siècle.

Ce passe-temps eut d'abord une grande vogue en Allemagne, en Italie. Il ne parut en France qu'au XIVe siècle.

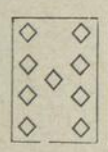
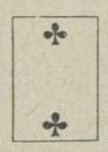
On jouait alors exclusivement avec des cartes de fabrication allemande.

On croit que les différents sujets de cartes ont été choisis afin d'exprimer symboliquement les différentes classes de la société.

Ainsi, le carreau représente la classe des marchands, le pique celle des serfs, le trèfle celle des soldats, le coeur le clergé.

Sur les premières cartes françaises, les rois reproduisaient les portraits plus ou moins exacts de David, d'Alexandre, de César et de Charlemagne et figuraient ainsi les monarchies des Juifs, des Grecs, des Romains et des Français.

Les premières cartes allemandes portaient des coeurs, des cloches, des feuillages et des glands, celles d'Italie des épées, des bâtons, des coups et des pièces de monnaie.














Sérénité.

NOTRE FEUILLETON.

ROMAN COMPLET

Le Vieux de la Montagne

Par Paul Féval fils

—— o ——

Au temps des croisades, sur une des crêtes de l'Anti-Liban, dans l'Irak, était construite une redoutable forteresse qui servait de résidence au grand maître de l'ordre des "Hatschischins" (mangeurs de hatschisch) ou Ismaëliens.

Cette farouche tribu, qui formait une secte particulière de l'islamisme, se prétendait directement issue du fils d'Agar et était composée de guerriers si terriblement fanatisés qu'ils ne reculaient devant aucun danger et exécutaient passivement les ordres de leur chef.

Ce terrible souverain, qui se flattait de posséder seul la pure doctrine du Prophète et prenait le titre de "commandeur des "vrais" croyants," suivait la politique impitoyable de ses prédécesseurs.

A l'époque dont nous parlons, le grand-maître des Hatschischins était Hassan II, surnommé "l'Implacable." Souvent il avait eu affaire aux princes chrétiens établis en Palestine à la suite des croisades, et Conrad de Montferrat, marquis de Tyr, entres autres, était tombé sous le poignard des "assassins du Vieux de la montagne"; noms que les Occidentaux donnaient aux sectaires d'Hassan et à lui-même.

En 1153, le plus redoutable ennemi du commandeur des vrais croyants était Sandschar, soudan d'Egypte. Plusieurs fois, ses troupes avaient battu celles d'Hassan ; mais chacune de ses victoires coûtait au soudan un des chefs de son armée ou même un des membres de sa famille, mystérieusement frappé par le poignard d'un sicaire de son redoutable ennemi. Cependant, à la suite de défaites successives, les Hatschischins avaient dû se retrancher dans leur forteresse de l'Anti-Liban devant laquelle l'armée de Sandschar était venue mettre le siège.

Ce siège durait depuis sept mois et Hassan avait juré de forcer son ennemi à le lever.

Alamont,—la forteresse dont nous parlons,—était située au milieu de roches nues et tourmentées, sur le sommet d'une montagne escarpée. Assise comme l'aire d'un aigle dans une mer de pierre voisine du ciel, cette forteresse était enceinte d'une muraille dont la hauteur et l'épaisseur dépassaient celles des plus forts remparts.

Cette étrange résidence du Vieux de la Montagne présentait, disent les historiens du temps, la forme d'un lion couché, la

tête appuyée sur la terre. Par son étendue, elle formait une sorte de ville, car elle renfermait des habitations, des casernes, des mosquées et des magasins.

On n'y parvenait qu'à travers les ravins creusés par les eaux. Pas un arbre, pas une plante ne croissaient à plusieurs lieues aux alentours, — quoique les pentes du Liban fussent ailleurs très fertiles, — et ne venaient reposer le regard de l'aspect désolant de cette solitude de rochers.

A la vérité, nul ne pouvait se vanter d'avoir pu pénétrer dans Alamont, aucun même n'avait osé s'approcher de ces sombres remparts, et pourtant on racontait des choses étranges sur cette mystérieuse demeure.

Des hommes, des princes, y gémissaient, paraît-il, dans de sombres cachots.

Des enfants, ravis à leurs parents par les audacieux affidés du chef, y étaient nourris avec des mets magiques, et élevés dans une foi aveugle et sombre à la volonté du maître.

Un jour, un berger s'étant hasardé à gravir jusqu'au sommet un des pics voisins de la forteresse, avait cru voir, à travers le verdoyant feuillage d'arbres inconnus, de jeunes femmes vêtues de gaze blanche qui dansaient ensemble aux sons d'une musique aérienne dont les accords divins remplissaient l'air. Enivré par ce spectacle, charmé de cette harmonie, le pâtre cherchait à s'avancer, pour mieux voir, pour mieux entendre, quand il avait poussé un grand cri et roulé de roc en roc jusqu'au fond du ravin. Relevé quelques heures après, meurtri et sanglant, par d'autres bergers, il avait pu leur raconter son aventure et avait rendu l'âme en voulant arracher le fer de la flèche qui lui traversait la poitrine.

Le récit de cette mort violente joint à de nombreuses légendes excitait vivement la curiosité et répandait une saine terreur en doublant, dans les imaginations populaires, la puissance mystérieuse attribuée au Vieux de la Montagne.

Le 3 octobre 1153, c'est-à-dire le premier jour du septième mois du siège, le château d'Alamont, qui était à la fois un palais splendide et un repaire de brigands, servait de théâtre à une scène étrange.

C'était une grande fête de l'ordre : il s'agissait du sacre d'un "foedavi": c'est-à-dire qu'on allait initier aux mystères suprêmes un de ceux qui étaient destinés aux grandes entreprises et qui portaient aussi les noms de "sacrifiés" et de "dévoués," pour caractériser leur mission.

Au milieu de la vaste enceinte d'Alamont, et isolée de toutes les autres constructions, s'élevait la grande mosquée, qui ne renfermait qu'une salle immense. Elle était décorée à la façon guerrière par des trophées conquis sur les ennemis, étendards ou armes, ces dernières encore teintes du sang dont elles avaient été trempées.

Vers l'extrémité, qui était tournée du côté de la Mecque, dans une sorte de nef entourée d'une balustrade en fer et gardée par des soldats, s'élevait une table de marbre surmontée des emblèmes de l'ordre.

C'était là que devait avoir lieu la cérémonie commandée par Hassan l'Implacable ; c'était l'enceinte réservée aux dignitaires, le sanctuaire où ne pénétraient que les initiés, le "Saint!"

Le reste de l'édifice offrait un aspect imposant et terrible, tout en étant d'une grande simplicité.

Ceux qui devaient assister à l'initiation entrèrent dans cet ordre :

Premièrement, le "Sydna" ou grand-maître.

C'était un homme de quarante-cinq à

cinquante ans, aux traits expressifs, aux yeux étincelants, au visage amaigri ; sa barbe grisonnante descendait en larges flots sur sa poitrine.

Il portait haut le front, sa démarche était lente et sévère et l'on sentait, à le voir, que tout ce qui l'entourait subissait l'ascendant de sa souveraine volonté.

Pour tout vêtement, il avait une longue robe blanche, serrée à la taille par une ceinture de même couleur. Il alla s'asseoir dans l'enceinte réservée, sur un siège élevé qui surmontait un dôme orné d'un vautour aux ailes éployées, figure saisissante du rôle de cet homme dans le monde.

Après lui entrèrent les "Deïlkébirs," chefs des trois provinces soumises à la domination des Haschischins, le Dschebal, le Kouhistan et la Syrie.

Ils étaient vêtus de bleu et portaient à leur ceinture d'or un yatagan à la poignée richement ciselée.

Ils prirent place aux côtés du maître.

Vinrent ensuite les "Daïs" ou initiés chargés de faire les prosélytes, sortes de missionnaires qui maniaient avec une égale habileté la parole et l'épée.

En quatrième lieu, les "Réfiks" s'installaient en dehors de l'enceinte. C'étaient les compagnons, officiers de l'armée, hommes farouches et d'un courage éprouvé. Ils portaient une veste rouge sans ornements, un pantalon de toile serré aux genoux et de fortes sandales retenues par des courroies ; cet uniforme sévère disparaissait presque sous des armes étincelantes et lourdes qui cliquetaient à chaque pas.

Les "Lassiks" ou aspirants, tout vêtus de blanc comme des jeunes filles, allèrent se placer silencieusement dans les angles.

Leur figure imberbe, leurs traits enfantins, leurs yeux limpides, mais fixés avec une sombre énergie sur le grand-maître, leur attitude à la fois respectueuse et digne donnaient à ces jeunes gens, voués à une mort presque certaine, l'aspect d'une phalange d'enfants martys.

Les derniers arrivants, les plus nombreux, prirent place dans l'enceinte réservée en face de la table de marbre.

C'étaient les "Foedavis."

Ceux-là ne pouvaient avoir aucun doute sur leur destinée ; c'était la mort certaine, la mort cruelle avec accompagnement de tortures, et ils y couraient avec joie, parce qu'on leur avait assuré, pour l'au delà, les félicités éternelles promises par le Prophète.

Leur costume consistait en une courte robe blanche serrée à la taille par une ceinture rouge, avec des bonnets et des bottines de même couleur.

Calmes, austères et sombres, pour être parfaitement heureux ils n'attendaient que l'ordre de mourir.

Après l'entrée de ces malheureux fanatiques, la cérémonie commença.

Sur un signe d'Hassan, les aspirants se levèrent et entonnèrent un grave cantique qu'accompagnèrent de bruyants instruments.

Les voûtes de la salle répercutaient et doublaient le bruit, renvoyant au sol un sourd murmure semblable à celui d'un tonnerre lointain.

Ce sombre concert était destiné à préparer les esprits et à les mettre dans la disposition favorable aux mystères auxquels ils devaient être initiés.

A ces chants succéda un simulacre de bataille, car les Assassins ne pratiquaient la dévotion que comme guerriers et dans le seul but d'obtenir une mort agréable au Prophète.

Sur un signe du Vieux de la Montagne le combat simulé prit fin, non avant que du sang n'ait été répandu partout, et un jeune homme, sortant du groupe des aspirants, s'avança lentement dans l'enceinte

sacrée en saluant l'assemblée. Il s'arrêta au pied de la table, puis se tournant vers le maître.

—Sydna, dit-il, je viens vous demander de me donner les insignes sacrés de vos serviteurs, si vous me trouvez digne de mourir pour vous.

—Qu'as-tu fait pour mériter cet honneur? interrogea Hassan.

—J'ai appris les sentences du Prophète, la doctrine de l'ordre, et je sais par coeur la "Tschida" ainsi que la "Teenis."

Ces deux livres, rédigés par Hassan-Sabah, fondateur de l'ordre, formaient le catéchisme des Assassins. Le premier traitait de "la connaissance de la vocation," quant au second, il enseignait la "science de s'insinuer dans la confiance des personnes."

—Ce n'est pas assez, répliqua le grand-maître.

—Je me suis exercé au métier des armes.

—Tous ceux qui sont ici en ont fait autant... Ce n'est pas assez.

—J'ai passé de longs jours à endurer la faim et la soif, de longues heures à m'endurcir au froid et à la chaleur.

—Ce n'est pas assez.

—J'ai appris à me taire et à agir.

—Cela vaut mieux que tout le reste, fit alors Hassan en se levant. Approche, et viens recevoir la première récompense de ton zèle.

Le Sydna s'avança vers la table de marbre sur laquelle étaient déposés une ceinture, un turban et des bottes rouges Il en revêtit lui-même l'aspirant pendant que la musique faisait entendre des chants guerriers.

Le nouvel adepte fit le tour de l'assemblée en commençant par les Dëilkébirs qui lui remirent chacun un poignard.

Il se présenta ensuite devant les Foedavis.

—Frères, dit-il, je veux tuer et mourir avec vous.

L'un d'eux attachant à sa ceinture un cimeterre en tira la lame qu'il présenta au maître.

—Devant Mahomet, lui dit celui-ci, jure sur ce fer de n'épargner aucun de nos ennemis et de ne reculer devant aucun de mes ordres.

—Je le jure.

—Ton nom?

—Je me nomme Kolbak.

—Eh bien, Kolbak, sois le bienvenu parmi tes frères. Qu'Allah te donne la force du bien, la ruse du serpent et la mort des braves.

Les voûtes de l'édifice furent aussitôt ébranlées par les cris répétés de : "Allah! Allah!" et par le bruit des cimeterres qui frappaient les dalles en cadence.

Puis tous les assistants se levèrent et passèrent devant le nouveau Foedavi en disant :

—Frère, qu'Allah te soit propice!

Lorsque la foule se fut écoulée, ceux qui étaient placés dans l'enceinte sacrée se réunirent autour de l'élu.

On entendit tout à coup un bruit sourd sous les dalles, la mosquée parut s'ébranler, le sol s'entr''ouvrit sous le Foedavi qui s'abîma soudain dans une large crevasse, sans avoir proféré un cri de surprise ou d'effroi.

Se choquant contre quantité d'obstacles qui avaient amorti sa chute en même temps qu'ils la ralentissaient, Kolbak était tombé dans un noir abîme dont il pouvait approximativement calculer la profondeur en se rapportant au temps écoulé.

Chose bizarre, en arrivant au fond, il constata qu'il ne s'était fait aucun mal, bien plus étourdi par le cliquetis bruyant de ses armes secouées et par le fracas des différents planchers brisés par son poids

que par l'horreur même de ce périlleux voyage.

En se relevant, vu l'opaque obscurité du souterrain, il chercha à reconnaître à tâtons le lieu où il se trouvait. Ses mains rencontrèrent tout d'abord les parois inégales du rocher, sur lequel s'étendait une humidité visqueuse.

Il avançait, mais sa marche était embarrassée par des obstacles de la nature desquels il ne pouvait se rendre compte. Son pied, à tout instant, se posait sur des objets dont le sol était couvert, et qui se brisaient avec un bruit sec. A un moment même, très intrigué par ces continuels assauts que livraient ses bottes contre des ennemis inconnus, il se baissa et ses mains rencontrèrent ue profusion de bâtons lisses au milieu et noueux par les bouts, dont le contact avait le froid de la pierre.

Il frissonna, car, il ne pouvait en douter, c'étaient des ossements!

Cependant il ne voulait pas s'arrêter dans sa pénible exploration, malgré le bruit des ossements qui continuaient à se casser avec éclat sous ses pieds, malgré une odeur âcre et infecte qui lui soulevait le coeur.

Peu à peu il reprenait espoir ; si l'obscurité était toujours aussi profonde, du moins le souterrain s'élargissait-il puisqu'il avait cessé de se guider au moyen des murs.

Tout à coup il se heurta à une sorte de rempart, et comme ses mains ne s'étendaient plus en avant, ce fut son front qui frappa contre un objet dur et poli qui rendit le son d'une boîte creuse.

Instinctivement il recula ; puis s'avançant de nouveau avec précaution, les mains en quête, comme celles d'un aveugle, deux de ses doigts s'enfoncèrent dans de petites cavités dont les bords étaient rugueux.

Il voulut les retirer, mais l'objet suivit son mouvement et resta suspendu à sa main droite.

De sa main gauche, il voulut reconnaître la nature de cet objet qui retenait ses doigts prisonniers, et s'il n'avait eu l'âme bien trempée, ses cheveux se seraient dressés d'horreur, car c'était un crâne dans les yeux vides duquel l'index et le médius de sa main droite s'étaient enfoncés..

Mais on n'était pas sacré foedavi sans avoir déjà fait de nombreuses preuves de courage et Kolbak murmura avec un sourire de dédain :

—Il n'y a pas de quoi faire trembler un enfant.

Et, pour se délivrer de l'objet funèbre qui retenait ses doigts, il fut obligé de le briser contre la paroi par laquelle il avait été arrêté : il s'aperçut alors que ce rempart était formé par un monceau de crânes.

Comme il ne pouvait plus avancer, il s'assit sur les ossements, se résignant à attendre, sans savoir ce qu'il attendait.

Bientôt, il prêta l'oreille : un bruit indistinct et sourd se faisait entendre. C'étaient mêlés, comme des voix confuses et des pas de plusieurs hommes.

—Es-tu prêt? cria une de ces voix qui retentit presque à ses côtés.

Kolbak se redressa, tira son poignard et répondit sans s'effrayer :

—A quoi?

—A mourir!

—A mourir?

—Oui, pour le Sydna.

—Je suis prêt, frappez! dit résolument le foedavi.

—Il faut que tu te frappes toi-même.

Kolbak leva son bras armé, tout prêt à se percer le coeur, mais une main l'arrêta.

—Je n'attendais pas moins de toi, mon fils, lui dit encore la voix, qu'il reconnut alors pour être celle de l'un des déïk

birs... suis-moi.

A la suite de celui qui venait de le délivrer, Kolbak entra dans une galerie faiblement éclairée où étaient réunis le Vieux de la Montagne et les autres gouverneurs de province.

Tous cinq se mirent en marche et arrivèrent, après de longs détours, à l'entrée d'une gorge étroite et profonde qui communiquait avec le souterrain et par le souterrain à la forteresse. Elle serpentait comme la peau vide d'un gigantesque reptile, à travers des montagnes coupées de ravins et percées de cavernes, et allait se perdre dans une haute et épaisse forêt de lentisques dans la nuit de laquelle on entendait aboyer les chacals et rugir les lions.

Au fond de la gorge, roulait en écumant un torrent d'eau jaunâtre, dans lequel des rochers, croulant à chaque instant avec un sinistre fracas, formaient contre ses flots furieux de nouvelles barrières.

Ce lieu portait le nom "d'Ouadidiaoub" ou "Brèche du Diable" et justifiait amplement cette funeste dénomination, moins encore par son aspect désolé que par les scènes de carnage dont les Assassins, qui seuls en connaissaient les détours et les abords, le rendaient souvent e théâtre.

Marchant derrière le maître, les trois léïkébirs et le nouveau foedavi s'engagèent dans un ravin, gagnèrent la forêt de entisques et s'enfoncèrent dans une nouelle galerie souterraine.

Ils allaient en silence et prenaient de randes précautions pour étouffer le bruit e leurs pas.

Le nouvel initié, qui n'avait eu garde e demander à ses chefs où ils le conduiient, entendit un bruit de pas au-dessus e sa tête et sentit un air frais lui arriver ı visage.

Sans doute, ils approchaient de l'ouverture du souterrain ; pourtant, l'obscurité restait la même, et à cela il y avait une cause normale,' c'est que, pendant leur longue course, la nuit était tout à fait venue.

Enfin, ils arrivèrent à l'extrémité du sombre couloir et, à travers les fentes du rocher, Kolbak aperçut des lumières dispersées qui semblaient indiquer un village ou du moins quelque endroit habité. Saisissant le moment où la lune sortait d'un rideau de nuages, un des gouverneurs poussa avec précaution une grosse pierre qui fermait l'entrée et le maître des Assassins dit en poussant le foedavi :

—Sors et regarde.

Kolbak obéit.

Il resta étonné et muet à la vue de ce qui l'entourait.

Il était au milieu de l'armée du soudan Sandschar qui assiégeait Alamont.

A travers le camp erraient des soldats; des sentinelles se renvoyaient le cri de garde, des feux de bivouac flambaient de distance en distance, et le jeune homme distinguait les turbans des mamelouks assis alentour.

Soudain il vit deux hommes s'avancer vers lui, il eut la pensée de se retirer, mais on ne lui en avait pas donné l'ordre. Aussi, la main sur la garde de son cimeterre, se préparait-il à vendre chèrement sa vie, quand un des deux soldats du soudan l'accosta par ces mots :

—Salut au foedavi !

Ce salut frappa d'une sorte de terreur religieuse celui que n'avait pu effrayer les affres du souterrain, et il n'en eut qu'une plus grande confiance en la puissance d'un chef qui introduisait ses affidés jusqu'au milieu des ennemis.

En effet, ces soldats étaient deux foedavis chargés d'attendre dans le camp l'ordre de frapper un officier, lorsque Hassan jugerait ce coup utile à ses objets.

Presque toujours postés à l'entrée du souterrain, ils veillaient à ce qu'on ne la découvrît pas, et avaient ordre, dans le cas où la ruse serait éventée, de poignarder celui qui aurait deviné l'usage de cette pierre, jetée avec une apparente négligence sur l'ouverture, et de courir avertir le grand maître.

Les chefs qui observaient le nouveau foedavi désiraient sans doute le laisser sous l'impression qu'il venait d'éprouver, car ils lui enjoignirent de rentrer.

Tous alors reprirent l'obscur chemin par lequel ils étaient venus, traversèrent de nouveau la Brèche du Diable et rentrèrent dans la galerie souterraine qui y débouchait. Après avoir parcouru plusieurs corridors tortueux et gravi de nombreux escaliers, ils prirent pied dans une grande salle ronde voûtée, taillée dans le roc, illuminée de nombreuses torches dont les reflets scintillaient à travers des cristaux, et où se trouvaient réunis tous les foedavis alors présents à Alamont.

—Kolbak, dit le grand maître, tu t'es montré digne de faire partie de la sainte cohorte, et je demande aux enfants de notre dilection, aux soldats dévoués, réservés par le Prophète aux grandes missions et aux célestes félicités de vouloir bien te recevoir dans leurs rangs.

Tour à tour, chacun s'approcha pour donner l'accolade fraternelle au jeune homme. Puis un déïkébir, levant en l'air un poignard rouillé par le sang, en tourna la pointe dans la direction de la Mecque en disant :

—Jure sur ce poignard que tu exécuteras, sans regarder en arrière, les ordres du Sidna ; que pas un homme, fût-il ton frère, fût-il ton père, ne trouvera grâce devant toi quand le maître t'aura dit : Frappe ! et que tu mourras sur un signe de sa volonté.

Kolbak étendit la main et prononça la formule sacramentelle :

—Devant le Prophète, je le jure, et périsse mon âme si je viole ce serment!

Après ce serment, Hassan l'Implacable lui tendit la main.

—Viens donc recevoir ta première récompense, dit-il, et goûter les prémisces des félicités sans bornes qui te sont réservées si tu as le bonheur de mourir pour moi !

Au milieu d'une autre salle, toute drapée et tendue de riches tapis, sur lesquels étaient posés des coussins de velours brodés d'or et frangés de soie, le nouveau foedavi s'assit, appuyant sa tête et son bras sur l'un des coussins.

Tandis que l'un des déïkébirs, — car les grands dignitaires seuls pouvaient pénétrer en ce lieu, — tirait d'un luth d'ivoire des sons faibles et doux, un autre psalmodiait d'une voix lente et cadencée les versets du Koran, où le Prophète décrit, en images pleines d'une poésie orientale, les mystères et les délices qui sont réservés à ses élus.

En même temps, une gaze légère, guidée par la main invisible du troisième gouverneur, enveloppait peu à peu et voilait l'éclat des lumières..

Ces préliminaires étaient la préparation de l'initié à l'espèce de communion païenne à laquelle il allait être admis ; ils charmaient son imagination et lui donnaient la disposition morale la plus favorable à l'action du narcotique stimulant qui allait en un instant transformer son être.

Debout au milieu de la salle, le grand maître prit des mains d'un déïlkébir qui le lui présentait, un petit vase de cristal de roche, à travers les parois duquel brillait l'or liquide d'une liqueur.

C'était le breuvage sacré, le mystérieux hatschisch, composé avec la fleur enivrante d'une espèce particulière de chanvre.

Lorsqu'il crut le foedavi suffisamment

préparé, le Vieux de la Montagne fit quelques signes cabalistiques sur le vase et le lui présenta en disant sur un ton très solennel :

—Enfant chéri du Prophète, bois le bonheur, bois la vie !

Kolbak n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait contenir le vase, mais il le reçut avec un respect religieux, le porta à ses lèvres et l'épuisa lentement jusqu'à la d ernière goutte. Puis il reposa de nouveau sa tête sur les coussins et attendit, s'abandonnant à un vague espoir, tandis que les sons du luth allaient s'affaiblissant, que la voix qui psalmodiait devenait un murmure, que les lumières se voilaient de plus en plus, et que le silence se faisait par degrés.

Le regard du jeune homme se couvrit bientôt d'une sorte de nuage, ses paupières s'abaissèrent insensiblement ; le sommeil descendit sur ses yeux, un sommeil lent, paisible, harmonieux, pareil à l'inéluctable respiration de la fleur qui ferme son calice à la fin du jour.

Alors des visions étranges passèrent devant son regard concentré à l'intérieur de lui-même.

Il voyait des formes vagues et éthérées voltiger autour de lui avec des mouvements pleins d'harmonie.

L'air, d'une transparence merveilleuse, révélait des teintes si suaves, si diaphanes, qu'il ne savait si c'était l'aube qui se levait dans la fraîcheur du matin, ou le crépuscule d'un beau jour qui s'endormait dans les voiles du soir .

La lumière pure et caressante. semblait le baiser, le pénétrer en paraissant s'identifier si parfaitement avec lui qu'il croyait illuminer l'atmosphère.

Devenu plus léger et comme transparent, son corps se soulevait de lui-même, montait dans l'air et se balançait mollement, ainsi qu'une nef sur les vagues d'uen mer paisible.

Ses sens avaient acquis une sensibilité inconnue, et tous étaient charmés à la fois.

Des voix limpides et une musique aérienne enchantaient son oreille ; des parfums délicieux enivraient son odorat.

Son palais semblait goûter un breuvage divin et il croyait voir l'air illuminé de sourires.

Ravie par ce bonheur et ces délices inconnus aux simples croyants, son âme s'abandonnait au charme de ces sensations si diverses, si douces, si pénétrantes et sa voix elle-même murmurait des mots paradisiaques.

Le grand maître et ses premiers dignitaires observaient attentivement les phases de ce sommeil et, voyant que le réveil approchait, ils le transportèrent eux-mêmes dans le lieu, où, selon la coutume, le réveil devait s'opérer.

Puis, ils se retirèrent.

Bientôt, de légers mouvements annoncèrent que la fascination allait cesser.

Le jeune homme souleva lentement sa tête qui paraissait appesantie sous le poids de la fatigue.

—Où suis-je? demanda-t-il d'une voix languissante.

Personne ne lui répondit, mais son regard énervé rencontra celui d'une jeune fille d'une rare beauté qui se penchait vers lui et lui souriait tendrement. Il voulut saisir la vision qui glissa entre ses bras, tandis qu'une autre jeune fille s'approchait, puis une autre. puis une autre encore. En un instant, il se vit entouré d'un essaim d'odalisques toutes plus belles les unes que les autres, revêtues de longues robes de gaze transparente qui flottaient au vent de leurs mouvements, et dont les pieds nus semblaient à peine effleurer le sol.

Cette fois pourtant, ce n'était pas un rêve. Il regardait de ses yeux ces jeunes

filles danser, tandis qu'un orchestre invisible accompagnait leurs pas.

Des arbres touffus balançaient leur feuillée au-dessus de sa tête, et des fleurs odorantes embaumaient l'air.

—Mais où suis-je donc? fit pour la seconde fois le foedavi surpris et charmé.

—Au milieu des houris célestes, répondit le grand maître en paraissant ; dans la demeure divine que tu habiteras plus tard, mais que tu ne dois plus revoir avant le sacrifice de ta vie.

—Ah! cette vie est à vous! s'écria Kolbak avec emportement, et puisse bientôt venir la mort!

Le Sidna le prit par la main et l'aida à se relever. Une fatigue indicible accablait ses membres. Les déïlkébirs l'entraînèrent en le soutenant du côté de la forteresse et derrière eux retomba un lourde porte de fer.

C'est par ces enchantements stupides que le Vieux de la Montagne exaltait l'imagination et le courage de ses affidés, fanatisait leur âme et leur inspirait une confiance sans bornes et une aveugle soumission.

Trois jours après, — trois jours pendant lesquels le jeune homme avait été livré à ses souvenirs, — Hassan le fit mander.

—Es-tu prêt! lui demanda-t-il.

—J'attends, répondit Kolbak.

—Tu connais le souterrain d'Alamont et la Brèche du Diable. Au milieu du quatrième enfoncement de la gorge, tu verras une roche détachée des assises de la montagne, et sur cette roche un poignard gravé. Tu te détourneras et tu t'enfonceras dans le souterrain qu'elle marque. Après deux heures de marche, tu déboucheras dans la plaine, et de là tu te dirigeras tout droit vers le Caire. Il faut que tu y sois parvenu le douzième jour, à la tombée du crépuscule. Quand la lune sera au zénith, tu te placeras au pied de la tour carrée du palais du Soudan, et tu attendras qu'on te crie d'en haut : "Allah! El-Allah!" Alors une corde descendra de la tour, tu y attacheras ce morceau de papyrus que voici et que tu ne dois pas lire.

—Seigneur, votre volonté sera faite.

—Avant de partir tu attendras mes ordres. Rentre dans la forteresse, mêle-toi aux autres, garde le silence. Quand le moment sera venu, un lassik t'avertira en te disant :

" Pars ! "

Fier de l'oeuvre inconnue qu'on lui confiait, et impatient de l'accomplir, car c'était désormais un fanatique, Kolbak sortit.

Cependant sur les ordres du soudan Sandschar qui avait déjà reçu plusieurs messages d'Hassan et s'en irritait, le siège d'Alamont était poussé avec vigueur.

L'armée d'investissement était divisée en trois corps qui avaient chacun leur mission particulière. Celui du centre, le plus nombreux, faisait le siège en règle, avançant pas à pas et sûrement, creusant des chemins couverts, construisant des retranchements, et ne s'exposant qu'avec prudence. Celui de droite menaçait la tour forte qui couvrait Alamont. Celui de gauche enfin avait pour mission d'attaquer la partie des remparts qui contenait les provisions des Assassins.

En effet, entre les remparts et les murs d'enceinte étaient creusés de vastes bassins destinés à conserver le blé. le vin, le miel et l'huile.

Là, les provisions se conservaient dans toute leur fraîcheur et les sectaires d'Hassan attribuaient cette propriété à un miracle accompli par le fondateur de l'ordre.

Le miel était la principale nourriture des grands dignitaires.

Quant à l'huile, c'était leur grand

moyen de défense en cas d'assaut. On devait la faire chauffer au moment de l'attaque et la verser bouillante sur les assaillants.

Alamont avait été déjà sauvée par ce moyen.

L'armée assaillante, outre les trois corps chargés de tenir la place en échec, avait de nombreux éclaireurs dont la mission spéciale était de découvrir à travers les rochers des chemins praticables.

On était certain que plusieurs existaient, mais ils étaient admirablement dissimulés, et on voulait s'assurer, non seulement de leur existence, mais de la force qui les défendait.

Dasn une guerre de ce genre, les surprises étaient les principaux moyens d'attaque ; il fallait tuer les sentinelles et les postes avancés sans donner l'éveil au gros de l'armée.

De temps en temps, les Hatschischins, qui se défendaient avec courage, faisaient des sorties d'autant plus meurtrières qu'elles étaient toujours inattendues, car on ne savait pas où elles avaient lieu.

Voilà pourquoi il importait de découvrir les chemins secrets qui conduisaient à Alamont, et dont la connaissance donnait un immense avantage aux assiégés.

Un soir de forte chaleur, alors que l'humide brume du crépuscule tombait sur la terre, deux mamelouks du corps des éclaireurs vinrent prévenir le général qu'au fond du ravin ils venaient de voir une douzaine d'Assassins occupés à remuer des quartiers de roche.

Certain que ce devait être un poste avancé, destiné à garder ou à fortifier l'entrée d'un couloir important, il fit aussitôt partir, sous la conduite des deux éclaireurs, une cinquantaine d'hommes déterminés.

La colonne se mit en marche, traversa des ravins, franchit des torrents, escalada des rochers et arriva, après une course rapide et pénible, aux abords de la gorge indiquée.

Là, les cinquante hommes s'arrêtèrent et après un moment de délibération, ils se divisèrent en deux compagnies.

La première se remit en marche pour tourner le ravin par la droite, tandis que la seconde commença à ramper en ligne droite.

Le guide allait devant, se traînant sur les mains et sur les genoux, avec son poignard entre les dents.

Il faisait nuit noire.

Tout à coup, le mamelouk le plus avancé s'arrêta ; à deux pas de lui, dans une excavation, malgré l'obscurité, il venait de découvrir une sentinelle perdue.

Mais ce temps d'arrêt n'était pas causé par la peur, car l'instant d'après, il faisait un bond de fauve et frappait la sentinelle qui s'affaissa sur elle-même sans pousser un cri.

Après cet exploit, la petite compagnie se reprit à ramper, pareille à une troupe de chacals.

En tournant un monticule, le guide aperçut une seconde sentinelle qui regardait obstinément de son côté.

Le moment était critique.

Avait-il été vu?

Une seconde suffisait pour donner l'éveil au poste ennemi.

Sûr de son agilité, pour la seconde fois, le mamelouk fit un bond prodigieux, tomba sur la sentinelle, la saisit à la gorge, de ses deux mains, et l'étouffa silencieument.

Mais cette seconde lutte avait eu lieu trop près du fond du ravin pour ne pas être entendue par les Assassins. Trop peu nombreux pour tenir tête aux deux compagnies égyptiennes, ils se défendirent et moururent avec un farouche héroïsme en protégeant la fuite de deux d'entre eux.

Cette fuite était un grand malheur, car il ne fallait plus compter pouvoir surprendre Alamont par la galerie souterraine qu'on venait de découvrir.

Informé du succès relatif de son expédition nocturne, le général dirigea vers le ravin une forte colonne chargée d'attaquer le fort qui couvrait Alamont.

Cette colonne put parvenir au pied des remparts, grâce au chemin qui venait d'être découvert et occupé. Pourtant, l'attaque ne put avoir le caractère de la surprise ,car les Assassins avaient été prévenus par leurs deux coreligionnaires dont la fuite avait été protégée.

Quoique çà, les assiégés n'ayant pas eu le temps de préparer l'huile bouillante, le premier choc fut désastreux pour eux. L'armée d'Egypte put s'emparer d'une bonne position et s'y fortifier.

Désormais la prise définitive semblait assurée et n'était plus qu'une affaire de temps.

Aussi s'empressa-t-on d'envoyer un courrier au Soudan pour lui annoncer ce succès.

Le jour même où partait ce messager porteur de l'heureuse nouvelle, Kolbak, le foedavi nouvellement initié était accosté, dans la forteresse d'Alamont, par un lassik qui lui disait solennellement ce mot énigmatique :

—Pars !

Un peu plus d'une semaine après, par une affreuse nuit d'automne, un orage terrible et comme il ne s'en voit que dans les brûlants climats, se déchaînait sur la ville du Caire.

Les rares lumières qui avaient pour mission de donner à la vieille cité une tournure éclairée s'étaient éteintes sous la violence du vent.

Seuls, à intervalles irréguliers et rapides, les éclairs illuminaient d'une lueur livide les rues étroites et les sombres carrefours, sortes de labyrinthes où les habitants eux-mêmes ne pouvaient se reconnaître en plein jour.

Des torrents d'eau se précipitaient, en roulant des cailloux énormes, entre les files resserrées et tortueuses des maisons, et le vent qui s'engouffrait dans ces passages, plus semblables à des canaux souterrains qu'à des chemins, sifflait en accords sinistres.

Si ce n'est quelques chiens effarés qui couraient en hurlant par la ville, et un escadron de rats qui fuyaient l'inondation, pas un être vivant ne se trouvait dehors.

Si, pourtant, il y e avait un, mais un seul !

C'était un homme de haute taille.

Impassible devant l'explosion de colère des éléments bouleversés, il se tenait debout, collé aux murs crénelés du palais du Soudan, au pied d'une tour élevée qui formait l'angle d'une cour intérieure.

Près de lui, un soldat égorgé, — sans doute la sentinelle, — gisait dans le ruisseau.

Enveloppé dans un grand manteau sombre, la tête nue, un long poignard passé dans sa ceinture, cet homme paraissait attendre la fin de la tempête avec une certaine impatience, car il frappait du pied et murmurait sourdement, en levant de temps en temps les yeux vers une meurtrière placée juste au-dessus de sa tête.

L'orage se calmait pourtant, et le tonnerre s'apaisait en faisant entendre des grondements lointains et prolongés, mais de plus en plus faibles.

Soudain, une pierre lancée d'en haut vint rebondir sur les galets de la chaussée, et alla se perdre avec bruit dans le ruisseau qui courait au milieu de la rue, en même temps que ces mots mystérieux et prononcés par une voix gutturale tom-

baient du haut de la tour :

—"Allah akbar!"

—Enfin! murmura l'homme au manteau sombre.

Il s'avança vers le ruisseau, se baissa, plongea sa main dans l'eau limoneuse, et, après quelques instants de recherches, revint à son poste, la pierre à la main.

C'était un de ces cailloux rougeâtres comme en charrie le Nil. Une fine lanière de peau le serrait d'un noeud et se prolongeait jusqu'à la meurtrière.

—L'inconnu cherchait à déchiffrer des signes bizarres qui étaient tracés sur un des côtés de cette pierre. Mais l'épaisse obscurité l'empêchait de rien distinguer.

—Il ne viendra donc pas un éclair, maintenant? murmura-t-il

Comme si sa voix avait été entendue par le maître du tonnerre, une strie de feu zébra le ciel noir. Puis tout rentra dans l'obscurité.

Mais cette lumière instantanée avait suffi au singulier personnage, — dans lequel nous aurions pu reconnaître Kolbak le foedavi, — pour approcher la pierre de ses yeux et pour lire son étrange message.

Il répondit à la voix de la tour en répétant les paroles entendues, remplaça la pierre par une écorce de papyrus et imprima une secousse à la lanière de peau qui remonta aussitôt ; puis se baissant sur le cadavre de la sentinelle égorgée, qui gisait près de lui, il posa sa main à la place du coeur, comme pour s'assurer qu'il ne lui restait plus un souffle de vie, enleva son yatagan et s'éloigna rapidement.

Le lendemain matin, dès l'aube, tous ceux qui habitaient le palais du sultan Sandschar étaient dans la désolation. On ne savait comment apprendre au maître la terrible nouvelle. Cinq veilleurs de nuit avaient été assassinés tant à l'extérieur qu'à l'extérieur du palais. Auprès de l'un d'eux on avait trouvé une écorce de papyrus sur laquelle ces mots étaient écrits au poinçon :

" Le Vieux de la Montagne, prince des Hatschischins, au Soudan d'Egypte :

" Que Sandschar lève de suite le siège d'Alamont, s'il ne veut bientôt se repentir de sa fatale hardiesse ! "

A la vue de ce fier message et de la signature d'Hassan, le Soudan eut une crise de rage indescriptible, et jura par Mahomet qu'il n'aurait de repos, qu'après avoir brûlé la tanière de l'impertinent grand maître des Assassins, avec lui et tous les siens.

Ce qui redoublait la fureur haineuse du potentat d'Egypte, c'est que, en dehors des meurtres qui avaient toujours accompagné les messages de son redoutable ennemi, il le soupçonnait fort d'avoir fait enlever, et sans doute fait périr un de ses fils, disparu quelque dix ans auparavant avec cinq seigneurs qui l'accompagnaient dans une promenade en dehors du Caire.

C'est pourquoi il résolut de faire presser le siège d'Alamont au lieu d'obéir à l'ordre audacieux.

En même temps il redoubla de précautions ; doublant le nombre des sentinelles et renouvelant ce jour-là presque toute sa maison.

Pour ce prince brave et loyal, qui savait estimer un ennemi tout en le combattant, mais à qui répugnait la ruse et la perfidie, cette défiance était un véritable tourment. Cependant, il ne pouvait douter que les sicaires d'Hassan l'Implacable se fussent introduits jusque parmi ses gens, étant donnés les crimes mystérieux accomplis au sein de son propre palais.

L'unique serviteur en qui il eût une confiance illimitée, était un jeune homme admis depuis huit mois au nombre de ses gardes, et qui, dans une révolte, l'avait

sauvé au péril de sa vie. Sandschar, reconnaissant, l'avait attaché à sa personne et se louait de sa fidélité.

D'une douceur rare, d'une intrépidité peu commune, mais fier et insouciant à l'excès, ce jeune homme ne se mêlait jamais aux petites intrigues des partis qui se disputaient les faveurs du maître.

Il avait une petite figure pâle au milieu de laquelle brillaient deux yeux noirs et profonds qui révélaient une âme forte et noble

A voir la finesse de ses traits, ses membres délicats, sa taille frêle et élancée, on eût dit une jeune fille ; mais ces apparences étaient trompeuses, car on l'avait vu endurer sans faiblesse et sans plainte les plus rudes fatigues de la guerre, et le lourd cimeterre semblait un jouet léger à sa main de femme dont les doigts étaient d'acier.

Il veillait sur le Soudan avec l'attention inquiète d'un chien fidèle, et semblait avoir pour lui une affection jalouse, presque farouche.

Lorsque la colère de Sandschar fut un peu calmée, il fit mander le jeune homme et lui dit :

—Désormais, Nour-ed-Dhin, c'est à toi que je confie la garde de mes appartements et la sûreté de ma personne.

—Bien, Seigneur, répondit avec calme celui qu'on venait d'appeler Nour-et-Dhin.

—Je ne serai pas ingrat, reprit le Sultan, et saurai reconnaître tes services. Car je me souviens de ton dévouement et suis tranquille sous ta garde, mon fils.

A ce mot de haute affection, si rare dans la bouche du maître, Nour-ed-Dhin baissa les yeux sans répondre. Son visage ne révélait aucun signe de joie, et cette marque particulière de faveur, qui eût fait tomber à genoux tous les autres courtisans, le laissa calme et froid ; il paraissait même qu'un nuage de tristesse voilât son front. Debout et immobile, il semblait profondément réfléchir.

—Qu'as-tu donc! demanda Sandschar, remarquant cette attitude singulière.

—Seigneur, répondit Noured-Dhin, vous êtes bon pour moi et je serais au désespoir de vous voir arriver malheur. Si vous daigniez écouter les conseils d'un infime serviteur qui vous aime...

—Eh bien?

—Eh bien, seigneur, je crains pour vous... Hassan est puissant, terrible, implacable comme le dit son nom, et quand il veut.'.

—Il accomplit!... Par Allah! moi aussi j'ai une volonté, il l'apprendra à ses dépens... Voyons ton conseil?

—Vous savez, seigneur, si Nour-ed-Dhin est brave?

—Oui, mon enfant, je sais que la mort ne te fait pas peur, qu'il faille la recevoir ou la donner...

—Eh bien, interrompit sourdement ce jeune homme, si j'étais à la place de Sandschar, soudan d'Egypte, moi qui ai du courage, moi que la mort ne peut effrayer...

—Que ferais-tu?

—Je lèverais le siège d'Alamont!

—Par le Prophète rugit le Soudan dont les yeux s'allumèrent soudain, si un autre que toi avait hasardé un pareil conseil!... Non, il ne sera pas dit que ce brigrand pourra me tenir en échec. Alamont sera rasé et tous ses habitants passés par les armes... Quant à toi, ne t'occupe plus de mes desseins et veille seulement à la sûreté de ma personne.

* * *

Quoique faisant diligence, le messager du général avait été devancé par celui d'Hassan, et, encore retardé par l'orage de la nuit, il n'entra au Caire que quelques

heures après l'émouvant réveil de Sandschar.

Prévenu de son arrivée, et très satisfait d'avoir à entendre des nouvelles probablement heureuses, le Soudan se rendit dans la grande salle du sérail pour donner audience au messager, et là, entouré de ses officiers et des principaux dignitaires, il lut à haute voix la lettre du commandant de l'armée assiégeante.

Un tonnerre d'applaudissements retentit aussitôt, et de tous les coins de la salle partirent des acclamations.

—Gloire au soudan d'Egypte! criaient les uns

—Vive Sandschar !

—Longue vie au Sultan triomphateur !

Seul au milieu de cette allégresse générale et de ces exclamations laudatives, Nour-ed-Dhin gardait le silence.

Sa figure était même soucieuse.

Sandschar qui le regarda ne put manquer d'être surpris de sa sombre attitude, d'autant plus que l'expression sévère de son visage le frappait pour la seconde fois de la journée .

—D'où vient ta tristesse? lui demanda-t-il avec bonté. Serais-tu fâché du succès que vient de remporter mon armée?

Nour-ed-Dhin releva les yeux sur son maître et répondit avec calme :

—Oui, Seigneur !

A l'audition de ces stupéfiantes paroles, tous les courtisans s'éloignèrent du jeune homme comme s'il eût été pestiféré. Il se fit alors un moment de silence que personne n'osait troubler, chacun prévoyant une explosion de colère du maîtr.e

Tout d'abord Sandschar avait froncé le sourcil, ne s'attendant pas à cette réponse surtout en pleine assemblée ; mais après quelques minutes d'hésitation, il parut se calmer et demanda à Nour-ed-Dhin :

—Pourrais-tu t'expliquer?

—Oui, Seigneur, dit le jeune homme d'une voix émue. Vous savez si je vous aime. Eh bien, au nom de cette affection, au nom de votre salut, levez le siège d'Alamont.

—Traître! rugit Sandschar blessé dans son orgueil, voilà de pernicieuses paroles Va-t'en, éloigne-toi d'ici. Tu ne mérites même pas la mort, mais seulement le mépris dû aux lâches.

Le jeune homme frémit, son oeil lança des flammes et sa main chercha d'instinct la garde de son poignard ; mais il n'acheva pas ce mouvement et resta immobile et silencieux.

Cependant, nous l'avons dit, Sandschar était un prince loyal et bon, et voyant tous ses courtisans murmurer contre celui qu'il venait d'accabler, son affection se mit à lutter contre sa colère, et le souvenir de son dévouement lui revenant à l'esprit, il n'eut pas honte de se lever pour dire :

—J'ai été injuste envers toi, Nour-ed-Dhin, car serais-tu vraiment lâche, ce qui n'est pas, je devais être le dernier à te lancer cette insulte.

Dans une pareille cour, ces excuses sans précédent étaient une marque de faveur inouïe.

Aussi la jalousie, contenue jusqu'alors par la modestie du jeune homme, s'éveilla-t-elle soudain contre lui, et, en quelques minutes, grâce à la complicité des méchants et des intrigants, s'ourdit une conspiration tacite.

Après avoir annoncé que, dédaignant les menaces d'Hassan, le lendemain il partirait pour se mettre à la tête de son armée, Sandschar leva la séance et se retira dans ses appartements avec le premier de ses ministres

Occupons-nous des affaires de l'Etat, dit-il.

—Pour que les affaires de l'Etat soient prospères, il faut que vous viviez, Sei-

gneur, répliqua sournoisement le ministre, qui détestait Nour-ed-Dhin et était de la cabale formée contre lui.

—Comment, toi aussi, tu penserais que ma vie est en danger?

—Seigneur, les sicaires d'Hassan se sont introduits dans votre palais la dernière nuit ; ils peuvent encore revenir la nuit prochaine comme on a semblé vous en menacer en pleine assemblée.

—Par Mahomet! tu soupçonnes quelqu'un?

—Je ne puis me permettre de donner un conseil à mon maître dont la haute sagesse se suffit à elle-même.

—Parle sans ambiguité, s'écria Sandschar, qui était plein de franchise. Tu soupçonnes Nour-ed-Dhin avoue-le?

—Vous lisez au fond de mes pensées, Seigneur, répliqua l'hypocrite. Quel autre que celui-là, en effet, pourrait vouloir vous nuire? C'est lui qui veillait dans vos appartements lorsque vous avez reçu le dernier et sanglant message du Vieux de la Montagne ; c'est lui qui vous conseille de vous soumettre aux ordres insolents d'Hassan ; lui enfin qui, seul entre tous, a fait preuve d'une inexplicable tristesse en apprenant les succès de votre armée.

—C'est pourtant vrai, balbutia le Soudan, que frappait ce raisonnement. Voyons, que ferais-tu à ma place?

—Il y a un moyen bien simple de vous assurer de la fidélité de Nour-ed-Dhin où de sa traîtrise, Seigneur ; confiez la garde de vos appartements et de votre personne à d'autres serviteurs, et, pour plus de sûreté faites enfermer Nour-ed-Dhin.

Le Sultan hésita ; mais il réfléchit qu'après tout ce n'était là qu'une épreuve, et il signa l'ordre d'arrestation en disant

—Je suis las des sopuçons qui me rongent ; mieux vaut la vérité, si triste qu'elle soit ; après cela, je saurai à qui me fier.

Le premier ministre s'empressa de faire exécuter l'ordre, et pour mieux humilier celui qui était devenu, par la faveur dont il jouissait, un ennemi commun, on lui fit traverser la salle où se tenaient les gardes pour le conduire à la prison du sérail.

A son aspect, un murmure d'indignation s'éleva de tous côtés. Nour-ed-Dhin parcourut la salle du regard, comme pour défier ses ennemis.

Son oeil s'arrêta sur un groupe d'où partaient des propos insolents.

Il marcha droit à ce groupe.

Tous s'écartèrent à l'exception de deux serviteurs qui restèrent immobiles Mais au moment où le jeune homme arrivait sur eux, son pied glissa, et il tomba à terre.

Plus compatissants sans doute que leurs compagnons, les deux hommes s'élancèrent pour le relever. Nour--ed-Dhin prit la main de l'un d'eux comme s'il voulait s'y appuyer ; les deux mains se pressèrent et un petit caillou blanc passa de la main du prisonnier dans l'autre .

Ce mouvement fut si rapidement exécuté que tous ne virent dans cette petite scène qu'une chute accidentelle. Le jeune homme relevé traversa la salle entre ses deux gardiens et dit assez haut avant de sortir :

—"Allah-akbar!"

Ces mots ne pouvaient être interprétés comme cri séditieux, puisqu'ils signifiaient : "Dieu est grand!"

Le soir venu, les appartements du Soudan furent entourés d'une garde nombreuse et les serviteurs les plus éprouvés veillèrent à l'entrée de sa chambre.

Bientôt tout rentra dans le silence et les lumières s'éteignirent une à une.

Deux sentinelles passaient et repassaient devant la porte de la pièce dans laquelle reposait Sandschar, et toutes deux avaient ordre de tuer l'homme, quel

qu'il fût, qui essayerait d'en franchir le seuil.

Tout dormait dans l'immense palais.

La nuit s'était passée calme et silencieuse et les veilleurs sentaient leurs poitrines se soulager d'un grand poids, car le jour commençait à poindre.

Soudain, un cri terrifiant partit de la chambre du Sultan, jetant l'alarme de tous côtés.

Les deux sentinelles franchirent le seuil, et se précipitèrent vers le divan sur lequel était Sandschar.

Le Soudan était à moitié levé, le coude appuyé sur un coussin, la figure blême, l'oeil hagard et obstinément fixé sur un des coins du même coussin qui, l'instant d'auparavant, lui servait d'oreiller.

A ce coin, une feuille de papyrus était fixée par la lame brillante d'un poignard.

Tous les officiers du palais, accourus au cri du maître, restèrent immobiles à cette vue.

L'un d'eux, plus hardi que les autres, demanda pourtant :

—Etes-vous blessé, Seigneur?

Instinctivement, Sandschar se tâta et fut presque étonné de se trouver sain et sauf.

—Non, fit-il, après un moment. Mais ce poignard n'est pas venu seul ici... Quels sont les traîtres parmi vous?

Tous les assistants se regardèrent l'un l'autre avec soupçon.

Les gardes et les serviteurs furent interrogés, on les menaça même de la question, mais ils ne purent donner aucune indication, n'ayant vu entrer personne.

Cependant, le Soudan avait arraché lui-même le poignard et pris la feuille qu'il clouait au coussin.

Sur cette feuille était écrit :

" Ultième message d'Hassan à Sandschar... Si le siège d'Alamont n'est pas levé avant la lune nouvelle, ce poignard sera planté dans son coeur ! "

—Ah! s'écria le prince en froissant le message, dussent tous les poignards des Assassins être levés sur moi, je partirai aujourd'hui même pour joindre mon armée. Voilà ma réponse : que les traîtres qui sont ici aillent la porter au Vieux de la Montagne.

Et se tournant vers son premier ministre, il ajouta :

—L'épreuve est concluante ; qu'on aille me chercher Nour-ed-Dhin.

Lorsque l'officier chargé de rendre la liberté à Nour-ed-Dhin ouvrit la porte de sa prison, ce dernier demanda avec une sorte d'angoisse :

—Et le Sultan?

—Il vous fait mander près de lui, répliqua l'officier.

Ces mots parurent soulager le prisonnier qui suivit son guide et qui, à peine arrivé dans l'apportement du Sultan, se précipita vers lui en disant :

—Béni soit le Prophète qui a protégé vos jours !

—Tu sais donc ce qui s'est passé? interrogea Sandschar surpris.

—Ce que je sais, Seigneur, c'est qu'Hassan est puissant et que son bras atteint tous ses ennemis. Ce que je redoute, c'est qu'une nouvelle victoire de vos troupes soit le signal de votre mort.

—Je défie Hassan et tous ses poignards! exclama Sndschar. Nul ne me fera revenir sur ma décision. Je pars aujourd'hui même pour voir de mes yeux raser son repaire, et tu me suivras, Noured-Dhin, car c'est à toi seul que je veux confier le soin de ma vie.

Il lui tendit sa main avec bonté.

Le jeune homme la prit comme malgré lui et la serra avec force.

—"Allah akbar" (Dieu est grand!) murmura-t-il tandis qu'un sourire d'indicible tristesse passait sur son noble vi-

sage. Je souhaite qu'il vous protège, Seigneur.

* * *

Quand le soudan d'Egypte arriva à l'armée qui assiégeait Alamont, un bruit sinistre venait de se répandre parmi les troupes et se chuchotait déjà entre officiers

On disait que le jeune fils enlevé dix ans plus tôt à Sandschar était dans la forteresse investie.

Nul ne savait d'où venait ce bruit, mais il s'était propagé en peu de temps. On n'osait pas en faire part au Soudan, car c'était en même temps contrarier ses projets contre Alamont et renouveler sa douleur.

Pour lui annoncer cette nouvelle, — il fallait bien en arriver là,—on eut recours à Nour-ed-Dhin, dont la faveur s'était accrue en raison même des soupçons dont il avait été l'objet: le jeune homme se chargea de ce soin avec d'autant plus d'empressement, qu'il y vit un nouveau motif de renouveler son conseil au sujet du siège.

Avec sa franchise ordinaire, sans ménagement, il alla droit au but et annonça à Sandschar la nouvelle qui circulait dans l'armée. Le malheureux père fut frappé comme par un coup de foudre, et Nour-ed-Dhin allait en profiter pour renouveler sa prière, lorsque le Soudan le congédia, voulant s'abandonner en liberté à sa douleur.

Renfermé sous sa tente, après avoir donné l'ordre de suspendre les opérations, il roula dans son esprit mille projets contraires. Mais l'arrêt des hostilités contrariait l'orgueil de l'émir et l'ambition de ses officiers, car la reddition d'Alamont, en anéantissant l'ordre des Assassins, faisait tomber trois nouvelles provinces au pouvoir de Sandschar et permettrait de créer trois nouveaux gouverneurs.

Aussi, au sortir de sa tente, le Soudan fut-il entouré de conseillers empressés dont les avis furent d'autant mieux accueillis qu'ils étaient conformes au secret désir de son orgueil. On lui fit remarquer que ce bruit n'avait été répandu qu'au moment même où Alamont était le plus menacé ; que le Vieux de la Montagne n'aurait pas manqué de le faire connaître depuis longtemps, s'il avait eu un fondement réel ; que c'était enfin un moyen désespéré employé par Hassan pour intimider un ennemi qu'il redoutait

Ces avis, outre qu'ils flattaient le désir de vengeance de Sandschar, avaient tous les caractères de la vraisemblance.

Le Soudan se laissa donc convaincre comme un homme qui s'attache à la première idée qui lui semble salutaire. Il donna l'ordre de reprendre les opérations et de battre en brèche la tour principale qui paraissait menacer ruine.

L'inquiétude, cependant, ne pouvait avoir déserté soudain l'esprit de Sandschar.

Il cherchait bien à se persuader que la funeste nouvelle n'était qu'une ruse de guerre, ruse lâche et perfide. Pourtant, un soupçon continuait à assiéger sa pensée.

Quand il passait à cheval devant le front de ses troupes. son visage était empreint d'une mortelle tristesse, qui faisait contraste avec son caractère ordinairement résolu ; car il se rappelait que l'idée de l'enlèvement de son fils par les affidés du Vieux de la Montagne, avait été le premier soupçon de tous ses gens et de lui-même

Nour-ed-Dhin était plus que jamais en faveur, il était devenu le serviteur intime et inséparable de Sandschar. Mais depuis que ce dernier avait pris la résolution de presser le siège d'Alamont, le jeune homme était devenu d'un caractère inqui-

sombre, irascible.

Il éloignait de lui ses meilleurs amis par la hauteur dédaigneuse dont il faisait montre.

Toujours il se promenait seul, errant par le camp sans parler à personne.

La nuit même, il avait été rencontré par des patrouilles en des endroits où rien ne semblait l'appeler.

Lorsque le Soudan sortait de sa tente, il le suivait des yeux avec une expression étrange.

Mais si ses ennemis augmentaient en nombre, nul n'osait plus le desservir dans l'esprit du maître, dont l'amitié pour lui augmentait de jour en jour.

Chose curieuse, l'étrangeté de sa conduite, sa tristesse, son inquiétude étaient autant de motifs qui rapprochaient de lui le Soudan ; car ce généreux souverain y voyait une sympathie secrète, une similitude de caractère qui ne pouvaient que l'attirer.

Excitée par la prés nce du prince, l'armée faisait des prodiges de valeur.

Le fort avait été presque isolé d'Alamont, grâce au cercle de soldats qui l'entourait.

Un soir que les troupes se reposaient, assemblant toutes leurs forces pour l'assaut qu'on devait donner le lendemain, ur les remparts d'Alamont on vit apparaître le drapeau blanc des parlementaires.

Un moment après, en effet, arrivait au amp un Assassin porteur d'un message.

Le Soudan le reçut dans sa tente et en couta la lecture devant ses officiers assemblés

" Le Vieux de la Montagne, — disait le message, — plaint sincèrement Sandschar de se laisser influencer par des conseils pernicieux ; il prie Mahomet de lui envoyer une bonne inspiration, car si le fort est pris ,un malheur plus " affreux que la mort attend le Soudan et " son fils."

Le Sultan pâlit ; ses yeux étincelants et ses traits contractés témoignaient du combat que se livraient en lui l'orgueil blessé du souverain et l'amour paternel.

Il hésitait, en proie à une horrible anxiété, lorsqu'il entendit l'émir dire au messager :

—Les ruses de votre maître sont connues.

—Allez dire à votre maître, s'écria le Soudan, qui semblait n'attendre que ce mot pour se décider, allez lui dire qu'Alamont ne verra pas luire la lune nouvelle.

Lorsque le messager rapporta cette fière réponse au grand maître des atchischins, celui-ci était dans son appartement dont il ne sortait presque plus.

Il le congédia et fit mander Kolbak, le foedavi qui s'était si bien acquitté de sa mission au Caire.

—Kalbak, lui dit-il, en lui remettant un morceau de papyrus sur lequel il n'y avait rien d'écrit ; tu vas sortir par le souterrain de la brèche du Diable. Arrivé au camp des Egyptiens, tu trouveras deux foedavis qui te remettront un burnou de mamelouk et devront te conduire jusqu'à Nour-ed-Dhin auquel tu remettras ce message. Après cela... écoute et grave bien mon ordre dans ta mémoire. Après cela tu resteras dans l'ombre de Nour-ed-Dhin, et ton poignard fera justice s'il trahit... Va !...

On a déjà deviné, sans doute, que Nour-ed-Dhin était un de ces malheureux fanatiques qui, sous le nom de foedavis, formaient la mystérieuse et redoutable force d'Hassan l'Implacable.

Envoyé par son maître pour surveiller, et, au besoin, assassiner Sandschar, le jeune homme s'était, malgré lui, senti pris d'une profonde affection pour la victime désignée.

Les nobles qualités du Soudan l'avaient séduit ; la bonté, la confiance que lui montrait son nouveau maître avaient de jour en jour accru cette affection.

Partagé entre son amour pour Sandschar et ce qu'il regardait comme son devoir envers son Dieu, le malheureux jeune homme vivait dans d'horribles et continuels tourments : de là sa conduite étrange, ses contradictions, sa tristesse.

Volontiers il eût donné sa vie pour sauver celle du Soudan ; mais la fausse idée du devoir que lui avait habilement inculquée le Vieux de la Montagne surgissait devant lui chaque fois qu'il essayait de suivre l'inspiration de son coeur.

Au moment où un foedavi inconnu de lui lui remit le morceau de papyrus envoyé par Hassan, un frisson parcourut ses membres. En voyant que rien n'y était écrit, il comprit qu'il s'agissait d'une mission terrible et d'un coup décisif.

Il rentra aussitôt sous sa tente et approcha le papyrus de la flamme de sa lampe.

A mesure qu'il s'échauffait, des lettres, de plus en plus distinctes, se dessinaient à la surface

D'un oeil avide et inquiet il suivait ces lignes plus accusées de minute en minute, pour y chercher d'avance la pensée de son maître et y lire sa destinée.

Soudain il se frappa le front avec désespoir et ferma les yeux.

Il venait de lire en entier le terrible billet qui disait :

" Lorsque le drapeau feu, le drapeau de " l'Ordre, sera fixé sur la mosquée, frappe " le Soudan au coeur. Malheur à qui re- " fuse d'obéir au successeur du Pro- " phète "

Des larmes montèrent aux yeux de Nour-ed-Dhin.

Il lui fallait donc tuer son bienfaiteur, son ami, et cela au moment où Sandschar s'abandonnait à lui avec plus de confiance que jamais.

L'idée de cette horrible et lâche ingratitude le fit trembler. Mais le Vieux de la Montagne savait aux mains de qui il confiait ses poignards.

Le malheureux fanatisé se rappela les scènes de son initiation et son serment, et refoulant au profond de son coeur le dégoût qu'il éprouvait pour le devoir à accomplir, il se rendit à la tente du Soudan où l'appelaient ses fonctions.

C'est là que l'attendait son plus cruel supplice.

Depuis qu'on avait répandu l'horrible bruit que son fils était à Alamont, Sandschar était sujet à des accès de tristesse indicible.

Il se trouvait justement dans un de ces moment et accueillit le jeune homme avec une effusion de coeur qui perça l'âme de Nour-ed-Dhin.

—Mon enfant, lui dit-il, il me semble que ma destinée est proche. Si elle est écrite, je n'y puis rien, Allah en est seul maître.

Nour-ed-Dhin fit un effort douloureux pour refouler les larmes qu'il sentait monter.

—En mourant, continua Sandschar, je voudrais du moins emporter l'espoir que je serai vengé de ce misérable Hassan, qui a peut-être mon fils entre ses mains, et c'est toi que je charge de ce soin.

Il s'arrêta, semblant réfléchir amèrement. Son regard plein d'amertume se fixa sur le jeune homme qui, pâle, immobile et muet, ressemblait au coupable à qui l'on lit sa sentence de mort.

—Il aurait ton âge, reprit Sandschar comme s'il se parlait à lui-même. Je pense qu'il serait aussi beau que toi, et je veux croire qu'il aurait ta franchise et ta loyauté.

C'en était trop.

Nour-ed-Dhin se leva et il allait se je

ux genoux du prince, lui tout avouer, uis se tuer après son aveu, quand l'émir t les principaux officiers de l'armée, qui vaient été mandés par le Soudan, entrèent dans sa tente.

Le jeune homme se contint et tomba ir un sofa, à demi évanoui, tandis que les fficiers se rangeaient en cercle.

—C'est demain que se donne l'assaut, it Sandschar en s'adressant à eux. Nul é nous ne sait s'il en doit revenir. Une èche peut m'atteindre comme les autres. coutez donc mes dernières instructions. n m'annonçant que mon fils est entre s mains, Hassan n'a sans doute employé 1'une misérable ruse ; mais je veux l'on s'en assure. Après la prise d'Alaont, tous les prisonniers et les morts vront être visités. Mon fils se reconnaîa facilement à un croissant rouge tatoué rrière son épaule droite. S'il est parmi s prisonniers, qu'on épargne le maître s atschischins, mais s'il est parmi les orts. Hassan devra être supplicié.

" Allez, et que chacun fasse demain n devoir."

Le soleil dépassait à peine les cimes rnant l'horizon, que déjà les deux arées étaient en mouvement.

Le premier corps des assiégeants attaait la partie des remparts qui contenait provisions. Le second occupait le ravin i aboutissait au fort, principale défense la place. Le troisième enfin avait tourcette position, pendant la nuit, et deit la prendre à revers.

Ce mouvement, ordonné par le Soudan, vait être décisif. Attaqué des deux côle fort pouvait à peine tenir une demirnée.

De part et d'autre on se battait avec arnement.. Deux assauts avaient déjà repoussés.

mpatient de ces retards, et irrité de cette résistance, Sandschar fit donner sa garde.

La présence de cette troupe d'élite ranima le courage d es soldats, qui retournèrent aux remparts avec une nouvelle ardeur. Les échelles furent dressées et tous y montèrent avec intrépidité.

Mais des torrents d'huile bouillante tombaient sur les assiégeants qui, pour se protéger contre ce redoutable moyen de défense, n'avaient que l'abri d'un casque en métal, large comme un parasol et terminé par trois pointes creuses.

Ces pointes, en forme de gouttières, terminaient trois rigoles dans lesquelles se précipitait le liquide bouillant, qui s'écoulait ensuite sans danger pour le corps de ceux dont la tête portait ce casque.

Malheureusement, il n'en était pas de même pour les voisins, qui se trouvaient arrosés par les coiffures des camarades.

De plus, ces casques, bientôt échauffés, étouffaient la respiration des plus forts, qui tombaient asphyxiés et ne tardaient pas à être brûlés à la façon des Machabées.

Cependant les assaillants ne se décourageaient pas ; les vivants prenaient la place des morts.

Posté sur une hauteur voisine, Sandschar suivait avec un empressement angoissé les péripéties de l'assaut. A ses côtés se tenait Nour-ed-Dhin, et, un peu plus loin, un mamelouk porteur d'ordres.

A un moment, on vit arriver au sommet des échelles plusieurs soldats de la garde, qui furent bientôt debout sur les remparts. Soit épuisement des munitions, soit découragement, les défenseurs de la place semblaient plier.

Nour-ed-Dhin, qui suivait tous ces mouvements avec une anxiété facile à comprendre, tourna ses yeux vers la mosquée sur le haut minaret de laquelle montait lentement un drapeau dont on ne pouvait

apercevoir la couleur, car l'étoffe se collait à la hampe.

Le jeune homme se sentit frémir.

—Tu trembles! murmura tout à coup une voix à son oreille.

Nour-ed-Dhin se retourna et, dans le mamelouk porteur d'ordres qui s'était approché, il reconnut le foedavi par la main duquel il avait reçu le commandement fatal.

Sa présence ne le surprit point, car, grâce au système perfide qu'il employait, le Vieux de la Montagne était contraint de faire espionner ses affidés les uns par les autres, et Nour-ed-Dhin comprit que celui-ci était chargé de le suppléer et même de le poignarder s'il reculait.

Il ne répondit pas, mais sa poitrine rendit un long soupir de soulagement parce que ses yeux, s'étant reportés vers les créneaux, venaient de voir les assaillants repoussés et, au sommet de la mosquée, la hampe nue : le drapeau avait disparu.

Une lueur d'espoir renaissait en lui quand apparut, à une centaine de pas du fort, la colonne qui avait tourné la position pendant la nuit.

Le Soudan poussa un cri de joie qui fut répété par les gens de la cour, postés un peu plus bas sur l'éminence. Ranimés par la vue de ce secours qui devait décider de la journée, les troupes de l'armée d'Egypte recoururent aux remparts.

Au même instant, surgit comme d'un bond, au sommet de la mosquée d'Alamont, le drapeau fatal.

Saisi par un vent violent au moment où il se déployait, il fit ondoyer sur le sombre édifice ses replis couleur feu, pareils aux flammes livides d'un incendie.

Un tremblement de fièvre secoua tous les membres de Nour-ed-Dhin, des gouttes de sueur froide tombèrent de son front, un nuage passa devant ses yeux.

Debout, immobile, le visage plus pâle que celui d'un mort, le regard fixé sur le signal sanglant, il ressemblait à un homme tout à coup pétrifié.

Un affreux combat se livrait en lui entre le lâche devoir, imposé par le barbare représentant de son Dieu et l'amour puissant, presque incompréhensible, qui le poussait à épargner la victime désignée.

Il sentait le froid l'envahir, son cerveau prêt à éclater ; ses genoux fléchissaient sous lui et son coeur battait à rompre.

—Malheur à qui refuse d'obéir aux ordres du successeur du Prophète! prononça à côté de lui une voix grave.

En une seconde, le jeune homme recouvra toute son énergie ; ses yeux étincelèrent. Il venait de reconnaître Kolbak, le foedavi chargé de l'espionner, et sa nature loyale dégoûtée soudain d'avoir à obéir à un maître si perfide, il venait de prendre l'héroïque décision de sauver le Soudan.

Mais son visage reflétait sans doute bien lisiblement ses pensées, car Kolbak, s'avançant brusquement entre lui et Sandschar, frappa de droite et de gauche à tour de bras en criant d'une voix vibrante :

—Mourez donc, puisque c'était écrit !

—C'-était écrit! répéta Nour-ed-Dhin en enfonçant son poignard dans le coeur du foedavi.

Le Soudan, son vengeur et l'assassin tombèrent en même temps.

Le premier perdait son sang par une large plaie, le second s'était évanoui en châtiant le double meurtre commis par le foedavi ; quant au troisième, dans un sourire de bonheur, il avait déjà rendu à Allah son âme qui devait voyager, joyeuse, sur la route du paradis de Mahomet, tandis que son corps, emporté par un mouvement de rotation, roulait vers le fond de la gorge.

Au cri poussé par le Soudan, les offi-

ciers et les serviteurs, qui n'avaient rien pu voir de cette subite et terrible scène, se retournèrent et restèrent un moment immobiles, comme frappés de stupeur. Puis ils s'empressèrent autour de leur maître, tandis que quelques-uns emportaient Nour-ed-Dhin, dont le poignard sanglant indiquait assez qu'il devait s'être fait justice à lui-même, après avoir frappé le Sultan.

En quelques instants, la fatale nouvelle se répandit dans l'armée. Tous les mouvements furent suspendus ,car les officiers ne savaient pas ce qu'ils devaient faire en cette funeste circonstance.

De son côté, Hassan, qui ne pouvait douter que ses ordre s eussent été exécutés, profita de ce moment pour faire effeetuer une sortie à ses troupes, ce qui mit le trouble dans l'armée incertaine du Soudan. Ce fut grâce à cette diversion qu'Alamont dut d'être sauvé.

Les médecins s'étaient tous entendus pour déclarer que la blessure du Soudan était mortelle.

Le malade ne frémit pas en entendant prononcer cette condamnation,, car, comme nous l'avons vu,, par une sorte d'intuition dont on trouve de fréquents exemples dans l'histoire, il avait pressenti sa fin prochaine.

" C'était écrit!" Toute la croyance et toute la destinée des sectaires de Mahomet sont dans ces deux mots ; et cette fatalité qui joue un si grand rôle dans la vie des Orientaux, lui faisait de la résignation un devoir facile. z

Avee sa fermeté d'âme, d'ailleurs, Sandschar pouvait envisager sans crainte le moment suprême. Aussi ne lui entendait-on prononcer aucune plainte, et, ce qui est plus extraordinaire, il n'avait proféré aucun mot de colère contre Nour-ed-Dhin que chacun croyait être son meurtrier.

Calme au milieu de ses souffrances, et conservant toute sa présence d'esprit, il était étendu depuis trois jours sur son lit de douleur.

Mais ses forces diminuaient et on voyait pour ainsi dire, sa vie s'écouler goutte à goutte.

Un sommeil léthargique, avant-coureur de la mort, venait d'assoupir ses membres, et sa pensée veillait quand même, puisque de douloureuses imprécations sortaient d'entre ses lèvres décolorées.

—Hassan! misérable Hassan! disait-il ; rends-moi mon fils! rends-moi mon enfant!

Craignant q ue ce sommeil agité n'entraînât le délire, les médecins ordonnèrent d'éveiller Sandschar qui, en ouvrant les yeux, promena autour de lui des regards visiblement surpris.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il !d'une voix faible. Que faites-vous près de moi?.. Alamont est-il pris?

—Seigneur, répondit un des servants, reposez-vous. Vous êtes au milieu de vos dévoués serviteurs.

—Oui, vous êtes mes fidèles... Je vous reconnais... Veillez bien... car j'ai vu des assassins... et un poignard... ah!

Sa tête retomba épuisée, et il ferma les yeux, respirant avec effort. Puis, promenant de nouveau ses regards sur l'assemblée :

—Où est Nour-ed-Dhin, demanda-t-il ; pourquoi ne le vois-je pas près de moi?... Je veux qu'on le cherche et qu'on m'amène mon fidèle serviteur .

Les médecins se regardèrent effarés ; mais quoique cette demande extraordinaire fût certainement une preuve de délire, on crut prudent de satisfaire la volonté du malade et de lui amener son meurtrier pour ne pas détruire sa dernière illusion.

La blessure de Nour-ed-Dhin avait été

toute superficielle, et il ne lui en restait qu'une extrême pâleur à cause de la grosse hémorragie qui en était résultée.

La tête découverte, la démarche ferme, mais le visage assombri, — car il n'était pas le meurtrier comme tous le croyaient, mais il se sentait coupable et presque complice, — il s'avança vers le lit du mourant qui le regardait avec bonté.

—Comme tu es pâle, mon enfant! dit le malade en lui tendant sa main... Veille bien sur moi.

Le jeune homme prit machinalement cette main déjà froide, mais ses traits exprimèrent un étonnement profond.

—Ils sont là, dans ma tente, près de mon lit, continua le Soudan dont la tête divaguait ; ils sont là, les traîtres! Nour-ed-Dhin, mon enfant, veille ton maître, défends ton ami !

En écoutant ces paroles, la figure du jeune homme devint livide, et son regard prit une expression étrange ; sa main laissa retomber celle du Soudan comme un poids qu'elle ne pouvait plus soutenir. Aux derniers mots, il se laissa tomberà genoux en poussant un cri déchirant.

—Misérable! s'écria-t-il avec désespoir, et ne pouvant plus contenir ses sanglots. C'est moi qui suis le traître! c'est moi qui suis le coupable! puisque je connaissais le meurtrier et que mon hésitation à le frapper lui a donné le temps d'accomplir son crime...

—Tu connaissais le meurtrier, tu savais son dessein? Alors qui es-tu donc? fit Sandschar en se redressant sur le coude.

—Je suis un foedavi !

—Un foedavi!... Nour-ed-Dhin! s'écria le moribond avec terreur. Un foedavi! un poignard de mon ennemi!... Qu'on l'arrête!... qu'il meure sous mes yeux!... qu'il meure avant moi!

Quoique cet ordre fût échappé au délire, il était trop conforme au désir secret des courtisans pour que ceux-ci ne s'empressassent pas de l'exécuter.

Nour-ed-Dhin fut saisi sans qu'il tentât d'opposer aucune résistance. Un mamelouk appelé tira son cimeterre, et, tandis qu'il en essayait le fil, on dépouilla le jeune homme de sa veste pour lui mettre à nu le cou et le haut des épaules.

Le mamelouk levait déjà son yatagan sur la tête penchée du jeune homme qui attendait le coup fatal, quand l'Emir, qui était présent, poussa un cri et arrêta le bras du soldat.

Et, sans mot dire, faisant retourner Nour-ed-Dhin, l'Emir présenta le dos du jeune homme à Sandschar, et désigna du doigt une de ses épaules.

Sur cette épaule, un croissant tatoué en rouge apparaissait nettement.

—Mon fils! gémit le Soudan qui perdit connaissance.

Nour-ed-Dhin s'était redressé, ne comprenant rien à cette scène, et promenait autour de lui des yeux hagards.

On lui expliqua la vérité, mais il sembla ne pas se rendre compte. Lui aussi était en proie à un sombre délire.. Plus blême que le moribond, il parcourait la tente en proférant des propos incohérents. Tout à coup, sa présence d'esprit lui revenant, ses yeux se mouillèrent, son coeur battit avec force ,et il se jeta sur le lit de Sandschar.

—Mon père! mon père! cria-t-il en pressant avec frénésie la tête du mourant contre son coeur ; revenez à vous, réveillez-vous pour me pardonner!

Sous cette ardente étreinte, le Soudan parut se ranimer. Il ouvrit lentement les yeux, fixa son fils en silence, puis, saisissant sa tête à deux mains et l'attirant à lui, il l'embrassa pour ainsi dire avec désespoir.

Sous la tente, on n'entendait que des sanglots étouffés.

—Estce bien vrai que tu n'es pas mon meurtrier, pauvre enfant? demanda le Soudan d'une voix faible, car cet effort l'avait épuisé.

—Votre meurtrier? oh! non, s'écria Nour-ed-Dhin avec élan. C'est Allah qui m'a sauvegardé de cet horrible crime, et je reconnais là qu'Hassan est un faux successeur du Prophète, car Dieu ne peut vouloir le parricide !

—Mon coeur ne m'avait pas trompé, dit encore le malade d'une voix à peine perceptible. Je t'avais deviné, mon fils... Je te pardonne et je t'aime... Adieu... mon enfant !

Il poussa un profond soupir, et sa main quitta celle du jeune homme... Il n'était plus.

Nour-ed-Dhin demeura longtemps penché sur le corps de son père, sans voix, sans mouvement, comme s'il ignorait qu'il ne pressait plus qu'un cadavre. Enfin, il se releva subitement, et se tournant vers l'assemblée, l'oeil étincelant, il s'écria avec une sombre énergie :

—Qu'on me rende mon poignard et mon costume.

Et quand on les lui eut donnés :

—Retournez au Caire ,faites de mon frère plus digne votre Sultan. Moi, je vais où m'appelle la vengeance. Vous ne me reverrez plus !

Ayant ainsi parlé, il sortit d'un pas ferme.

* * *

Comme vous le savez, Alamont avait été sauvé par la sanglante diversion imaginée par Hassan. Le troisième jour après la cessation des hostilités, vers le soir, le Vieux de la Montagne, voyant l'armée d'Egypte lever son camp et s'éloigner, résolut de célébrer par une grande fête la délivrance de la forteresse.

A toutes les réjouissances des Assassins la religion était mêlée, car, pour entretenir dans les esprits crédules ou fanatisés le respect mystérieux nécessaire à son autorité, Hassan ne se montrait à ses sujets que comme un Dieu, dans les grandes circonstances.

Tous les Hatschischins se ressemblèrent sous la haute voûte de la mosquée dans l'ordre ordinaire, et la cérémonie allait commencer lorsqu'il se fit un grand bruit près de la porte. Hassan se retourna prêt à faire châtier les téméraires quand il aperçut Noured-Dhin qui fendait la foule et se dirigeait vers l'enceinte réservée.

A cette vue, la cérémonie fut interrompue, le grand maître descendit les degrés et s'avança rayonnant vers le jeune homme.

—Sois le bienvenu, lui dit-il en lui tendant la main, et béni soit le Prophète qui t'a sauvé.

Nour-ed-Dhin fit un mouvement d'horreur en voyant cette main se tendre vers lui ; mais plein de son projet il se domina aussitôt et mit un genou en terre.

Le frisson du jeune homme n'avait pas échappé à l'oeil perçant du grand maître ; cependant, voyant sa soumission, il se rassura. Sur son ordre, tous les foedavis vinrent saluer leur frère et entonnèrent un chant en son honneur. Pendant ce temps, lui-même interrogeait Nour-ed-Dhin sur les détails du meurtre de Sandschar.

—Il est mort, répondit sourdement le jeune homme.

—Et Kolbak, qu'est-il devenu?

—Peut-être a-t-il été pris.

—Comment as-tu pu échapper toi-même?

—Profitant de la stupeur générale, je me suis enfui dans la montagne. J'y suis resté caché pendant trois jours. Et c'est seulement aujourd'hui, lorsque l'armée d'Egypte s'est éloignée, que j'ai pu gagner la brèche du Diable et pénétrer dans

le souterrain.

Cette explication parut sans doute suffisante à Hassan, car il dit au pontifiant

—Ta place est désormais marquée dans le paradis de Mahomet !

—J'y compte bien, répliqua le jeune homme ; mais j'espère pouvoir accomplir auparavant une autre oeuvre agréable au Prophète.

—Noble fils ! l'occasion viendra.

—Puisse-t-elle être prochaine.

Hassan quitta son siège pour s'avancer vers la table de marbre où s'accomplissaient les sacrifices de sa sauvage religion. Un foedavi devait l'y accompagner, et cet honneur revenait de droit à celui qui venait d'accomplir une si importante mission.

Nour-ed-Dhin avait prévu cela. Il le suivit, et selon l'usage déposa sur le marbre le poignard dont il s'était servi pour tuer Kolbak. Hassan le prit et se tournant vers l'assemblée :

—Aspirants, lassiks et foedavis, seul je puis lire au livre céleste. Cette arme que je vais consacrer était destinée, je le savais, à se baigner dans le sang d'un traître...

—De deux ! interrompit Nour-ed-Dhin.

Hassan vit l'éclair qui brillait dans les yeux du jeune homme, et comprit tout ; mais avant qu'il eût pu faire un mouvement, Nour-ed-Dhin avait bondi sur lui comme un fauve et, serrant avec force la main du grand maître qui tenait le poignard, avec une vigueur surhumaine, il le contraignit à se l'enfoncer lui-même dans le coeur.

—Faux successeur du Prophète, lui cria-t-il, avais-tu lu cela ? C'était écrit !

Tous les foedavis se ruèrent sur le jeune homme, le yatagan haut.

En tombant frappé de vingt coups, il murmura presque joyeux :

—Mon père, tu es vengé !



Les Phoques A Fourrures

Il y a quelques années, un conflit des plus graves a éclaté entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet des phoques à fourrures de la mer de Behring, et la question s'est envenimée à un tel point que nous avons été menacés de voir éclater une guerre entre ces deux puissances.

Que sont, me direz-vous, ces phoques à fourrures, et quelle importance peuvent-ils donc bien avoir pour être cause de complications aussi graves? Vous allez voir.

Sous ce titre de phoques à fourrures, on désigne les grands amphibies, morses, phoques et otaries, qui peuplent les rivages sibériens de l'Océan Glacial Arctique et, à certaines époques, les îles de la mer de Behring.

Depuis la grande diminution des martes, loutres et autres bêtes à pelage précieux dans les régions septentrionales de l'Asie et de l'Amérique, l'emploi des peaux de ces amphibies s'est d'autant plus développé que la capture de ces bêtes inoffensives est des plus simples, et qu'il suffit de se rendre aux points où elles se réunissent à des moments déterminés pour en prendre littéralement le nombre que l'on veut.

L'espèce la plus nombreuse de la mer de Behring est l'Otarie ursine, vulgairement Ours de mer. C'est aussi la plus estimée, car sa fourrure est aussi fine et aussi soyeuse que celle de la loutre et toujours vendue pour telle.

Chaque année, durant l'été, les otaries se rassemblent par milliers sur certains caps désignés sous le nom anglais de "rookeries"; là ils passent plusieurs mois sans la moindre nourriture.

Les mâles arrivent d'abord, généralement à la fin de mai ou au commencement de juin. Immédiatement s'engagent de violents combats entre ces animaux, pour s'assurer la possession d'une superficie de cent pieds carrés environ qui leur est nécessaire pour installer leur famille.

Les vainqueurs s'établissent sur le rivage, et les plus faibles émigrent plus haut sur la "rookerie". Une particularité très curieuse de ces animaux est qu'ils se servent de leurs pattes de derrière comme éventails ou comme parasols.

Au milieu de juin, arrivent les femelles, qui s'établissent sur les emplacements choisis par leurs époux. Au mois de septembre, lorsque les jeunes peuvent nager, les "rookeries" sont abandonnées.

Les animaux au-dessous de six ans ne pouvant, comme les vieux mâles, avoir une place sur la "rookery" et se constituer un ménage, se réunissent par milliers, voire même par centaines de mille sur les rivages voisins.

Les uns s'installent sur la côte même, les autres plus loin dans l'intérieur des terres, où tantôt ils jouent comme de jeunes chiens, tantôt se mettent à dormir comme à un signal dans toutes les positions imaginables. Ce sont ces malheureux animaux qui fournissent le butin aux chasseurs.

Marchant lentement, à raison d'environ un demi-mille à l'heure, et faisant de fréquentes haltes, les indigènes se dirigent vers les terrains de chasse, éloignés de la côte d'environ un mille. Les femelles et



Chasse aux otaries dans l'île de Béring.

les jeunes sont presque toujours épargnés. Les mâles pères de famille ne sont point non plus abattus; leur peau est trop usée et de trop mauvaise qualité. Seuls, les adultes sont poursuivis sans merci et abattus d'un coup porté sur la tête, puis ouverts avec un couteau.

C'est un spectacle lamentable et vraiment écoeurant d'assister au massacre de ces bêtes complètement inoffensives qui se laissent approcher par l'homme, le plus souvent sans essayer de fuir, et se contentent de pousser de petits cris plaintifs, pendant qu'on égorge leurs compagnons.

De 1862 à 1880, trois cent quatre--vingt-neuf mille quatre cent soixante-deux otaries auraient été abattues dans la seule île de Behring. La chasse des îles Pribylof est encore plus considérable. Ces terres ont été découvertes en 1786; mais on ignore le nombre des animaux abattus pendant les dix premières années après la découverte, on sait seulement qu'il fut considérable.

De 1797 à 1880, trois millions et demi de peaux furent exportées de ces îles. De 1872 à 1880, le produit de la chasse a encore augmenté, et, sans exagération, on peut fixer à quatre-vingt-dix-neuf mille le nombre des mammifères tués pendant chacune des années de 1872 à 1880. Mais ces chiffres étaient encore modérés et, une année, on a vu un seul navire canadien revenir des îles Pribylof avec deux cent mille peaux d'otaries.

Evidemment si le massacre de ces malheureux animaux devait continuer de la sorte durant quelques années encore, on arriverait fatalement à l'anéantissement complet de l'espèce.

Aussi les Américains, propriétaires des îles Pribylof, se sont émus de cette situation et ils ont prétendu interdire pendant un certain temps la chasse des otaries dans ces parages. Or cette chasse est surtout pratiquée par des Canadiens qui, se trouvant arrêtés dans leur fructueuse industrie, ont poussé les hauts cris et appelé l'Angleterre à la rescousse. Celle-ci a parlé très haut pour défendre leur cause.

Les Américains ont répondu en saisissant tout simplement les bateaux canadiens trouvés sur les lieux interdits en les vendant coque et cargaison à Sitka, capitale de l'Alaska. Du coup, l'indignation de l'Angleterre a été portée au paroxysme, et son escadre du Pacifique a été envoyée dans la mer de Behring; les Américains ont en toute hâte armé leurs croiseurs, et enfin la Russie, puissance garante, puisque c'est elle qui a cédé l'Alaska et les îles aux Etats-Unis, ordonnait la mobilisation de sa flotte sibérienne.

Au milieu de tous ces préparatifs belliqueux, quelque esprit avisé a représenté sans doute que l'on pouvait peut-être sauver la race otarienne sans compromettre la tranquillité de la race humaine et il a été décidé, par une convention—il est vrai, provisoire—que Canadiens et Yankees continueraient à avoir les mêmes droits sur les phoques, mais que le nombre d'amphibies que chacun aurait le droit d'abattre serait strictement limité et qu'en outre il serait interdit de troubler les rookeries où sont élevées les petits.

Espérons donc qu'il y a encore de beaux jours pour les phoques à fourrures.

LE DEVOUEMENT CHEZ LES HUMBLES

Par Auguste Fortier

LE Paseo de Julio, à Buenos-Ayres, dans la République Argentine, est connu de tous les marins qui fréquentent les mers du Sud. C'est quelque chose comme la rue des Commissaires, à Montréal, c'est-à-dire une longue voie qui borde le fleuve de la Plata. Presqu'à chaque cinq ou six portes se trouve un bureau de placement, où le marin qui déserte son bord est engagé immédiatement et expulsé dans l'intérieur du pays, pendant que son capitaine le fait rechercher en vain dans l'immensité des Pampas.

Le voyageur qui arrive à Buenos-Ayres, soit par terre, soit par mer, salue toujours avec plaisir le brouhaha du Paseo de Julio. C'est une tour de Babel, où l'Allemand de Hambourg coudoie l'Italien de Naples, où l'on entend le Marseillais parler son langage de la Cannebière, à côté du Londonnien qui lance ses jurons de Whitechapel. La Madrilène, encore mal acclimatée, y a conservé son costume national, ce qui fait un agréable contraste avec l'Anglaise, habillée comme si elle se promenait sur le bord de la Tamise.

Quand six heures du soir sonnent aux églises ou aux manufactures de la ville, nn élément nouveau envahit le Paseo de Julio. C'est l'élément ouvrier qui, sortant des fabriques qui élèvent leurs cheminées dans le voisinage, longe cette artère de la ville pour regagner le domicile, la journée finie.

Si ce n'était la différence de costume et de langage, on se croirait transporté sur la rue Notre-Dame Est, à Montréal, à cette heure du jour où les fabriques de coton d'Hochelaga rendent à la liberté cette multitude de travailleurs qui font la richesse et la prospérité de Montréal Est.

Il y a quelques années, en 1894, par un samedi après-midi du mois d'octobre, cette population si pétulante de travailleurs qui fréquente le Paseo de Julio, se pressait à la hauteur de la rue Cordoba. Les jeunes filles surtout étaient accourues en grand nombre et avaient revêtu leurs habits de fête.

On allait dévoiler une plaque de marbre commémorative sur laquelle étaient sculptés les traits d'une humble fille du peuple, Nina Balméras, qui à la tête de trente-et-une de ses compagnes, s'était sacrifiée pour ses semblables dans une de ces affreuses épidémies bien rare sous le ciel de notre belle provvince de Québec,

mais qui ravagent si souvent les riches pays de l'Amérique du Sud.

Née à Buenos-Ayres de parents Argentins, Nina Balméras, à sa sortie de l'école, entra comme apprentie à l'âge de treize ans dans une fabrique de cigarettes,—humble emploi où débutèrent plusieurs grandes dames qui font maintenant l'ornement de la société Argentine. Des compagnes de Nina Balméras qui vivaient encore en 1903 m'ont dit que c'était une jolie brunette, vive et assidue au travail, aimée à cause de son bon coeur et de ses moeurs irréprochables.

La modeste cigarettière avait atteint sa vingtième année, — on était en 1892 — quand éclata dans la province de Santa-Fé, à 150 milles de Buenos-Ayres cet affreux mal qui s'appelle "la fièvre jaune". Les victimes tombaient dans tous les rangs de la société, fauchées comme des blés. Les soeurs de charité, établies dans la province, succombèrent à la tâche et furent les premières victimes de leur dévouement. Arriva un jour où l'on fit appelle à la ville de Buenos-Ayres pour avoir des infirmières volontaires.

Le lendemain de cet appel, Nina Balméras, à la tête de trente-et-une de ses compagnes d'atelier, quittait Buenos-Ayres pour le théâtre de l'épidémiie. Parties trente-deux, elles ne sont revenues que quatre; les vingt-huit autres sont tombbées dans toute l'énergie et la beauté de leur jeunesse.

Aussi la population de Buenos-Ayres, dans son admiration pour tout ce qui est dévouement et chevalerie, a érigé en souvenir de ces héroïques jeunes filles une plaque de marbre commémorative sur le Paseo de Julio; et quand le soir, après une journée passée dans l'atmosphère brulante de l'atelier, les jeunes ouvrières de Buenos-Ayres se promènent au bras de leur amoureux et écoutent d'une oreille attentive leurs doux propos, et que les effluves embaumées du fleuve de la Plata caressent leurs longues chevelures d'ébène, Nina Balméras semble encore leur redire, comme de son vivant: "Jeunes filles, soyez honnêtes, bonnes et dévouées ; c'est le secret du bonheur!"

Quand est arrivée l'heure du repos, avant de se retirer pour la nuit, les jeunes ouvrières de Buenos-Ayres passent une dernière fois devant la figure en marbre de Nina Balméras. Elles saluent à la mode espagnole. c'est-à-dire qu'elles plongent dans leurs jupes en faisant une profonde génuflexion et on voit leurs lèvres qui murmurent: "Bona novche, senorita Nina!" c'est-à-dire: "Bonne nuit, mademoiselle Nina!"

Nina Balméras était une enfant de Marie; et c'est toujours en tressaillant d'émotion que celui qui écrit ces lignes s'est agenouillé dans la petite église de la rue Victoria, près de l'avènue Entre-Rios, à Buenos-Ayres, où l'on montre encore le modeste autel de Marie, que tous les vendredis soirs, après son travail, Nina Balméras allait orner de fleurs achetées de ses deniers. C'est là que le lendemain matin, avec quelques-unes de ses compagnes d'atelier, elle s'agenouillait pour recevoir le pain des forts qui donne le courage aux petits et l'héroïsme aux grands.

Je n'avais pas oublié l'histoire si touchante de la petite cigarettière de la République Argentine qu'on m'avait racontée un soir sur le Paseo de Julio, àBuenos-Ayres, quand trois ans plus tard, les hasards d'une vie de voyages m'ayant conduit à l'île de la Réunion. J'y fus témoin d'une scène qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Cette île est une colonie française, située presqu'aux antipodes de Montréal, à 480 milles à l'est de Mada-

gascar, en plein océan Indien, sous un ciel de feu, où règne en permanence la fièvre paludéenne et une dysenterie épouvantable.

Le "Djemnah," paquebot des Messageries, allait quitter la Pointe-des-Galets, où se trouve le port de l'île de la Réunion, pour retourner en France. Sur le pont se tenaient trois religieuses. A leur costume, je vis qu'elles appartenaient à la congrégation de Saint-Joseph de Clany, de Paris. Deux d'entre elles ne dépassaient pas la quarantaine, mais à leur teint couleur de plomb, on devinait quels terribles ravages l'anémie et la fièvre paludéenne avaient exercés sur leurs constitutions. La troisième soeur, plus vieille d'environ vingt ans, était la plus entourée de toutes. Auprès d'elle se pressaient des Créoles, des Indiens Malabars, et quelques Malgaches. Je monte à bord du "Djemnah" et j'apprends quelle est cette religieuse: c'est la soeur Gertrude. Je me mêle au groupe qui l'entoure et petit à petit j'engage la conversation avec elle. C'est une Bretonne du Finistère. Quand je lui dis que je suis Canadien-Français de la province de Québec, elle me fait observer que nous sommes presque cousins, et elle me parle avec plus de sans-gêne. Voilà vingt-trois ans qu'elle est dans la colonie. Elle a survécu à quatre grandes épidémies, mais elle n'a pas pu échapper aux déplorables ravages de l'anémie et de la fièvre. De plus elle est atteinte au foie.

—Ma mère Supérieure de Paris a su que nous étions un peu faibles, et elle nous rappelle en France... dit-elle en montrant les deux autres religieuses.

Ces trois soeurs quittent l'île dela Réunion non pas parce qu'elles se sentent malades, mais parce qu'on leur ordonne de le faire...

—Pourtant, ma soeur, lui dis-je, vous devez être contente d'aller revoir votre beau pays de Bretagne...

Elle me répond:

—Oh! Monsieur, on ne reconnaîtra plus en moi une Bretonne. Vous ne voyez donc pas comment je parle...

En effet son langage porte la trace d'habitudes acquises et se ressent du milieu où elle a vécu ses vingt-trois dernières années.

Mais le sifflet du "Djemnah" se fait entendre et un matelot vient dire à ceux qui ne sont pas passagers qu'il est temps de descendre à terre. Auprès de soeur Gertrude, l'émotion mal contenue, éclate. Plus d'une petite main noire sort un mouchoir blanc bientôt trempé de larmes. Les enfants ne veulent pas lâcher les plis de la jupe de la bonne religieuse, et quand le matelot vient répéter son ordre, plus d'un Créole s'écrie:

—Encore un petit instant, bon blanc!

La soeur Gertrude avait prévu la chose, et pour apaiser la douleur des enfants, elle sort de sa saccoche des bonbons qu'elle distribue. Le "Djemnah" était sorti du port qu'on entendait encore les pleurs des enfants qui réclamait soeur Gertrude; et plus d'une grande personne versait à la dérobée des larmes sincères. C'est que soeur Gertrude laissait à la Réunion un souvenir qui lui survivra. Le soir, on parlera longuement d'elle dans plus d'une paillotte de l'île.

Les jours de fête, quand il faisait beau, on était certain de rencontrer la bonne religieuse sur les places publiques de Saint-Denis, la ville capitale de l'île, escortée de toutes une collection de femmes estropiées, de boiteuses, de borgnes de toutes nuances depuis le noir ébène jusqu'au brun clair. Elle allait par les rues de Saint-Denis sans s'occuper des observa-

tions que faisait naître ce cortège. Pendant quelques années elle fut attachée à un hôpital communal de la colonie. C'est là qu'elle commença à se distinguer dans la carrière du dévouement.

Quelquefois en visitant les salles publiques des hôpitaux de Montréal, il arrive que certaines personnes éprouvent des malaises au coeur en voyant ces figures pâles de malades qui semblent sans vie. Que diraient les Montréalais s'ils étaient soudainement transportés à l'île de la Réunion, où règnent en permanence des maux tels que le "bobo arabe", le "bobo chinois"', la "chique", etc., etc., qui se manifestent tous par des plaies purulentes qui exhalent une odeur épouvantable. Les personnes atteintes de ces maux sont ordinairement des Créoles, des Indiens Malabars, des Camoriens, des Malgaches, gens rebels aux premiers principes de la propreté la plus élémentaire. Ajoutez à cela les caprices des maladies à demi-sauvages, et l'ardeur du soleil des tropiques qui vient encore augmentes la purulence et l'odeur des plaies, et le lecteur canadien aura une idée de ce qu'a à supporter une jeune religieuse dans la vingtaine qui arrive de France et qui se voit jetée dans une de ces salles d'hôpital parmi des personnes qui causent un patois qu'elle comprend difficilement. Après quatre ans d'une vie d'abnégation passée au milieu d'une telle catégorie de malades, soeur Gertrude fut trouvée mûre pour être envoyée au lazaret de l'île de la Réunion, où elle se prodigua pendant onze ans auprès des lépreux.

L'épidémie de peste bubonique qui, vers 1893, jeta le deuil dans presque toutes les familles de cette colonie française, trouva la religieuse bretonne à la plaine des Palmistes, une des localités des plus affectées. Peu après, comme ses forces diminuaient, on l'envoya à la ville de Saint-Denis, où elle s'occupa des vieillards sans asile, des infirmes, et des enfants abandonnés. C'est là qu'elle était quand elle reçut l'ordre de rentrer en France. Arrivée dans cette île de l'océan Indien vingt-trois ans auparavant, fraîche, forte, pleine de santé, elle en sortait vieillie, affaiblie, avec une constitution mortellement atteinte. Que la mort doit être douce pour de telles personnes, et on reconnaît bien en elles les véritables disciples de celui qui, parcourant les plaines de la Judée, n'avait pas même une pierre où reposer sa tête!

La soeur de charité n'est pas seule à se dévouer dans ces îles perdues de l'hémisphère austral. Il est un appelé du Seigneur que vous rencontrez presque partout où il y a des enfants à instruire et qui fait un bien immense comme éducateur des petits; c'est le Frère des Ecoles Chrétiennes, le frère ignorantin, comme il s'intitule glorieusement lui-même. A l'île de la Réunion, il a accompli une tâche gigantesque. il a répandu l'instruction à foison parmi les noirs et les mulâtres qui, sans lui auraient croupi longtemps encore dans une ignorance grossière.

En 1906, je me souviens avoir rencontré plusieurs fois dans les rues de la ville de Saint-Denis de la Réunion un religieux qui avait les cheveux blancs. Tous le connaissait: c'était le frère Fabricius, de la congrégation des Ecoles Chrétiennes. Vingt-quatre ans auparavant, le frère Fabricius s'appelait Pietro Mattes, et occupaiit le poste de quartier maître à bord de l'"Irrouaddy", paquebot des "Messageries Maritimes". C'était un robuste gaillard, Corse de naissance. Après plusieurs voyages dans l'océan Indien, touché de la misère des noirs de cette partie du monde, il remet son commandement

de quartier-maître, et demande son admission chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Dès qu'il a terminé son noviciat et prononcé ses voeux, il est envoyé, sur sa propre demande, à Madagascar. Pendant quatre ans, il résiste victorieusement au climat si meurtrier de la ville de Diego-Suarez; mais l'anémie devient trop forte et le terrasse. On l'envoie à l'île de la Réunion en changement d'air. Un jour le vapeur l'"'Emyrne'' se trouvait en rade de Saint-Denis. Le frère Fabricius était à bord, faisant visiter le bateau à ses élèves. L'"'Emyrne'' avait embarqué des barriques de rhum et l'une d'elles, mal bouché, avait coulé. Un Camorien, employé comme débardeur, en avait profité et s'était enivré. Il fait un faux pas et tombe à la mer. L'équipage accourt mais n'a qu'à regarder; le Comorien n'a pas reparu à la surface, et d'ailleurs pourquoi faire tant de bruit pour un noir. Les requins, qui abondent, l'auront bientôt dévoré. Le frère Fabricius a vu l'accident. Il se rappelle qu'avant d'être religieux il était marin, et que la vie d'un noir vaut celle d'un blanc. En un clin d'oeil il enlève sa robe et se jette à la mer. A deux reprises il plonge. Il a saisi le Comorien. Celui-ci, du geste désespéré des noyés, et ne sachant déjà plus ce qu'il fait, étreint le frère à la gorge. L'ancien quartier-maître de l'"'Irrouaddy'' ne perd pas son sang-froid, et la crainte des requins ne l'émeut guère. Il se maintient à la surface jusqu'à ce qu'une chaloupe les recueille tous deux. On les hisse sur le pont du vapeur, et, pendant qu'on ranime le Comorien, le frère Fabricius saute dans une embarcation et regagne son école.

La mission que les Frères des Ecoles Chrétiennes ont entreprise dans l'océan Indien est bien pénible. Il n'est point nécessaire d'avoir étudié les principes de Darwin, ni lu les écrits de M. de Quatrefages, pour savoir que certains peuples d'Afrique ont la tête particulièrement dure. Il était réservé aux disciples de Jean-Baptiste de LaSalle d'aller apprendre à lire et à écrire à ces pauvres diables. La dose de patience qu'il leur faut est quelque chose d'incroyable; c'est une lutte continuelle entre les nerfs et la bonne volonté. Là où des instituteurs laïques ont échoué, à cause de manque de patience, qui se traduisait par des brutalités envers les enfants, les Frères des Ecoles Chrétiennes ont remporté un complet succès. Ce dévouement admirable a produit des fruits, et maintenant, à l'île de la Réunion, aussi bien qu'à Madagascar, lorsqu'un planteur a besoin d'un comptable ou d'un employé de confiance, il le prend parmi les anciens élèves des frères. A Montréal, n'est-ce pas un peu la même chose? Ils sont bien rares les "book keepers'' des maisons de gros de la rue Saint-Paul qui n'ont pas puisé les premières notions de tenue des livres dans les écoles des Frères. C'est que cet éducateur de l'enfance, cet être dévoué, animé du désir de se rendre utile à son semblable, se voit partout, sur les principaux points de tous les continents du globe terrestre. Et pendant qu'à Buenos-Ayres je me découvrais ému devant le marbre érigé à la mémoire de l'humble cigarettière; quand trois ans plus tard dans l'océan Indien, je vis les soeurs de Saint-Joseph de Cluny et les disciples de Jean-Baptiste de La Salle, je me rappelai avec une émotion satisfaisante que nous aussi, Canadiens-Français, nous avons dans notre belle histoire du Canada des actes de dévouement aussi dignes d'admiration. Est-ce que les noms des Canadiens-Français, que nous avons appris à vénérer sur les ge-

noux de nos mères, ne peuvent pas être mis à côté de ceux de Nina Balméras, de soeur Gertrude, ou de frère Fabricius?

Chaque hiver, nous lisons dans nos journaux canadiens quelques entrefilets sur la charité des grandes dames de Montréal. On proclame la générosité des femmes de nos financières, de nos juges, de nos avocats, de nos médecins, de nos négociants, qu'on voit à la tête des kermesses, dans des salles de couture, aux dîners de charité, aux concerts de bienfaisance où elles trouvent le moyen de se rendre entre deux bals, après s'être débarrassées des soins de la maternité, en confiant leurs enfants à des servantes, ou en les mettant pensionnaires dans des établissements d'éducation.

Cette charité de nos dames canadiennes est assurément fort louable et les journalistes font bien de la signaler à l'attention publique; mais on devrait de temps en temps pousser une incursion dans les bas-fonds du faubourg Québec, du village Saint-Jean-Baptiste, du Griffintown et de la Pointe Saint-Charles et rappeler au lecteur qu'il y a à Montréal plus de quarante milliers de mères de famille, qu'avec sept ou huit piastres par semaine que le mari apporte à la maison trouvent moyen de payer un loyer qui varie entre six et neuf piastres par mois, d'élever quatre ou cinq enfants, de les faire instruire, de les envoyer tous les jeudis, en été, à l'île Sainte-Hélène, ou à la Montagne ,et en hiver de les vêtir chaudement, de leur acheter des traineaux, et quand vient le jour de l'An, de les gorger de bonbons et de leur donner des patins ou des raquettes. Et en outre ces mères de famille trouvent moyen de glisser un gros deux sous, souvent même un cinq cents, dans la tasse de l'aveugle qui se tient à la porte de l'église où elles vont à la messe.

On connaît les noms de nos riches philanthropes canadiens dont la maison orne la rue Sherbrooke ou Dorchester Ouest, et lont les soirées se passent entre le club Saint-James et la rotonde du Windsor; mais on ne connait pas les noms de ces ouvriers au coeur généreux, dont les actes de bienfaisance sont connus tout au plus à la boutique où ils travaillent et à la grocerie du coin, où, plusieurs fois dans l'année, ils vont répondre pour un compagnon dans la gêne.

On cite les cures fameuses opérées par nos médecins en vogue de la rue Saint-Denis ou du Beaver Hall; mais on ne parlent pas de celles qu'opèrent chaque jour les jeunes disciples d'Esculape, fraîchement émoulus du Laval ou du McGill, et dont la réputation ne dépasse pas encore les fonds de cours du bord de l'eau, ou les ruelles du faubourg Québec ou bien du Griffintown; mais leur zèle et leurs connaissances volent de bouches en bouches et ils finissent par percer. Après avoir soigné les serviteurs, ils soignent les maîtres; et plusieurs médecins de la rue Saint-Denis qui roulent aujourd'hui carrosse et dont le cocher porte livrée, se rappellent parfaitement s'être rencontrés il y a quelques années à peine, au début de leur carrière auprès du même grabat sur lequel gisait un pauvre diable qui, sans eux, serait peut-être déjà dans la fosse commune au cimetière de la Côte-des-Neiges.

On nous fait admirer dans les écoles de Montréal le dévouement de ces officiers Français, qui, aux grands jours de Québec, couvrirent les Plaines d'Abraham d'une gloire impérissable en courant à la mort à la tête de leurs débris de bataillons que n'avait pas encore pu leur enle-

ver un roi sans coeur; héroïsme sans doute digne de la plus durable des admirations! Nos professeurs, cependant, sans fouiller si loin dans les annales du passé, du haut même de leurs tribunes, en ouvrant les fenêtres de leurs classes, ne pourraient-ils pas, en indiquant à leurs élèves les flancs du Mont-Royal, tirer de l'oubli quelques-uns des noms de ces centaines de milliers de pères de famille trépassés qui dorment au champ des morts, emportés prématurément par une bronchite ou une pleurésie prise un de ces durs matins de l'hiver, lorsque, insuffisamment vêtus, il leur fallait sortir du fond du village Saint-Jean-Baptiste, ou de Maisonneuve, pour se rendre au travail dans le centre de la ville.

Sans retourner en arrière même de deux décades dans l'histoire de Montréal, j'y trouve un nom bien modeste, celui d'un homme qui, pendant plus d'un quart de siècle, a excité l'admiration de tout le faubourg Québec: j'ai nommé le père Mazurette, ce respectable vieillard qui, insensible aux railleries, s'est plû pendant tant d'années à répandre autour de lui ce baume incomparable qui s'appelle le soulagement de la douleur et la consolation des afflictions.

Il faisait bien froid les soirs de janvier dans les rues de Montréal, et le vent soufflait bien fort, pas assez fort cependant pour empêcher le père Mazurette de traverser les bancs de neige de l'ancienne ferme Logan, aujourd'hui le parc Lafontaine, et de s'aventurer bien au-delà du chemin Papineau, quand il apprenait qu'un vieillard avait besoin de secours. L'argent était bien rare chez lui, pas assez rare cependant pour l'empêcher de trouver un cinquante cents afin de payer une voiture pour transporter un malheureux à son hospice de la rue Amherst. Il était bien timide le père Mazurette; pas assez timide cependant pour l'empêcher de frapper à la porte des riches de la rue Saint-Denis, et de demander un vêtement chaud quand un de ses vieillards avait froid. Dans tout l'est de Montréal, de Maisonneuve au boulevard Saint-Laurent, du Mile-End à la rue des Commissaires, il n'est pas beaucoup de logements où le nom de cet humble philanthrope ne soit pas connu et respecté.

Aussi, si un jour le faubourg Québec, dans un élan de reconnaissance, venait à ériger à ce digne vieillard un buste, sur la rue Ontario, près du marché Saint-Jacques, ou sur la rue Craig, près du chemin Papineau, je parie que le soir à six heures, quand les tramways, bondés de travailleurs, passeraient devant le buste, plus d'un chapeau se lèveraient, et comme les petites ouvrières de Buenos-Ayres, nos robustes ouvriers Canadiens diraient : "Salut, père Mazurette!" et alors il leur semblerait encore entendre le bon vieillard dire comme de son vivant: "Braves ouvriers, soyez honnêtes, aimez votre foyer, et par-dessus tout, évitez le cabaret, c'est à ce prix que s'obtient le bonheur!"

Calcutta, Inde.

Les Mouches qui Fabriquent du Papier

Il y a quelques années, on fabriquait presque exclusivement le papier avec des chiffons, lesquels sont formés, en grande partie, de fibres végétales. Aujourd'hui, on se sert de bois que l'on réduit en poudre et dont on fait une pâte. Celle-ci est ensuite étalée, puis séchée, pour donner soit des feuilles souples de papier, soit des cartons rigides.



Nid suspendu de la Guêpe

Certaines mouches, par exemple les Guêpes nous ont depuis longtemps devancé dans cette industrie, et le papier qu'elles fabriquent ne le cède en rien au nôtre. Elles savent aussi bien que nous faire du papier buvard et du papier collé.

Quand leur papier est placé sous terre, c'est-à-dire en un endroit où il n'a rien à craindre de la pluie, il est simplement façonné avec des fibres de bois réduites en pulpe; lorsqu'au contraire il est en plein air, pour que la pluie ne le détruise pas, les Guêpes l'enduisent d'un vernis protecteur. elles le "collent" véritablement.

Quelques-unes font du carton d'une finesse et d'une dureté qui excitent l'admiration des manufacturiers eux-mêmes. Papier et carton sont employés par elles pour faire des nids qui, presque toujours, se composent, à l'extérieur, de feuillets protecteurs et, à l'intérieur, d'alvéoles, dont la régularité est digne de ceux des nids d'abeilles.

La plupart de nos Guêpes construisent leurs nids dans la terre, dans les arbres creux, dans les vieux murs, sous les toitures, dans l'intérieur des maisons. On a même rencontré des guêpiers dans de vieux tonneaux ou à l'intérieur de ruches d'abeilles, dont le miel avait probablement nourri les Guêpes.

Quelques espèces font leurs nids à l'air libre, fixant alors, le plus souvent, la demeure commune aux branches des arbres ou des arbustes.

La couleur des nids est grise et la consistance analogue à celle du papier brouillard; la matière en est souple et disposée en couches minces. Le plus souvent, les nids sont sphéroïdes et d'un diamètre d'un pied.

D'autres, déformés en raison d'obstacles, ateignent parfois un pied et demi,

soit en hauteur verticale, soit en longueur horizontale. Ils peuvent avoir, quand leur grand axe est vertical, jusqu'à douze rayons.

Le nombre des cellules excède quelque fois 20,000.

÷

Les nids des "Polistes" n'ont pas d'enveloppe extérieure. Ils sont formés par u nsimple rayon, quelquefois, mais très rarement doublé par un rayon superposé, maintenu à distance du premier par des piliers. Ils sont placés dans un lieu chaud, abrité du vent, souvent exposés au midi. Le rayon est fixé à un point d'appui, rameau, tige de plante, paroi de mur ou de rocher.

Les matériaux qui ont servi à construire ces nids sont les mêmes que ceux employés par les guêpes et le papier fabriqué est également d'excellente qualité.

Voilà donc une industrie qui fut pratiquée sur terre bien avant que l'homme n'y songeât. Encore une invention dont il n'a pas été le père!



Nid de la Poliste

LES PARFUMS

D'un passé de douleur, les images s'effacent,
Mais un charme muet leur survit très longtemps
Laissant dans la campagne un peu d'enchantement,
Confiant aux parfums ses invisibles traces.

Et par les soirs d'automne et par les brumes lasses,
Comme sous la verdeur et l'éclat du printemps,
Au hasard des chemins, paraissant brusquement,
Les parfums font revivre une seconde... et passent.

Sourire d'autrefois qui se réveille en nous,
Passé mystérieux, renaissant toujours doux
De la senteur des foins, de l'odeur d'une rose...

Mais des rêves éteints, gardiens mystérieux,
Les parfums, tout à coup, s'envolent dans les cieux
Emportant à jamais le secret d'une chose.

De Sorlac.

L'ARBRE QUI BRULE

" L'arbre qui brûle " n'appartient pas à la légende; il existe bien, mais peut-être a-t-on exagéré ses vertus calorifiques, ou plutôt lui a-t-on donné des propriétés qu'il ne possède pas. C'est le nom, sans doute, qui a produit l'erreur. "L'arbre qui brûle" ne brûle personne, mais ne se laisse pas toucher sans déterminer une piqûre extrêmement cuisante comme les orties. Il renferme un principe actif sécrété par les pointes qui arment le dessous de ses feuillages, et qui s'y frotte s'y pique.

Il y avait jadis, dans le Jardin d'acclimatation de Madras, un "arbre qui brûle"; on l'avait entouré d'un grillage, pour que personne n'y touchât, avec un écriteau: "Défense de toucher aux feuillages."

Cet arbre est généralement de petite stature, c'est presque un arbuste. C'est un "Laportea crenulata"; il est très commun dans le nord de l'Himalaya et dans l'Assam, dans le sud des Indes, en Birmanie, dans la presqu'île de Malacca, à Ceylao, etc. Certaines variétés constituent de vrais arbres. On en connait ayant 20 et 25 verges de hauteur. "L'arbre qui brûle" répand autour de lui une odeur nauséabonde, aussi est-il facile à reconnaître. On l'évite partout où il végète, parce que sa brûlure est extrêmement douloureuse. La brûlure ne laisse pas de trace, mais la sensation persiste pendant des mois et la partie touchée est sensible très longtemps, surtout par les journées humides, ou quand on la trempe dans l'eau. Il n'est pas rare, tant la douleur est violente, de voir des indigènes se rouler à terre, quand, par mégarde, leur corps nu a toucher l'arbre. Les chiens piqués courent de tous côtés, comme atteints de folie, en hurlant et en se déchirant la peau au point brûlé.

Un jour, un cheval, qui avait franchi un bouquet de ces arbres se précipita de tous côtés, mordant tous ceux qu'il rencontrait; on dut l'abattre; un missionnaire de Mandalay, piqué par mégarde, souffrit le martyre pendant dix mois, à être en proie à des élancements à l'index de la main droite qui avait été "brûlé".

Il n'y avait aucun doute à avoir sur les méfaits de ce végétal. Il est très curieux, mais nous n'en demandons pas l'acclimatation.

LA RACINE MAGIQUE

Sous le règne du bon roi Venceslas, surnommé l'ivrogne et le fainéant, la principale auberge de la ville de Battemberg, à l'enseigne du Plat d'Etain, était dirigée par maître Pierre Bloch, un gros homme à la mine réjouie. Nul n'excellait comme lui à faire un salmis de coqs de bruyère, un poisson à la gelée et à dorer les pieds et les oreilles d'un cochon de lait rôti à point.

Par malheur maître Pierre ne comprenait rien à l'arithmétique.

Quand il avait de l'argent, il faisait crédit aux bons vivants et remplissait sa cave; s'il était gêné, il empruntait à gros intérêts.

---Au bout du compte, disait-il, je finirai bien par m'y retrouver.

Il se retrouva, en effet, mais ruiné, exproprié et forcé de fermer boutique. Le plus dur pour lui, c'est qu'il fut obligé d'entrer au service de sa femme qui, ayant sournoisement fait quelques économies, avait ouvert une boutique de grains et farines.

Le malheureux Pierre, habitué au loisir et à la bonne chère, portait tous les jours des sacs plus gros que lui et ne mangeait plus qu'une mauvaise soupe avec un peu de petite bière. Quoiqu'il travaillât autant qu'un cheval, la mégère ne se faisait pas faute de le traiter de paresseux et d'ivrogne, et de lui donner des taloches quand il n'allait pas assez vite.

Heureusement maître Pierre avait une fille. La gentille Fridoline, qui allait sur ses dix-huit ans et gagnait largement sa vie à border des chasubles, mettait de temps en temps de côté pour son père quelques florins, que le bonhomme allait boire religieusement à l'auberge du Plat d'Etain, dont il avait été autrefois le patron et où tout le monde l'accueillait bien.

Le soir de la fête des bergers, Fridoline avait glissé à son père deux florins au lieu d'un. Maître Bloch put donc passer la soirée auprès du poêle, à portée d'une vieille bouteille de vin du Rhin, tout en écoutant les récits merveilleux des bergers et des bourgeois de la ville.

En véritable enfant, maître Bloch prenait grand plaisir à tous les récits de diables, de sorciers et d'apparitions, tous les bergers songeaient à se retirer et maître Bloch dont le sommeil fermait les yeux allait en faire autant, lorsque le père Mathias, un vieillard plus que centenaire et qui n'avait pas encore desserré les dents, annonça qu'il allait raconter une aventure de sa jeunesse.

Chacun devint attentif.

---Peu de personnes, dit le vieillard, en caressant sa longue barbe blanche, peuvent se vanter d'avoir vu le démon du Hartz. Il y a bientôt soixante ans de cela, je dormais tranquille au milieu de mon troupeau lorsque mes chiens aboyèrent.

J'ouvris les yeux, un géant barbu aux yeux de feu était devant moi, brandissant le tronc d'un jeune chêne déraciné, je faillis m'évanouir de frayeur.

---Arrière, Satan, balbutiai-je.

L'esprit sourit avec tristesse.

---Je ne suis pas un mauvais génie, dit-il et je t'ai vu souvent sur la montagne avec ton troupeau et je m'intéresse à toi. Je suis le gardien des trésors perdus et je veux t'enrichir. Ecoute et souviens-toi de mes paroles. Il ne tient qu'à toi de puiser à pleines mains dans le trésor du vieux roi Bruktorix, mort il y a trois cents ans. Pour cela, voici ce qu'il faut faire. Dirige-toi vers la vallée du Roi, remonte le ruisseau jusqu'au pont de pierre en ruines. Bientôt tu apercevras un grand rocher au pied duquel se trouve une fondrière large comme une fosse de cimetière. C'est là qu'il faut creuser. A six pieds de profondeur tu trouveras une dalle de granit que tu lèveras. Sous la dalle il y a un escalier de quatre-vingt-treize marches. Tu le descendras et tu te trouveras en face d'une grande porte de bronze. C'est là que se trouve le trésor du roi Bruktorix.

---Mais, demandai-je en tremblant de tous mes membres, comment ouvrirai-je la grande porte de bronze?

Le génie poussa un éclat de rire qui fit trembler la montagne.

---Et la racine magique? fit-il, tu l'oublies donc, la racine qui fait sauter gonds et ferrures! le premier braconnier venu te dira comment te la procurer.

Je voulus répliquer, mais le génie du Hartz avait déjà disparu. La foudre grondait sur la montagne, je demeurai longtemps dans un état de prostration.

---Et vous n'avez pas été déterrer le trésor? demanda maître Bloch avec étonnement.

---C'est, dit le vieux berger, que je n'ai jamais pu trouver la racine magique.

---La racine magique, dit un vieux braconnier, le père Martin, tout le monde connait cela.

---Mais comment se la procure-t-on? demanda maître Bloch haletant d'angoisse.

---Rien n'est plus facile, il suffit de trouver un de ces nids que le pic creuse dans le tronc des arbres. Aussitôt qu'on l'a trouvé on le bouche solidement avec une pierre ou un morceau de bois. L'oiseau tout effaré pousse quelques cris plaintifs, puis il s'envole du côté de l'Orient; il ne tarde pas à revenir tenant dans son bec la fameuse racine.

C'est là le moment décisif ; il faut alors se munir d'un grand manteau rouge et l'étendre par terre au pied de l'arbre.

L'oiseau épouvanté laisse tomber la racine de son bec. C'est le moment de s'en emparer.

Chacun plaisanta le vieux berger en lui reprochant de n'être pas

encore devenu riche. Puis toute la compagnie se sépara en se souhaitant mille prospérités jusqu'à la fête prochaine.

Seul maître Bloch avait pris au sérieux tout ce qu'il avait entendu.

A partir de ce jour il ne fréquenta plus l'auberge du Plat d'Etain, et mit soigneusement de côté les florins que lui donnait de temps en temps la belle Fridoline.

Puis quand l'églantier refleurit dans les vallons, quand les chèvrefeuilles commencèrent à pousser des feuilles vertes, maître Bloch disparut tout d'un coup.

On supposa qu'il s'était pendu et sa mégère acheta un âne pour le remplacer.

Trois mois s'écoulèrent.

Fridoline ne comptait plus revoir son père, lorsqu'un beau matin un pauvre jeune homme du voisinage, qui touchait de l'orgue à la cathédrale, Fritz Nikel, se présenta à la boulangerie vêtu de son habit des dimanches et demanda la main de la belle jeune fille.

---Oui, dit la mère, cela est très bien; mais vous êtes un gueux et ce n'est pas avec de la musique que vous comptez nourrir mon enfant.

Le fiancé, pour toute réponse, aligna sur la table quelques piles de double ducats d'or. Il n'y avait plus d'objections possibles.

Fridoline était toute prête à accorder sa main au beau fiancé et les noces furent fixées à un mois de là.

A la grande surprise de tout le voisinage, on vit arriver des meubles somptueux; l'organiste déclara qu'il avait fait un héritage.

La mégère paraissait satisfaite et elle regrettait hypocritement son pauvre mari, qu'on ne reverrait sans doute jamais plus.

A la grande surprise de tous, il ariva le jour même des noces, poussant devant lui une brouette sur laquelle était chargé un baril de clous.

---Des clous! Voilà ce que j'apporte pour la dot de ma fille ! s'écriait-il.

La mégère avait commencé ses sérénades, mais elle les interrompit bientôt en voyant que le baril de clous était plein de pièces d'or.

Maître Bloch avait découvert le trésor du génie du Hartz et c'est lui qui, rencontrant sur la route, affamé et désespéré, le fiancé de sa fille, lui avait fourni des subsides.

Maître Bloch est mort patron du Plat d'Etain et bourgmestre de Battemberg.

LES PEUPLES MANGEURS D'INSECTES ET AUTRES BESTIOLES

VOICI un fait à peine croyable raconté par le célèbre naturaliste Quatremère d'Isjonvalle, et cependant rigoureusement exact.

"M. de Lalande—c'est le célèbre astro-"nome—qui, pendant les dernières an-"nées de son séjour en France, venait "souper tous les samedis chez moi et s'y "rendait souvent dès la sortie de l'Aca-"démie, ne trouvait rien de plus à son "gré, en attendant le service, que de "manger des chenilles et des araignées "lorsque c'en était la saison. Comme mon "appartement donnait de plain-pied sur "un assez beau jardin, il trouvait facile-"ment de quoi satisfaire sa première "faim; mais comme Mme d'Isjonvalle ai-"mais à bien faire les choses, elle en "amassait pendant l'après-midi iun cer-"tain nombre et les lui faisait servir aus-"sitôt après son arrivée. Comme je lui "laissais toujours ma part de ce ragoût, "je ne puis vous parler que par oui-dire "de la différence de saveur qu'il y a en-"tre une araignée et une chenille. La "première, dit notre astronome, a un "goût de noisette, et la seconde, un véri-"table goût de fruit à noyau."

Cette anecdote a été si souvent rapportée dans les ouvrages de vulgarisation, que l'on pourrait croire que c'est le seul cas où l'on ait vu un homme "avoir le courage" de manger des insectes. Il n'en est rien, et actuellement dans les pays chauds, le fait est des plus communs.

Il est bien certain cependant que l'idée de manger des insectes nous répugne franchement, sans que l'on puisse dire quelle est la véritable origine de ce dégoût. "A priori," en effet, il devrait être moins désagréable de manger un insecte qui ne se nourrit que du suc des fleurs ou d'une tendre feuille de salade, que d'avaler des crabes, des crevettes et autres crustacés qui ne vivent que de bêtes en décomposition. Mais peut-être le sentiment de répulsion que nous éprouvons à ingérer des insectes provient-il de ce que ceux-ci nous sont familiers, qu'ils vivent dans notre entourage, aussi bien à la ville qu'à la campagne: à moins d'y être forcé, nous ne mangeons ni chien, ni chat, ni rat, ni souris,—et nombre de personnes ne voudraient pas se nourrir de cheval, d'âne ou même de chèvre, en résumé pour la seule et unique raison que ce sont des bêtes familières, et je pense qu'il en est de même des insectes.

Les Romains — dont les excentricités gastronomiques sont bien connues— se

délectaient de larves appelées cossus, qui étaient de gros vers blancs vivant dans l'intérieur des arbres; on pouvait les manger tels quels au sortir du bois dont ils avaient fait leur nourriture, mais leur saveur était bien plus exquise lorsqu'on les engraissait avec de la farine.

Quel était ce fameux cossus? Les naturalistes n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur ce point.

Quelques auteurs, décrivant le cossus des Romains comme donnant naissance à un insecte "pourvu de cornes et faisant entendre un petit bruit strident", font penser qu'il s'agit plutôt de la larve du capricorne. On sait d'ailleurs que les Indiens mangent un insecte semblable qui vit dans le bois tendre.

On mange aussi de ces larves en Australie, ainsi que l'a noté Carl Lumholtz. "Mes Noirs, dit-il, avaient recueilli dans les troncs d''un arbre tombé une certaine quantité de larves de coléoptères dont je me régalai en leur compagnie. Parmi ces espèces il en est de bonnes à manger. Chacune a son goût particulier. La meilleure, d'un blanc luisant, et de la grosseur du doigt, habite les acacias; d'autres plus petites et d'un goût moins fin se trouvent généralement dans les fourrés. Bien que les Nègres d'Australie ne mangent pas de chair crue, ils sont si friands des larves, que parfois ils les avalent vivantes quand ils les retirent des vieux bois. De retour au camp, on fait frire, de la manière la plus simple, ces larves apportées dans des corbeilles. On les jette dans la braise; durcies en un clin d'oeil elles deviennent bien vite croquantes.

Elles sont tellement grasses que leur chair grésille pendant la cuisson; après les avoir tournées et retournées à l'aide d'une brochette, on les retire de la cendre et l'opération est achevée. Leur goût rappelle un peu celui de l'oeuf; mais, à mon avis, la larve de l'acacia, la meilleure de toutes, est préférable à une omelette de nos pays. Les indigènes dévorent l'insecte parfait avec autant de plaisir que la larve, se bornant à le dépouiller de ses deux élytres avant de le rôtir; enfin ils mangent également des espèces communes de longicornes."

÷

Les Hottentots mangent les termites crus, bouillis ou rôtis à la manière du café, et les regardent comme très nourrissants.



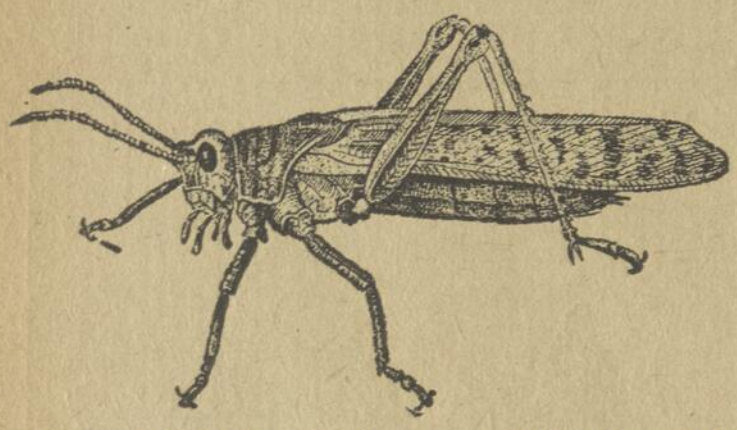
Indigène de l'Afrique détruisant une termitière pour en dévorer les habitants.

L'énorme femelle dodue des termites est regardée par les Hindous comme douée de propriétés éminemment nutritives qui la font donner aux vieillards très affaiblis.

On dit que, dans certaines parties des Indes orientales, on fait manger les termites ailés aux vieillards, et que, pour capturer ces insectes avant le temps de

l'émigration ,on pratique à leur nid deux trous opposés l'un à l'autre et suivant la direction du vent. on adapte à celui qui est sous le vent un pot frotté à l'intérieur avec des plantes aromatiques. On fait, de l'autre côté, du feu avec des matières nauséabondes dont la fumée chasse les insectes, qui tombent dans le pot et qu'on emporte.

On accommode ensuite les termites avec de la farine, et l'on en fait une pâtisserie à bon marché pour le peuple. L'abus de cette nourriture, dans la saison où elle



Criquet pèlerin (vulgairement sauterelle)

abonde, donne parfois des coliques et des dysenteries épidémiques emportant le malade en deux ou trois heures.

En Afrique on procède quelquefois d'une manière encore plus sommaire. On entoure la termitière de menues brindilles et on y met le feu que l'on active en soufflant dessus. Les termites cherchent bien à fuir, mais, rencontrant le cercle de feu, ils rentrent chez eux où ils cuisent dans leur propre jus. Au bout d'une demi-heure on casse la croûte de ce vol-au-vent d'un nouveau genre et on y trouve une pâte gluante et noire, rappelant le caramel mou: les indigènes y plongent les doigts qu'ils sucent ensuite avec délices.

Les criquets — souvent improprement appelés sauterelles—ne sont pas moins importants, surtout en raison de leurs bandes immenses qui envahissent l'Afrique et parfois le midi de la France.

En Palestine, on frit les criquets dans l'huile de sésame; c'est l'aliment des paysans de la Judée. Les habitants de l'Arabie Pétrée, après avoir séché les insectes au soleil, les moulent et conservent cette sorte de farine pour le besoin. Dans l'Abyssinie, on se borne à la torréfier légèrement sur un feu clair. Certains peuples du centre de l'Afrique en font une soupe brune et grasse; mais à Kammbala, qui est dans cette région, on se contente de les faire sécher et on les mange ensuite tels quels.

Dans la région méditerranéenne, la préparation des sauterelles diffère beaucoup suivant les lieux. Ici les Bédouins les font griller et souvent rejettent les intestins, les ailes et les pattes; là les Maures les pilent et les font cuire dans du lait. Ailleurs les Arabes les écrasent avec du fromage de chameau ou avec des dattes, à moins qu'il ne s'agisse de sauterelles jaunes; celles-ci, étant de très bon goût, se mangent seules. Mais la mode de préparation qui est le plus souvent employé en Algérie est celui dont nous nous servons pour les crevettes: on les fait bouillir dans de l'eau plus ou moins fortement salée.

Au Maroc, on les mange également bouillies, mais assaisonnées de sel, de poivre et de vinaigre.

Les sauterelles sont non moins estimées à Madagascar que sur le continent africain. On jette les "valalas"—c'est le nom que les Malgaches donnent aux sauterelles—dans de vastes pots où ils sont soumis à une cuisson complète à l'étuvée, puis on les sèche sur des nattes, enfin on leur enlève les pattes et les ailes pour les conserver ou les vendre. Ainsi préparés, les valalas se conservent longtemps.

Les Malgaches les mangent frits dans la graisse et s'en servent pour assaisonner leur riz. Pour avoir en ce genre un plat parfait, il faut, après avoir enlevé les pattes et les ailes, les mettre tremper une demi-heure environ dans une eau saturée de sel.

÷

A côté de ces insectes comestibles importants, il faut en citer un certain nombre d'autres non moins curieux.

Dans certaines campagnes, les écoliers ne se font aucun scrupule de capturer des abeilles, de séparer la tête du reste du corps et de sucer le jabot rempli de miel.

Les Mexicains agissent de même jusqu'à un certain points avec les curieuses fourmis à miel dont certains individus se dévouent à la communauté pour se transformer en réservoirs à miel. Sous l'action de ce liquide sucré que leurs soeurs leur apportent, elles se transforment en d'énormes outres dont les parois sont distendues au point d'en devenir transparentes. Les Mexicains recherchent ces outres—cachées dans des nids souterrains—et les sucent comme des bonbons.

÷

Si l'on en croit M. Labarre, qui a longtemps habité le Brésil, dans la province de Santo-Paulo, d'autres grosses fourmis appelés "formigas tanajuras" sont préparées dans une certaine saison par des femmes qui les vendent rissolées à sec comme des marrons. Elles s'en vont criant par les rues: "va iça"—ce qui veut dire "pour manger",—et le peuple achète ce bizarre comestible.

Les marchands vendent aussi ces fourmis habillées comme de petites poupées pour attirer la curiosité des passants.



Fourmis comestibles du Brésil habillées comme de petites poupées.

Ces fourmis comestibles du Brésil appartiennent à l'espèce plus connue sous le nom de "fourmi coupeuse de feuilles" ou de "fourmi à parasol". Elles causent de grands ravages en découpant les feuilles des arbres et en les emportant dans leur nid. Là, elles les pillent et mangent les champignons qui se développent sur ce terrain artificiel.

÷

Citons encore les moucherons dont les habitants des bords nords du lac Nyassa,

en Afrique, récoltent des nuées pour les faire bouillir et en confectionnent de grosses galettes; une sorte de cicindèle mangée à Mexico; un papillon dont se délectent les indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud; les "notonectes", insectes aquatiques, dont on fait une sorte de pain dans l'Amérique centrale; les insectes que l'on mange souvent sans s'en apercevoir dans le pain ou le fromage—horreur!—et, enfin, j'ai honte de le dire, les puces et les poux, ces derniers étant particulièrement appréciés par les Esquimaux.

Le même fait se rencontre chez les Australiens, qui, dans un but gastronomique, se livrent à la chasse de la vermine. Un indigène qui veut témoigner à un ami la satisfaction de le revoir lui prend la tête, l'incline sur ses genoux, et commence une chasse active aux petits insectes si nombreux qui sont la plaie des Noirs et constituent cependant chez eux un régal fort estimé. La chasse terminée les deux amis changent de rôle: la politesse faite à l'un est rendue à l'autre.

Tout ceci n'est guère appétissant et heureusement, ce sont des plats qui n'auront jamais aucun succès dans les pays civilisés.

Fin d'Automne

Les vieux sont assis sur les bancs
Du square qui jaunit l'automne,
Toujours les mêmes,---l'on s'étonne!---
Sous leurs vieux éternels cabans.

Le massif qui les environne
S'effeuille sur leurs fronts branlants.
Tout jaunes aussi pour les ans,
Et leur fait comme une couronne.

Et l'on pense à l'hiver sans bleu
Qui va les tenir près du feu,
Le profil doré par les braises,---

Peut-être au printemps sourieur
Qui les assoira sur des chaises
Au fond des jardinets en fleurs.

Rosemonde ROSTAND.

LE CHAT SAUVAGE

Par Le Chasseur

CE petit félin habite encore en assez grand nombre les forêts de nos montagnes.

Mais même là on l'aperçoit bien rarement, car c'est essentiellement une bête nocture, redoutant la lumière du jour, et fort rarement le rencontre-t-on hors de sa tanière à la tombée de la nuit ou au petit lever du jour.

Ce n'est que par de patientes observations que l'on peut étudier ses moeurs ; cependant les chasseurs réussissent à le surprendre puisque les peaux de chats sauvages servent à la fabrication de nombreux "capots".

Par son apparence générale, il ressemble beaucoup à notre chat domestique commun dont il n'est cependant pas l'ancêtre, comme on le croit souvent, puisque celui-ci descend du chat africain domestiqué par les Egyptiens.

De structure plus robuste, le chat sauvage a la taille d'un petit renard : haut d'un pied et demi, long de 2½, sans compter la queue qui en mesure un.

L'ensemble de la fourrure est gris pour le mâle, jaunâtre pour la femelle. Comme chez le tigre et parfois chez nos chats, cette fourrure est zébrée de bandes foncées qui couvrent le crâne et le dos et se réunissent en anneaux autour de la queue et des pattes.

Mais le principal caractère distinctif du chat sauvage est ce qu'on appelle la "tache plantaire", c'est-à-dire la coloration noire de la plante des pieds postérieurs qui chez lui ne colore que le dessous des orteils, tandis que chez le chat domestique elle s'étend jusqu'au talon. C'est à cela surtout que le chasseur peut reconnaître si l'animal qu'il a tué appartient à l'espèce sauvage ou à un chat commun redevenu sauvage, ce qui est assez fréquent.

Dans les métis des deux espèces, la tache noire occupe une position intermédiaire.

En général, le chat sauvage se nourrit de souris, de rats, de mulots, même de hannetons, ce qui le classerait parmi les animaux utiles, si, d'autre part, il ne faisait volontiers sa proie d'oiseaux et de jeunes lapins. Adulte, il va même jusqu'à surprendre au gîte perdreaux et lièvres, et attaque parfois les jeunes chevreuils.

Fort heureusement, c'est un animal farouche, peu sociable et vivant presque toujours seul. Il laisse à sa femelle le soin d'élever ses petits, qu'elle abrite dans quelque creux d'arbre ou de rocher, dans un terrier de renard abandonné ; mais à peine les jeunes ont-ils la force de se nourrir eux-mêmes qu'elle les abandonne, et ceux-ci se dispersent sans rechercher le voisinage de leurs semblables.

Ces chats sauvages sont, du reste, aussi craintifs que farouches; vivant au fond des bois, ils ne s'approchent des habitations humaines que poussés par la faim et détalent à la moindre alerte. Surpris, acculés sans possibilité de fuir, ils retrouvent tous les instincts de ruse et de férocité de leur race, et, véritables petits tigres, ils deviennent de dangereux adversaires pour ceux qui les attaquent, hommes ou chiens.

Du reste n'en est-il pas un peu de même de notre chat domestique, dont les instincts naturels n'ont été qu'à peine modifiés par les longs siècles de cohabitation avec les hommes. Rien de plus terrible que le chat, lorsque, menacé d'une correction ou d'un danger quelconque, il ne voit d'autre issue que le combat pour échapper à sa position critique; il devient alors véritablement dangereux: la fuite lui étant fermée, il se défend avec une énergie sans égale. Veut-on le saisir, ce sont des bonds désespérés, des coups de griffes terribles et des miaulements affreux. Presque toujours, il sort vitcorieux d'une pareille lutte, car son agilité le rend insaisissable.



Le chat sauvage

Privé de nourriture ou abandonné par ses maîtres, il reprend bien vite les moeurs de ses ancêtres. Il ne vit plus alors que de rapines, reste caché durant le jour et ne sort que la nuit pour saccager les poulaillers ou les garennes. En quelques mois, il redevient un animal sauvage.



UN NOM EMBARRASSANT

Heureux d'être père depuis le matin, M. Trou, badigeonneur de teinture d'iode à la "Clinique des Bronchites", se présenta, accompagné de deux amis, ses témoins, à l'Hôtel de Ville, pour faire l'ordinaire déclaration de naissance.

---C'est un fils, ou une fille? demanda l'employé en trempant sa plume dans l'encrier.

—Oh! un fils! riposte fièrement M. Trou... Une fille c'est bien trop banal.

—Question d'appréciation! murmura l'employé qui, lui, sans le moindre rejeton mâle, était affligé de quatre grandes "demoiselles"... et quel prénom lui donnez-vous, à votre fils?

---Vercingétorix ! répondit emphatiquement M. Trou. Ahuri, le fonctionnaire déposa son porte-plume, et regarda dans le blanc des yeux le citoyen badigeonneur.

—Est-ce que vous vous moquez de moi et de l'administration que je représente? demanda-t-il avec sévérité.

---Moi! Pas le moins du monde.

--- Alors, pourquoi voulez-vous appeler votre fils d'un nom aussi ridicule?

---Ridicule! rugit M. Trou... Vous avez le front de trouver que Vercingétorix est ridicule!... Vous ignorez donc votre histoire de France!... Ne savez-vous pas, malheureux, que Vercingétorix est un des plus grands généraux français?... Je n'ai pas eu besoin d'aller au collège, moi, pour apprendre cela!... Ancien élève de l'école communale, d'où je suis sorti à douze ans, avec, en poche, mon certificat d'études, je connais les brillants faits d'armes de Vercingétorix... C'est un homme héroïque; et je veux que mon fils marche sur ses traces. Je veux qu'il s'appelle Vercingétorix.

—Il n'y a qu'un malheur, reprit l'employé, c'est que ce prénom ne figure pas sur notre liste officielle... Je comprends votre admiration pour Vercingétorix, mais je ne puis inscrire ce nom-là sur les registres de l'état-civil.

M. Trou éprouvait une violente désillusion.

---C'est dommage, dit-il enfin... La maman et moi, d'un commun accord, avions choisi ce prénom-là, qui nous plaisait beaucoup... Il faut tout de même lui en donner un autre, à ce gamin... Voyons, si nous l'appelions Ciboire?

—Ciboire! qu'est-ce que c'est que ce nom-là?

---Comment! s'exclama M. Trou, vous n'avez jamais entendu parler du saint Ciboire?

—Ce n'est pas un saint: c'est un vase.

—Vous êtes sûr?---Absolument.

—Ah!... E hbien, alors, appelons mon gamin Inodore.

—Vous voulèz dire: Isidore?

—Pas du tout... Isidore, c'est bien trop commun... Inodore c'est plus distingué.

—Voyons, dit M. Trou, conciliant... si on l'appelait Cinnati?

—Croyez-vous?...

—Cinnati! C'est un prénom italien, sans oute?

—Nullement. C'est un saint américain... Tout le monde conaît saint Cinnati.

—Cincinati est une ville.

—Ah! c'est juste. C'est une ville en effet. Même qu'elle a été fondée par l'empereur romain Cincinnatus. Vous voyez que je connais mon histoire de France!... Pour en revenir à mon lardon, j'ai bonne envie de l'appeler Chrysostôme?

—Peut-être, répondit l'employé. Seulement, il me semble que ce n'est pas très euphonique... Chrysostôme Trou, cela sonnerait mal.

—Appelons-le Clysopompe, alors!

—Pourquoi pas Clystère? railla l'employé qui se tordait. M. Trou sentit qu'il avait gaffé.

—J'aurais pourtant voulu un prénom distingué pour mon gamin! dit-il... Ce n'est pas que, personnellement, j'y tienne beaucoup, mais cela aurait fait tant de plaisir à ma femme... à laquelle je dois une compensation.--- Quelle sorte de compensation?

—Voilà... Ma femme est une excellente femme, certainement, mais elle est un peu vaniteuse. Elle a des idées de grandeur... C'est ainsi que, parce qu'elle pense qu'on est presque un noble quand on a un nom double, elle m'avait demandé d'accorer à mon nom son nom de jeune fille. Le tout relié par un trait d'union, bien entendu... Hélas! j'ai dû lui refuser ce bonheur... C'est trop ridicule. Tous mes amis se seraient moqués de moi.---Vraiment!... Comment s'appelait donc Mme Trou quand elle était jeune fille.

—Elle s'appelait "Salle", répondit M. Trou le plus simplement du monde. Les deux témoins se tenaient les côtes. L'employé avait peine à garder son sérieux.

---Voyons, dit-il enfin, à quoi vous décidez-vous ? Quel prénom choisissez-vous pour votre enfant?

---Appelez-le comme moi, répondit piteusement le badigeonneur... Nommez-le Joseph.

Ce qui fut fait sans la moindre difficulté.

UN HORS-D'OEUVRE RUSSE

—o—

LE CAVIAR

—o—

LES conserves, ce caviar, hors-d'oeuvre indispensable d'un bon dîner, sont fournis par un poisson qui abonde en Russie et dont les pêcheries ont une importance hors ligne: l'esturgeon.

L'esturgeon à la taille grande; le corps allongé, couvert de rangées de boucliers osseux, la bouche petite placée sous le museau plus ou moins proéminent; pas de dents; chair exquise.

Presque tous les esturgeons habitent la mer, mais au printemps ils remontent, pour frayer, les grands fleuves et leurs affluents. Ce sont des poissons paisibles, voire doux, pour nous, les hommes.

Tout autre est probablement l'opinion des mollusques, des crustacés, des harengs que les esturgeons avalent en masse. Car ces gros poissons ont un bon appétit, un large estomac; et dans la Caspienne on a vu des canards sauvages, même de jeunes phoques, disparaître dans la bouche des "doux" esturgeons.

La Russie possède les quatre espèces d'esturgeons de l'Ancien Monde; elle ne les possède pas toutes, dans la même proportion.

L'esturgeon commun, très répandu dans l'Europe occidentale, l'est beaucoup moins en Russie; les Russes l'appellent même "esturgeon allemand", comme pour dire qu'il est en quelque sorte étranger à la sainte Russie. On ne l'y trouve que dans le nord-ouest et l'ouest, dans les fleuves qui versent leurs eaux à la Baltique: la Vistule, le Niémen, la Duna, la Néva. L'esturgeon allemand fraye en juin-juillet. C'est un grand poisson qui atteint une taille de 15 à 16 pieds et un poids de plus de 450 livres.

L'"esturgeon russe" est une variété d'esturgeon commun, mais moins grande. Il demeure dans les mers Noirs, d'Azof et Caspienne, et il remonte le Volga jusqu'à près de ses sources.

Rare dans les fleuves de la Russie du Nord, il fourmille dans l'Obi et le lénisséi, ces cours d'eau géants de la Sibérie occidentale. Chose très curieuse, cet esturgeon, comme pour bien prouver qu'il est russe de coeur comme de nom, qu'il se plaît dans sa froide patrie, fraye de plus en plus tôt à mesure qu'il avance au nord: dans le Volga moyen, en mai, dans le bas Volga et le Kour, en plein juillet, même en août.

Les jeunes esturgeons descendent dans la mer aussitôt qu'ils le peuvent; ils ne font leur voyage de printemps dans les fleuves, que devenus adultes.

Dans la mer, l'esturgeon russe évite cependant le large; il se tient de préférence près de l'estuaire des puissants tributaires, où l'eau est presque douce.

C'est la Russie également qui possède le grand esturgeon, le plus grand poisson de l'Europe.

Cette espèce, à la bouche relativement énorme, au museau court, ne vit guère que dans la mer Noire et la Caspienne, d'où elle remonte dans les grands fleuves. Le grand estrugeon ne fraye qeu tous les deux ans, un peu après l'esturgeon commun; les individus prêts à frayer hivernent seuls dans les fleuves. Dans l'Oural, cet immense vivier de l'armée des Cosaques ouraliens, où la navigation est prohibée dans ce but, les grands esturgeons se tienent en hiver, presque immobiles sous la glace, en bandes compactes, et se couvrent d'une couche épaisse de mucus qui rend leurs mouvements difficiles.

Ce poisson pèse en moyenne de 500 à 1000 livres, dans le Volga et la Caspienne on trouve quelquefois des esturgeons d'une longueur de 30 pieds et d'un poids de 3000 livres.

Une autre spèce est le "sterlet". Ce poisson est exclusivement fluvial: sa véritable patrie est le Volga, où on le rencontre de bas en haut jusque dans ses principaux affluents.

Il est beaucoup moins grands que les autres esturgeons: de 1 à 2 pieds de longueur, de 25 livres de poids. Mais c'est l'orgueil gastronomique de la Russie, le mets obligatoire des grands dîners de la Cour et des heureux du monde. Pouchkine l'a célébré dans ses vers à côté du "fromage de Limbourg qui vit" et de "l'ananas doré".

Avant l'émancipation des nerfs et l'ouverture des lignes ferrées, les fins gourmets parmi les seigneurs des capitales faisaient transporter des sterlets tout vivants de 7 à 800 milles dans d'énormes cuves remplies de l'eau qu'on changeait tous les jours, et malheur au convoi de moujiks qui s'acquittait mal de cette mission délicate: le fouet "se promenait" impitoyablement sur le dos des négligents pourvoyeurs, et il y avait des hommes fustigés jusqu'à la mort pour un sterlet péri. A leur arrivvée, les meilleurs poissons coûtaient 4 à 600 dollars.

Nous avons dit plus haut que les pêcheries des esturgeons ont pour la Russie une importance tout à fait exceptionnelle. Le grand esturgeon rapporte seul environ un million de dollars par an.

On pêche ces poissons de diverses façons et presque dans tous les saisons : en automne, au printemps, lors de leur migration, au moyen de filets fixes et mobiles, en hiver sous la glace, etc. Nous ne décrivons que deux manières de pêcher l'esturgeon, celles qui, à notre avis, pourraient le plus intéresser nos lecteurs.

Toutes deux sont pratiquées par les Cosaques de l'Oural dans le fleuve qui leur donne son nom. Disons à ce propos que les pêcheries, et particulièrement, celles d'esturgeons, ont une telle importance pour l'armée que les deux cinquièmes des familles cosaques vivent exclusivement de pêche.

C'est d'abord la pêche automnale, qui se fait du mois d'octobre jusqu'à l'embâcle du fleuve. Les poissons se tiennent alors presque sans mouvement, en bandes énormes, aux endroits en général les plus creux (iatovi), bien connus des pêcheurs.

La pêche est pratiquée au moyen de

filets mobiles qu'on traîne sur le fond comme une drague. On comprendra combien il est important pour le pêcheur d'arriver le premier à l'endroit où les poissons sont entassés ainsi que dans un vivier. Aussi cette pêche est-elle soumise à des règles fixes.

Un jour déterminé d'avance, au lever du soleil, une longue rangée de canots est alignée sur les bords. Le chef de l'expédition, en bateau, donne un signal, et voilà que chaque groupe de Cosaques lance son canot dans l'eau; le chef observe que personne en ce moment ne dépasse les autres.

Un nouveau signal—et toute une flottille de canots s'élance en avant; chacun tâche d'arriver le premier et rame de toute sa force—on dirait des régates à l'aviron.

Enfin, on arrive à l'endroit poissonneux; les filets sont jetés; on fait l'effort suprême pour remonter les poissons capturés; puis on respire un peu... Et la course reprend de plus belle jusqu'au nouveau creux du fleuve.

Souvent, dans cette lutte terrible ,où l'enjeu est la subsistance de la famille, des Cosaques tombent en défaillance, quelquefois meurent, épuisés de fatigue.

L'autre pêche, aussi très curieuse, se pratique en hiver, dès que la couche de glace peut supporter le poids de l'homme.

Le jour de la pêche et l'endroit sont fixés d'avance; des lettres de convocation sont lancées dans toute l'armée; d'interminables files de traîneaux auxquels sont attachées de longues perches à croc de fer (bagry), sorte de longs harpons, sillonnent partout les vastes déserts neigeux, se dirigeant vers le rendez-vous de la pêche, ordinairement là où les rives sont hautes, où l'eau est profonde, où nombreux sont les esturgeons serrés l'un contre l'autre, engourdis sous la glace.



La pêche des esturgeons sur la glace.

Les Cosaques descendent des traîneaux, saisissent les harpons et les pioches, s'alignent sur les deux rives du fleuve.

Un officier se tient près d'un canon. Il fait un signe: le canon gronde; une avalanche d'hommes roule des bords sur la

glace. on entend parfois le craquement sec de perches à harpon qui s'entre-choquent, suivi de terribles jurons.

Chacun tâche avec sa pioche de percer dans la glace une ouverture grande comme une assiette pour y glisser son harpon.

Une minute, deux minutes après le signal, une forêt de perches se dresse au-dessus de la masse grouillante des harponneurs, tandis qu'une forêt de crocs fouillent l'eau en "agrafant" les poissons, en les ramenant rapidement vers les ouvertures, autour desquelles des amis et parents brisent la glace pour prendre des poissons avec des crochets moins longs. Cinq minutes après d'énormes esturgeons se débattent sur la glace, déjà tachetée de larges mares de sang.

Les meilleurs sont envoyés à l'Empereur en signe de soumission: ainsi veut la coutume qui rappelle le temps où la lourde main des tsars de Moscou s'appesantit sur les "libres" Cosaques.

Le plus grand nombre des esturgeons sont traités dans les ateliers de salaison, sorte de hangars où l'on trie et dépèce les poissons de la façon la plus primitive.

On expédie vivants dans l'intérieur du pays une certaine quantité d'esturgeons russes et de sterlets.

Quant au caviar, il est fait avec des oeufs d'esturgeons, surtout de gros esturgeons qui en donnent des masses prodigieuses,—les plus grands individus jusqu'à 600 livres, un tiers de leur total, composés de 10 millions d'oeufs, chacun gros comme un petit pois.

Le meilleur caviar est appelé précisément "caviar à graines" (zernovaïa ikra): on passe le frai à travers de grands tamis; les oeufs tombent intacts dans des baquets et on y met du sel dans une proportion de 1-8 à 1-20 du poids du frai, suivant les saisons, plus en été, moins en hiver.

Ensuite on place les oeufs salés dans des barils qui en contiennent ordinairement jusqu'à 100 livres.

Le plus beau caviar à graines est vendu un dollar en moyenne la livre. Une seconde sorte de caviar est préparé avec des oeufs écrasés, pétris dans du jus de poisson salé qu'on nomme "touzlouk", et enfin comprimés. Ce caviar, qui forme une masse noire, compacte, est appelée "salfetotchnaïa ikra" (caviar de serviette), parce qu'on le conserve dans des serviettes, etc. Il y a en outre du caviar de qualité inférieure à la portée des plus modestes bourses.

Le caviar est fort apprécié des Russes. On le mange avec du pain et surtout, la "semaine grasse" (carnaval), avec des flans ou des crêpes (bliny), autre mets national, tout en l'arosant d'un nombre respectable de verres d'eau-de-vie, car le caviar, ainsi que le poisson "aime à nager", au dire des Russes.

Et miantenant que le lecteur sait ce que c'est que les esturgeons et les diverses bonnes choses qu'on fait avec, qu'il aille en Russie et qu'il les goûte sur place, dans leur milieu naturel, tout en n'oubliant pas le proverbe du pays: "Ce qui est bon pour un Russe, tue un Allemand", c'est-à-dire, en général, un étranger!

Les Oiseaux Charpentiers

LES animaux qui travaillent le bois sont en nombre considérable.

Les uns, comme les oiseaux, n'y cherchent qu'un logement. Les autres, comme les insectes, y trouvent à la fois abri et nourriture. Mais il est à remarquer que presque tous n'attaquent pas les arbres sains, mais préfèrent les troncs déjà vermoulus et dont la perforation est rendue par suite plus facile.

Tous les oiseaux de la famille des Pics creusent leurs nids dans les troncs des arbres. Les espèces de nos pays fabriquent des chambrettes de grandeurs différentes en proportion avec la leur.

Ils creusent leurs nids eux-mêmes, mais pour cela s'adressent surtout à des arbres commençant à pourrir. Ils n'hésitent pas non plus à s'emparer d'une cavité à leur convenance ou d'un nid abandonné. Le nid a la forme d'une longue bouteille dont l'ouverture serait en haut. L'intérieur en est parfaitement lisse et bien raboté. Le fond, arrondi avec soin, est recouvert des fins copeaux sur lesquels la femelle dépose ses oeufs. L'ouverture est juste suffisante pour permettre à l'oiseau d'y entrer.

÷

Les Perroquets et les Perruches font surtout leur nid dans le creux des arbres. Ils le creusent quelquefois eux-mêmes, mais, bien plus souvent, nichent dans des creux tout faits, et alors peu leur importe que la cavité soit dans un arbre, un rocher ou une maison. Lorsqu'ils vivent en bandes, comme c'est le cas le plus général, ils nichent les uns à côté des autres dans des rochers.

Ce spectacle surprend à coup sûr celui qui le voit pour la première fois. On s'avance péniblement, au milieu du jour, auprès d'une paroi verticale de rocher ; on se croit complêtement isolé ; tout alentour ne rêgne que ce silence qui, dans les zones tropicales de l'Amérique, indique l'heure de midi.

De tous côtés cependant, arrive une sor-



Nid du Pic major

te de murmure; mais on regarde en vain, on ne voit d'où il vient.

Tout à coup retentit le cri d'alarme d'un Perroquet; il se répète, et, en un instant, on est entouré de nuées de ces oiseaux, qui volent en cercles serrés autour du voyageur, et semblent vouloir fondre sur lui.

De toutes les crevasses du rocher sortent des têtes de Perroquets et ceux qui ne s'envolent point indiquent au moins, par leurs cris, qu'ils prennent part à l'émotion générale.

Chaque ouverture est celle d'un nid que son propriétaire a creusé dans les couches de marne qui séparent les assises rocheuses, et souvent on en compte plusieurs centaines. Mais toujours ces colonies sont situées à l'abri des incursions de tout carnassier. Dans les forêts, ces associations sont naturellement plus rares, par suite de la difficulté qu'ils ont de trouver côte à côte des troncs vermoulus.

Leur bec, crochu et fort, leur sert puissamment pour augmenter les trous des arbres en même temps que leurs griffes leur permettent de s'accrocher à l'écorce pendant l'opération du creusement.

÷

Il y a des oiseaux, les Calaos, qui présentent des moeurs très curieuses.

Ils établissent leur nid dans le tronc des arbres, mais, quand la femelle commence à couver, le mâle emmure l'entrée, de manière à ne laisser qu'un orifice par où la femelle ne puisse sortir.

Celle-ci est donc obligée de couver tout le temps, mais le mâle doit venir la nourrir ainsi que les petits. Ce travail est si fatigant qu'au moment où les jeunes sont assez grands pour prendre l'essor, le malheureux mâle est si maigre qu'il n'a plus que la peau et les os.

Mais pourquoi murer ainsi la femelle? Est-ce pour la protéger contre les singes, comme on croit?

Cela me paraît peu vraisemblable, et je crois que les singes se garderaient bien, sans cette précaution, d'approcher à portée d'une arme aussi terrible que le bec de cet oiseau.



Nid d'un Calao.
La femelle, murée dans son nid par le mâle, ne peut passer que la tête, ce qui l'oblige à couver sans cesse.

A mon avis, les grands Ecureuils seraient plus à craindre; il est à ma connaissance qu'un Ecureuil volant captif s'est précipité sur un faucon qu'on venait de mettre dans la même chambre; qui l'a saisi, l'a tué et l'a dévoré.

J'incline donc à croire que le mâle n'enferme ainsi sa femelle que par mesure de précaution, c'est-à-dire pour l'empêcher de tomber en bas de son nid.

Il est réservé à de nouveaux observateurs de trancher la question.

LE JAPON A DEUX EPOQUES

Le temps et les peuples changent

Par Louis Roland

—— o ——

L'ESSOR pris par le Japon depuis guère plus d'un tiers de siècle a attiré l'attention sur lui.

Auparavant, on en parlait peu ou prou; on savait que sa population était industrieuse, intelligente, apte aux exercices d'adresse et voilà tout. C'était plutôt vague.

Aujourd'hui qu'ils ont vaincu l'ours russe, qu'ils ont étendu leur commerce et organisé leur armée, créé des ambassadeurs un peu partout et réclamé le droit d'être traité comme un puissant état, on commence sinon à craindre, du moins à envisager avec un peu plus de considération ces petits hommes jaunes dont on riait volontiers auparavant.

✣

Voyons donc ce qu'était le Japon il n'y a pas encore si longtemps, en l'année 1868, il n'y a guère plus de quarante ans.

Je ne veux pas faire ici la comparaison entre sa constitution d'alors et son organisation moderne; je laisserai de côté l'armée, la magistrature et la politique et ne m'occuperai que d'une seule coutume qui tend à disparaître complètement si elle ne l'est pas déjà.

Je veux parler du "Harakiri" appelé encore "Seppouhou".

C'est en quelque sorte un suicide forcé qui n'est en usage dans certains cas. Lorsqu'un Japonais a été condamné à subir la peine capitale, si le condamné appartient à la haute classe de la société et n'a point forfait aux lois de l'honneur, on lui accorde l'autorisation d'être son propre bourreau.

Or, l'exécution n'est point du tout banale, le condamné n'a pas le choix des moyens, il ne peut avoir recours qu'au "Harakiri".

A l'heure fixée pour l'expiation, le condamné arrive très calme et à le voir on ne se douterait jamais que, tout à l'heure, il va se mutiler affreusement.

Une natte de paille de riz tressée est étendue à terre sur laquelle il s'agenouille puis, délicatement, avec un petit sabre bien tranchant, il s'ouvre le ventre...

Le sang coule, les entrailles sont à découvert et cependant le supplicié ne paraît éprouver aucune douleur; il parle à ceux qui sont présents et souvent son

discours dure pendant une heure!

Un membre de sa famille ou un ami présent, prononce, à son tour, un autre long discours dans lequel il s'adresse à celui qui va mourir puis enfin, saisissant un long et pesant sabre, il lui fait sauter la tête d'un seul coup.

Il arrivait parfois de procéder à des exécutions multiples de ce genre; plusieurs condamnés devaient encore attendre patiemment leur tour de succomber. Ce n'était sans doute pas pour eux une réjouissance bien folâtre que d'assister au supplice des autres et d'écouter leurs discours.

Aucune émotion ne se manifestait cependant sur leur visage; on y aurait plutôt observé comme une sorte de satisfaction particulière: le Harakiri étant, en effet, comme je l'ai dit, réservé à une catégorie spéciale de meurtriers et constituant une preuve de déférence envers celui qui devait l'employer.

Chacun a sa manière d'apprécier les



Une sanglante cérémonie: le Harakiri.

chose mais, pour moi, cette barbarie raffinée m'inspire plutôt du dégoût.

La peine de mort est nécessaire mais elle doit s'appliquer sans accompagnement de cérémonies grotesques et sans raffinements inutiles.

✣

Le Japon tend aujourd'hui de plus en plus à abandonner ces pratiques ridicules. Il se modernise rapidement ; de même que son mikado se contente à l'heure actuelle d'être un souverain comme tous les autres au lieu d'un "Fils du Soleil", de même les usages bizarres de jadis tendent à disparaître sans retour.

Les temps changent et les peuples aussi.

Le Japon nous en offre la meilleurs preuve ; il y a un demi-siècle il était autant dire inconnu ; aujourd'hui on en parle beaucoup... peut-être un peu trop.

Récemment, il se heurtait avec la Russie en de sanglants combats qui ont été autant de boucheries avec les armes à tir rapide ; aujourd'hui il tend une main amicale à son ancienne adversaire.

Les Japonais adoptent les coutumes et jusqu'aux vêtements des autres peuples de plus en plus ; de l'ancienne barbarie de jadis il ne restera bientôt plus que le souvenir.

Puissent tous les peuples progresser ainsi dans la voie de la sagesse. C'est le meilleur souhait que l'on puisse faire.

AUTOMNE

Le couchant vert s'éteint sur les eaux maladives
Que tourmente le vent tumultueux du soir
Et le bruit des remous furtifs, le long des rives,
Imite les sanglots d'un secret désespoir.

Vois dans le parc jauni, plus désert d'heure en heure,
Des amants comme nous qui se disent adieu,
C'est l'automne, et la nuit: ilfaut bien que tout meure?
Et notre bel amour passe avec l'été bleu!

Mais, comme un souvenir heureux qui se prolonge,
L'or du soleil se traîne encore en doux rayons,
Et le soir lent s'arrête au bord du ciel et songe,
Et trace encor sur l'eau de lumineux sillons.

Mais le pas des amants s'alanguit et s'attarde,
Et muets, attentifs à ne point trop pleurer,
En détournant leurs yeux, ils ne prennent pas garde
Qu'ils ont rejoint leurs doigts, et qu'ils vont demeurer.

Fernand GREGH.

LE DERNIER ROI CANNIBALE

C'est aux îles Fiji qu'est mort, en 1909, le dernier souverain cannibale.

Il avait nom Thakombau, et, malgré sa grande et belle barbe blanche de patriarche, c'était certes, le plus grand bandit qu'on pût rêver.

Il avait débuté dans sa carrière meurtrière à l'âge de 6 ans, et inauguré son règne en étranglant sa mère de ses propres mains.

On reconnaissait chez lui l'influence de l'hérédité, car son père le roi Tanau était un mécréant plus terrible encore que son fils.

Ce qui n'est pas peu dire.

C'était le roi Tanau qui, au lieu de faire assommer ses victimes humaines avant de les mettre à la broche, eut la bizarre idée de faire une innovation, en faisant apprêter les "pièces à rôtir" et en les mettant à la broche, alors qu'elles étaient encore en vie.

Thakombau n'était certainement pas doué du même esprit inventif que son père, mais il le surpassa sûrement par le nombre de victimes qu'il fit mettre à mort et qu'il dévora.

L'un des ministres de Thakombau avait coutume de tenir un compte très exact des victimes qu'il sacrifiait.

Il avait dans sa hutte un petit tas de pierres, et chacun des cailloux représentait une existence humaine.

A sa mort le nombre de ses victimes s'élevait au chiffre respectable de 872.

Or, cette somme était de beaucoup moins élevée que celle qu'aurait pu atteindre Thakombau, s'il avait enregistré le nombre de toutes ses victimes.

A tout bien considérer, il est heureux que Thakombau, souverain des îles Fiji et dernier roi cannibale, soit aujourd'hui parti pour un monde meilleur.

C'est aux îles Fiji, d'ailleurs, que l'anthropophagie fut élevée à la hauteur d'un art véritable.

Jusque vers 1860, les guerriers fameux des tribus indigènes, lorsqu'ils trouvaient la mort dans un combat, étaient le plus souvent mis à la broche et dévorés par les conquérants.

Ce n'était point affaire de goût, mais bien plutôt un rite relevant de quelque cérémonie presque religieuse.

On remarquera que cette férocité, dans les moments de triomphe, n'impliquait pas du tout que ces sauvages fussent dépourvus de tous autres sentiments amicaux.

C'étaient quelquefois des administrateurrs habiles, de fort bons pères et maris, et souvent des hommes intelligents et de bonnes manières.

LE PONT DES ACROBATES

CE sont véritablement des ponts à faire de l'acrobatie que ceux que l'on emploie au Tibet.

La partie essentielle en est une seule corde de bambou tressé, solidement amarrée à deux gros piquets qui sont plantés sur chacune des rives, et à une dizaine de verges au-dessus du niveau de l'eau.

Un demi cylindre en bois est placé sur le câble et supporte de fortes lanières de cuir, c'est le "ouata".

Quand un voyageur veut franchir le pont, le "ouata" étant placé sur la corde, tout près d'un des poteaux d'amarrage, il saisit la courroie, et la noue autour de ses jambes et de sa ceinture, de manière à faire ce que les marins appellent un "noeud de chaise"; puis il en passe les extrémités autour de son cou.

Ainsi ficelé, il se lance brusquement dans le vide, en se rejetant en arrière comme s'il voulait se coucher.

Grâce à la courbe très accentuée du câble, et à son élan, il glisse avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux deux tiers au moins de la longueur du pont il faut pendant ce temps, bien maintenir ses mains croisées sur le bois du "ouata", car si on les posait sur la corde le frottement les brûlerait comme un fer rouge.

Arrivé au point mort, c'est-à-dire là où la vitesse est complètement amortie, le voyageur doit se hisser à la force des mains et des pieds, jusqu'au poteau de l'autre rive, en remontant la pente du câble; quand on ne se sent pas suffisamment vigoureux pour cet exercice et qu'on n'est pas seul, on prend soin de se faire attacher par la ceinture à une corde, qui est halée depuis la rive à atteindre, et qui vous transporte ainsi jusqu'à terre.

Cette gymnastique, cette glissade vertigineuse, la vue des eaux bouillonnantes sous soi, tout cela n'est pas sans causer une impression fort désagéable. Ajoutons que parfois le "ouata" tourne, la courroie vient frotter et se brûler sur le câble, et le voyageur tombe dans la rivière; parfois encore, si les eaux sont trop hautes, on baigne dans le fleuve et l'on est entraîné par la violence du courant.



Un pont au Tibet.

Si primitifs qu'ils soient, ces ponts rendent de grands services, et une loi thibétaine punit de mort quiconque les dégrade.

COMMENT ON PECHE LE HOMARD

—— o ——

LA pêche du homard se fait d'une manière assez originale et simple ce qui ne l'empêche pas d'être fort productive.

Les pêcheurs embarquent avec dix, vingt ou plus de pièges, suivant la grandeur de leur barque et se rendent à l'endroit favorable.

On plonge ces pièges dans les trous de rochers, après les avoir garnis d'un appât grossier. Ce sont des espèces de paniers en vannerie vulgaire, dont le fond est chargé d'une pierre.

L'orifice est placé à la partie supérieure du panier; il est en forme d'entonnoir. L'animal, attiré par les déchets de poisson, arrive à l'entrée, se laisse glisser, et se met à table. Mais, quand il veut s'en retourner, les pointes du couloir par lequel il a pénétré ne laissent plus qu'un passage étroit; il se débat, cherche son chemin, veut s'enfuir: impossible: il est pris.

Quand les pêcheurs viendront relever les casiers, il passera dans un réservoir flottant où il sera emmagasiné en compagnie de beaucoup d'autres.

De là, il passera à l'usine où l'attendent et la marmite et la boîte de fer-blanc.

Une soudure, une étiquette et voilà l'habitant des eaux de Terre-Neuve envoyé dnas toutes les parties du monde où il apparaît sur nos tables.



La mise en place des cageots.

Il a tous les droits à la sauce américaine, mais comme homard frais, la boîte de fer-blanc est le témoin irrécusable de ses longues pérégrinations.

Tout ce que nous venons de dire au sujet de l'exploitation industrielle du homard se rapporte à la langouste, sa propre parente, et il en est de même pour les procédés de pêche.

On prend la langouste de la même façon et avec les mêmes appâts dans les eaux qu'elle fréquente, seulement il est fort rare de trouver dans les pièges de petites langoustes, tandis qu'on s'empare souvent de homards qui ne sont pas beaucoup plus gros qu'une écrevisse de rivière.

Tout le monde sait que ce qui distingue au premier abord ces deux animaux, qu'il ne faudrait pas prendre pour le mâle et la femelle parce qu'ils portent l'un une appellation féminine, l'autre un nom masculin, c'est surtout sa couleur.

Le homard a la carapace bleue, tachée de brun, et surtout il a des pinces. Tout est là: des pinces, puissantes, dentelées, toujours ouvertes pour menacer l'ennemi, c'est un homard. Pas de pinces, des antennes anneclées, presque aussi longues que le corps brun foncé, rugueux—tnadis que celui du homard est lisse—c'est une langouste.

Au point de vue de la table la différence de goût est peu sensible. Certaines personnes ne peuvent parler de langouste sans admiration et paraissent dédaigner le homard; d'autres accordent à celui-ci leur préférence.

Mangeons les deux, modérément, ils sont exquis!

REVERIE

Les arbres ont perdu leur verdure brillante,
On ne voit plus de fleurs dans le jardin désert;
Les nids abandonnés n'ont plus de voix qui chante,
La nature frissonne au souffle de l'hiver.

J'ai, sur un guéridon, tout près de ma fenêtre,
Un petit rosier blanc entr'ouvert à demi,
Pauvre fleur solitaire, en qui je vois renaître
Dans un lointain vermeil, le printemps endormi.

Ainsi, quand vient pour nous l'automne de la vie,
Une seule vertu suffit pour l'embellir,
Et prêter son parfum à l'âme endolorie,
En attendant l'avril qui ne doit pas finir.

Napoléon LEGENDRE.

UN BIJOU AILÉ

C'EST un véritable bijou ailé, en effet, que cet oiseau qui est à peine plus gros qu'une hirondelle ordinaire. il est, en tout cas, plus joli que son nom car les savants ont cru devoir l'affubler du vocable peu harmonieux de "Tanisyptère".

Ça ressemble un peu à un éternuement que ce nom-là!...

Je vous dirai que le Tanisy... etc., est aussi rare que son nom est barbare; on ne le trouve guère que bien loin de notre beau Canada, dans les îles de la Nouvelle-Guinée et des Moluques.

On en a vu cependant quelques exemplaires dans l'Australie septentrionale.

Cet oiseau est fort joli; son plumage aux couleurs éclatantes le signale de loin à la vue d'autant plus que deux longues plumes d'un pied de longueur qui prolongent sa queue lui forment un ornement supplémentaire qui ne saurait passer inaperçu.

Son bec est d'un rouge vif; le dos à des reflets de velours violet foncé ainsi que les ailes avec des mouchetures d'un splendide bleu clair. Le ventre et les plumes de la queue sont d'un blanc très pur, quand aux longues plumes qui le terminent ainsi que l'arrière partie d'un aéroplane, elles ont une "tige" bleue terminée par une large palette blanche.

Réellement la nature a plus gâté notre oiseau que les parrains qui lui ont donné son affreux nom.

J'ajouterai que les admirables plumes du Tanysiptère sont un peu cause de sa perte car on lui fait une chasse sans pitié pour s'en emparer.

Ces plumes. toutefois, ne servent guère d'ornement qu'aux chasseurs eux-mêmes et l'on n'en voit pas, je ne le crois pas du moins sur les chapeaux de nos élégantes Montréalaises.



Un oiseau plus beau que son nom: le Tanysiptère.



LA PRINCESSE BOB

I

Elle appartenait à une tribu d'Indiens Klamath. Le nom qu'elle portait était dû, je crois, à un compromis entre la dignité qui lui seyait de droit comme fille d'un chef et la reconnaissance qu'elle avait vouée à son premier protecteur blanc : suivant l'usage indien, elle avait voulu s'appeler comme lui.

Bob Walker l'avait prise au sein de sa mère morte à une époque où les volontaires de la frontière californienne étaient imbus de la conviction que l'extermination était la destinée fatale de la race indienne.

Il lui avait fallu beaucoup de peine pour refréner le beau zèle de ses compatriotes et pour leur faire admettre qu'une exception, en faveur d'un nouveau-né sans défense, ne pouvait point mettre leur théorie en péril. Il avait emporté la petite Peau-Rouge chez lui et, dans sa cabane située au bord de la rivière du Saumon, il l'avait élevée suivant la coutume des "borders."

La Princesse n'avait pas encore neuf ans qu'elle avait déjà épuisé la bienveillance, d'ailleurs peu grande, de la petite madame Walker, qui était surchargée de travail. Il n'y avait pas à compter sur elle pour la laisser jouer avec le petit Walker, et encore moins pour lui donner à garder le plus jeune des enfants de la famille.

Un jour, elle avait perdu le premier au milieu d'un bois de cèdres, où l'on ne pouvait retrouver son chemin.

Une autre fois, elle abandonna le second, sans le moindre remords de conscience, dans un berceau improvisé qu'elle avait suspendu comme une chrysalide au premier arbre venu.

Elle mentait et volait, deux défauts impardonnables dans un village de frontière, où la vérité est une des nécessités de la vie et où les habitants n'ont d'autre bien que leurs vivres. Mais il y avait encore pis que tout cela : la lisière du défrichement était parfois occupée par des Peaux-Rouges en haillons avec lesquels Bob entretenait des rapports mystérieux.

Bob Walker regretta plus d'une fois l'imprudence qu'il avait commise en se montrant si humain pour elle ; mais elle lui ôta toute responsabilité et peut-être aussi l'envie de l'assommer, en disparaissant un beau jour tout de bon.

Quelque temps après elle reparut dans le village voisin de Longport en qualité de servante, chez la femme d'un mar-

chand. Celle-ci, qui joignait quelque instruction à une conscience honnête, essaya de lui donner des principes d'éducation. Mais la Princesse ne profita guère des conseils de sa bienfaitrice et se montra la plus indocile des écolières.

Elle voulut bien apprendre l'alphabet et s'y appliqua même avec enthousiasme, mais ce n'était pour elle qu'une amusante nouveauté qui perdait tout son charme à la fin de chaque leçon.

Elle faisait servir ses livres à des usages absolument inconnus des enfants civilisés. Elle s'entendait admirablement à fabriquer des colliers avec des morceaux de crayon d'ardoise, à se construire un canot en miniature avec la couverture de son abécédaire, à ployer ses plumes pour leur donner la forme d'hameçons et à barbouiller d'encre le visage de ses petites camarades, sous prétexte de les tatouer.

Elle n'avait que quatorze ans, mais, à cet âge, elle eût passé pour femme dans sa tribu. Je doute que l'imagination la plus poétique eût pu la trouver jolie. Son teint protestait contre toutes les comparaisons qu'un poète eût appelé à son secours. Ce teint n'était ni vineux ni ambré, tout au plus aurait-on pu l'appeler enfumé.

L'une de ses joues était rayée de blanc, l'autre de rouge, comme si l'on avait promené un peigne fin des pommettes à la mâchoire ; et n'eût été la malice qui jaillissait de ses petits yeux de myrtille et le sourire qui errait sur ses lèvres lorsqu'elle montrait ses dents blanches, elle aurait été absolument repoussante.

Elle était petite et ramassée. Son costume mesquin et le peu de grâce de ses vêtements n'avaient rien qui fit songer à la statuaire classique, et ses poses sans recherche étaient complètement gâtées par l'habitude simiesque qu'elle avait dans ses moments de contemplation de se gratter doucement la cheville gauche avec les doigts du pied droit.

En vain l'excellente et compatissante Mme Brown tâcha-t-elle de lui faire sentir tout ce qu'il y avait de répréhensible dans ses fréquentes disparitions ; la Princesse Bob l'écoutait avec une attention religieuse et ne tardait pas à recommencer.

Ce genre de vie, même dans un coin du monde aussi peu civilisé que l'était Logport en 1860, ne pouvait manquer de prêter à la critique. Les autres dames de la localité n'étaient pas aussi indulgentes que la bienfaitrice de la petite indienne.

La Princesse se lassa de leurs observations, et un jour qu'on l'avait menacée d'un châtiment exemplaire, elle n'en attendit pas l'exécution et s'enfuit. Logport ne la revit plus.

II

La journée avait été remarquablement belle sur le plateau, et si claire qu'on pouvait voir distinctement les remparts et le pavillon du fort Jackson à plusieurs milles de distance de la longue péninsule qui enlace d'un bras blanc et nu les eaux paisibles de la baie de Logport.

L'air n'offrait pas moins de transparence sur la plage, quoiqu'il y fût rempli de flocons d'écume et de grains de sable, soulevés par les vents alizés qui en même temps que les vagues de l'Océan Pacifique fouettent en tumulte les dunes basses.

Le soleil était descendu derrière un banc de brouillard laineux qui commençait à rouler sur la plage. Peu à peu le phare et le promontoire à l'entrée du port s'évanouirent ; puis la bordure de saules qui fait l'ourlet de la rivière du Saumon, disparut à son tour, puis ce fut l'Océan lui-même qui devint invisible.

Quelques voiles brillaient encore çà et là sur les flots de la baie, mais le brouillard, poussant toujours en avant, les effaça l'une après l'autre, s'étala en rampant sur la plaine d'un bleu métallique, dévora les moulins blancs et l'unique flèche de Logport, et après avoir puisé une nouvelle force dans les marais voisins, poursuivit triomphalement sa marche en gravissant les montagnes.

Dix minutes après le paysage s'était complètement dissipé ; en même temps le vent expira et un silence de mort envahit la plaine et les eaux. Le cri éteint de la bernache que l'on ne pouvait voir là-haut dans les airs, la voix plus rapprochée de l'invisible oiseau côtoyant le rivage, le clapotis des eaux couvertes par le brouillard, la rancité et le roulement monotone de l'Océan disparu étaient les seuls bruits que l'on entendît.

A mesure que la nuit s'épaississait, arrivait de moment en moment à travers l'air également épais le son de la cloche lointaine qui sur le promontoire annonce le brouillard.

Tout près du rivage de la baie et à demi abritée par une colline de sable amoncelé sous le vent, se trouvait une étrange construction basse ue la terre et la mer avaient l'une et l'autre aidé à édifier.

Elle était bâtie en partie avec des troncs d'arbres, en partie avec du bois flotté et avec de la toile à voile goudronnée.

A l'une des extrémités du bâtiment principal, le blockhaus ordinaire des colons, était une cabine de pilote, qui avait appartenu à quelque steamer naufragé. L'autre pignon était formé de la moitié d'une baleinière brisée.

Au bateau étaient clouées des peaux sèches de bêtes fauves, et tout autour étaient éparses des épaves rassemblées depuis nombre d'années ; des paniers de bambou, des barils, des haches, des poulies, des rames, des os de baleines, des scies d'espadon. Devant la cabane, dans une crique, était amarré un canot.

Les ténèbres devenant plus épaisses et le brouillard plus impénétrable tous ces objets disparurent successivement, et seule la fenêtre de la cabine du pilote, éclairée par le feu flambant à l'intérieur de l'habitation, rougeoyait à travers l'opacité.

Près de ce feu, sous une lampe de navire, qui descendait du plafond, étaient assis deux êtres humains : homme et une femme. L'homme, aux épaules larges, à la barbe touffue, était étendu de toute sa longueur ; et, complètement immobile sur un siège brisé de bambou, il fixait ses regards sur le feu.

La femme accroupie, les jambes croisées dans l'âtre, attachait ses eyux étincelants sur son compagnon . C'étaient de petits yeux ronds, noirs comme la myrtille, et quand la flamme tomba sur son visage enfumé, sur l'une de ses joues magnifiquement tatouées, il eût été impossible de ne pas reconnaître en elle la Princesse Bob.

Depuis plus d'une heure ils n'avaient pas échangé une parole, et à en juger par leur attitude, il était facile de supposer que le silence était devenu pour l'un et l'autre une seconde nature.

Une fois ou deux, l'homme se leva, fit quelques pas de long en large dans l'étroite pièce, regarda distraitement par la fenêtre de la cabine de pilote, mais sans trahir par aucun geste, par aucun regard, qu'il eût conscience de la présence d'un autre être dans la chambre. La Princesse suivait des yeux chacun de ses mouvements avec l'attente et la vigilance d'un chien.

Tout à coup elle eut un soubresaut et, avec l'instinct de sa race, colla l'oreille contre terre.

Le vent s'était levé et menait grand fracas dans la toile goudronnée. Presque aussitôt après on entendit distinctement au dehors de la cabane des voix humaines. Puis on frappa deux coups à la porte, qui s'ouvrit vivement, avant que la Princesse eût eu le temps de bondir sur ses pieds.

—Pardon, dit une voix de contralto agréable mais décidée, je croyais que vous ne m'aviez pas entendue frapper. Ah! en effet, je ne me suis pas trompée. Peut-on entrer?

Point de réponse.

Si la tête mutilée de la déesse de la Liberté, qui gisait enfouie dans le sable sur la grève, s'était tout à coup montrée à la porte et avait demandé accès, les habitants de la cabane n'auraient certes pas été frappés d'autant de stupeur muette qu'ils ne le furent à l'apparition de la jeune personne debout devant eux dans l'embrasure.

Elle était belle, svelte, vêtue avec goût. Son capuchon de soie doublé d'écarlate était à demi rejeté en arrière sur les cheveux noirs et abondants qui ornaient sa petite tête.

De ses belles épaules tombait un manteau de fourrure retenu par une cordelière à glands qu'elle tenait dans sa petite main gantée. Elle portait au cou un double rang de grosses perles de verre blanc, et cette parure enfantine offrait un contraste piquant avec l'expression énergique du bas de son visage.

—Avez-vous dit oui?... Oh! merci!... Oui, vous pouvez entrer, Barker.

A ces mots une ombre en capote militaire bleue entra derrière elle dans la cabane, toucha respectueusement sa casquette, puis s'adossa au mur, silencieuse et immobile.

—Je vous en prie, en vous dérangez pas. Quel temps affreux! Est-ce là votre climat habituel?

L'air moitié compatissant, moitié distrait, elle considéra le groupe toujours inquiet et sans voix, puis continua :

—Il y a plus de trois heures que nous avons quitté le Fort, plus de trois heures, n'est-il pas vrai, Barker!

Barker, sans changer d'attitude, porta la main à sa casquette.

—...Pour aller au quartier du capitaine Emmon, à Indian-Island. Je crois que c'est bien le nom, n'est-ce pas?

Et elle se tourna vers la Princesse, épouvantée.

—...Nous nous sommes laissés envelopper par le brouillard et nous avons perdu le chemin, ou plutôt c'est Barker qui l'a perdu...

Barker toucha sa casquette avec un geste d'excuse.

—...Dieu sait tous les détours que nous avons faits jusqu'à ce que nous ayons pris votre lumière pour celle du phare... et nous sommes venus ici... Mais non, non, je vous en prie, restez donc assis! Vraiment j'amuse...

Rien ne peut donner une idée de la grâce languissante qu'elle avait en prononçant ces dernières paroles. Avec un sans-gêne insouciant, elle passa devant la chaise que lui offrit l'hôte ébahi et balbutiant et elle alla se poster debout devant l'âtre.

—Barker vous dira, reprit-elle, en chauffant ses petits pieds au feu, que je suis miss Portfire, la fille du major Portfire, le commandant du Fort. Oh! pardon, mon enfant !

Elle avait, par mégarde, marché sur les pieds nus et jaunes de la Princesse.

—Je ne vous savais pas là, vraiment. Je suis terriblement myope.

Et pour confirmer son assertion, elle porta à ses yeux un charmant petit lorgnon suspendu à son cou.

—C'est un véritable défaut d'être myope à ce point, n'est-ce pas? Comment te nommes-tu, mon enfant?

La Princesse, magnétisée par les yeux et par le lorgnon, fit voir toute la rangée de ses dents blanches et se gratta doucement le pied.

—Bob.

—Bob! quel drôle de nom!

L'hôte de miss Portfire s'empressa de lui expliquer l'origine de cette singulière appellation.

—Alors Bob, c'est vous? demanda la jeune personne en dirigeant de nouveau l'élégant auxiliaire de sa myopie sur son interlocuteur.

—Non, je m'appelle Grey, Georges Grey.

—Grey? Ah! parfaitement, je comprends. Vous êtes M. Grey, le reclus, l'ermite, le philosophe, que sais-je? Notre médecin, le docteur Jones, m'a beaucoup parlé de vous. Ah! quelle intéressante rencontre! Et vous avez vécu ici tout seul sept ans. Oui, c'est bien sept ans, n'est-ce pas? Oui, oui, je me souviens maintenant. Eh! vous n'avez pas mené une vie trop désagréable, paraît-il. Quelle drôle de chose! Je n'aurais jamais pu me faire une idée d'une pareille existence. J'ai toujours vécu au milieu du monde et je suis étrangère à votre idéal de bonheur! Oh! mais absolument étrangère, je vous assure. Mais, franchement, monsieur... pardon, monsieur Grey, trouvez-vous cette vie-là bien amusante?

Elle avait, tout en parlant, pris tranquillement la chaise et jeté sur le dossier son manteau et son capuchon, puis toute pensive elle s'occupait de se déganter.

—Vous me raconterez tout cela, quand vous nous aurez fait dîner. Nous avons le temps. Barker ne retrouverait jamais son chemin. J'ai faim, mais ne faites pas de cérémonies. Barker vous aidera.

Barker s'avança et Grey, enchanté d'être délivré de l'interrogatoire, donna à la Princesse, dans sa langue maternelle, quelques rapides instructions, puis disparut avec elle.

Miss Portfire, se voyant seule un instant, fit promptement d'un coup d'oeil féminin, l'inventaire de la cabane.

Elle prit un volume sur la tablette clouée au mur et s'assit sur la chaise près du feu. La Princesse ne tarda pas à rentrer avec du bois. Elle s'agenouilla dans l'âtre, mais son regard rencontra par hasard au bord du livre les yeux noirs de miss Portfire.

—Bob?

La Princesse montra ses dents.

—Ecoute. Voudrais-tu avoir de belles robes, des bagues, des perles comme celles-ci? Voudrais-tu avoir les cheveux bien peignés, bien frisés?

La Princesse répondit affirmativement par un signe de tête énergique.

—Aimerais-tu avoir toutes ces belles choses et rester avec moi? Voyons, parle vite. Inutile de le chercher des yeux "lui." Ne consulte que toi-même. Dis voudrais-tu? Mais non, chut! Attends.

Georges Grey rentrait et la Princesse se retira en clignant des yeux dans l'ombre de la baleinière ; elle n'en sortit pas même lorsqu'on servit le modeste repas composé de venaison froide, de biscuit de mer et de thé. Miss Portfire remarqua son absence.

—Vraiment, vous allez me contrarier en changeant vos habitudes de simplicité à cause de moi. Je trouve tout cela très intéressant. Il y a quelque chose d'idyllique, de patriarcal, de primitif.. Je tiens absolument à ce que Bob revienne... Permettez-moi d'insister.

Mais la Princesse n'était plus dans l'abri pentis formé par la baleinière. On ne la trouva nulle part. Miss Portfire, qui l'ima-

tant d'après semblait avoir oublié son caprice, prit place sur la chaise unique à la table improvisée.

Barker se tenait derrière elle et le philosophe était debout appuyé à la cheminée.

L'appétit de la jeune personne ne répondit pas à son attente. Pour la première fois depuis sept ans, l'ermite eut la conviction que son menu accoutumé prêtait à certaines améliorations.

Il balbutia quelques paroles d'excuse.

—J'ai dîné mieux et plus mal, répartit miss Portfire tout tranquillement.

—Mais je pensais... je croyais... vous disiez...

—J'ai passé une année dans les ambulances quand mon père commandait les troupes qui occupaient le Potomac, interrompit-elle avec calme.

Puis, après une pause.

—Vouh devez vous rappeler cela : c'était à la seconde affaire de Bull-Run... Mais, mon Dieu, que dis-je là... Vous ne devez naturellement pas savoir le premier mot de ces événements qui n'ont aucun intérêt pour vous. Pardon...

Elle approcha son lorgnon de ses yeux et considéra avec la plus entière impassibilité la stature herculéenne de son hôte.

—...Ou peut-être vos préjugés de parti ne vous permettent-ils point... Mais, j'oublie qu'en votre qualité d'ermite, vous ne pouvez avoir d'opinions politiques qui... Pardon, je crains de vous ennuyer... n'en parlons plus...

Tout à coup elle s'arrêta pour demander

—Où est Bob?

Le philosophe eut une secousse, comme u sortir d'un rêve. Il alla chercher l'Inienne. Mais Bob restait introuvable. On ouilla partout, à l'intérieur de la cabane t au dehors. Vaines recherches. Pour la remière fois de la soirée, miss Portfire parut soucieuse.

—Allez, dit-elle à Barker, cherchez-la. Il faut que vous la retrouviez. Non... attendez, donnez-moi votre manteau, j'irai moi-même.

Elle jeta le manteau sur ses épaules et sortit dans la nuit. Le brouillard épais un moment indécise. Puis elle marcha l'enveloppa soudainement. Elle s'arrêta dans la direction de la grève, guidée par le léger clapotis des vagues. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle trébucha sur une masse sombre. On eut dit une personne accroupie. Elle étendit la main et reconnut la rude crinière de la Princesse.

—Bob !

Point de réponse.

—Bob, je te cherche. Viens!

—Va-t'en !

—Mais tu es folle, Bob! Je veux que tu me tiennes compagnie cette nuit. Viens!

—Squaw pas vouloir rester avec femme blanche. Va-t'en!

—Ecoute, Bob. Tu es la fille d'un chef et moi aussi. Ton père a commandé à beaucoup de guerriers ; le mien également. Il vaut mieux que tu ne me quittes pas. Viens!

La Princesse protesta par quelques sons gutturaux, puis elle se laissa relever. Quelques instants plus tard, elles rentraient toutes deux dans la cabane en se tenant la main.

Aux premières lueurs de l'aube, Barker était debout à la porte de la cabane, la main à la casquette. A côté de lui, se tenait l'ermite qui venait de quitter l'espèce de nid qu'il s'était construit dans le sable avec des couvertures.

Fraîche comme l'aurore, miss Portfire sortit de l'habitation. Elle avait sa main dans celle de Bob. Elles descendirent vers la plage, et quand la Princesse eut pris place à l'arrière de la barque, la jeune Américaine se tourna gracieusement vers

son hôte et lui adressa un adieu cordial.

—Il va de soi que j'aurai soin d'elle. Vous devriez venir la voir souvent ; vous nous devriez aussi une visite, mais je comprends qu'un ermite... Du reste, si vous avez jamais quelque fantaisie de misanthrope qu'il ne soit pas impossible de satisfaire, mon père se fera un plaisir de reconnaître votre hospitalité. Mais ne faites rien pour moi, qui répugne à vos habitudes d'isolement. Adieu.

Elle lui tendit une carte de visite qu'il prit machianlement.

—Adieu.

La voile fut hissée et la barque s'éloigna en glissant sur l'eau. La brise du matin lui imprima un balancement qui ressemblait à un dernier salut. Une teinte rosée passa sur le miroir liquide et la légère embarcation, s'élançant vers le soleil levant, parut un instant soulevée dans la gloire de l'astre radieux.

III

Miss Portfire tint parole. Si les soins assidus, l'intelligente bonté dont elle entoura la petite Indienne avaient pu régénérer la Princesse, l'avenir de celle-ci eût été assuré.

Bob sembla d'ailleurs pour la première fois vouloir prendre à coeur les leçons de civilisation qu'on lui prodiguait et mettre à profit sa nouvelle situation. Aussi y eut-il tout d'abord un changement favorable dans son extérieur.

Sa chevelure rebelle ne descendait plus au hasard sur son front bas, mais se laissait emprisonner dans un filet. Sa taille, jusqu'alors déformée, s'affermissait et dessinait ses contours grâce à un corset français et sa démarche, lourde et sans grâce, obéissait à l'action régulatrice de ses bottines à talons.

Elle s'habillait avec goût et elle portait au cou un double collier de perles de verre.

Ces perfectionnements physiques paraissaient avoir éveillé en elle la conscience morale. Elle ne volait plus et ne mentait plus. La notion de la propriété personnelle lui donnait celle du respect du bien d'autrui. Maintenant, qu'elle croyait sincèrement à la parole de ceux qui l'entouraient, elle était plus soucieuse de rester fidèle à la sienne.

Au point de vue intellectuel elle était encore arriérée, quoiqu'elle s'appliquât vaillamment aux leçons très simples qu'elle recevait de miss Portfire.

Elle y mettait au reste un excès de zèle et de point d'honneur vaniteux que ses facultés ne secondaient pas toujours : on la voyait souvent des heures entières assise devant un livre ouvert qu'elle ne pouvait pas lire.

Elle était l'enfant gâtée de tous les officiers du Fort, depuis le major, qui s'était épris d'elle autant que sa fille et était souvent obligé de céder à l'énergie de sa volonté, jusqu'aux subalternes, qui la chérissaient d'autant plus que leurs ennemis naturels, les volontaires de la frontière avaient déclaré la guerre à la tribu sans défense de la petite Princesse.

Une seule contrainte lui était imposée elle n'avait pas le droit de sortir de l'enceinte du fort et de la place d'armes.

Uen seule fois elle avait voulu faire infraction à cet ordre et avait été arrêté par la sentinelle au moment même où elle allait monter dans une barque.

Un soir, comme le brouillard commençait à s'étendre sur les collines de sable l'ermite était assis seul dans sa cabine.

Le feu, auquel il ne prenait point garde, se mourait dans l'âtre, car il y avait longtemps qu'il était là, complètement absorbé dans la méditation d'un vieux journal, dont les pages étaient toutes s

les et toutes froissées.

A la fin, il se leva, plia la feuille, opération qui réclamait la plus grande prudence, à cause de l'état de délabrement du papier, et la plaça sous la couverture de son lit. Puis il s'assit de nouveau devant le feu et se mit à tambouriner sur le dossier de sa chaise.

Petit à petit le mouvement de ses doigts se cadença et produisit une espèce de mélodie. Puis il siffla tout bas avec hésitation un air oublié qu'il cherchait dans ses souvenirs.

Au bout de quelque temps cet air devint une imitation grossière du "Yankee-Doodle."

Tout à coup il s'arrêta.

On avait distinctement frappé à sa porte.

Le sang, qui lui était monté violemment aux joues, reflua brusquement au coeur où il se figea lentement. Il voulut se lever. Il n'y parvint point.

La porte s'ouvrit. Une forme humaine, enveloppée dans un capuchon doublé d'écarlate et dans un manteau de fourrure, était là sur le seuil. Un effort énergique permit à Georges Grey de se soulever et de faire un pas vers la porte.

Au même moment il vit les dents blanches de la Princesse, et il sentit sonner sur sa joue un baiser.

Arracher d'un mouvement soudain le capuchon et le manteau et demander la cause de ce déguisement fut sa seule réponse.

—Que viens-tu faire ici? As-tu volé ces vêtements? s'écria-t-il dans la langue gutturale de l'Indienne, tandis qu'il la secouait par le bras.

La Princesse baissa la tête.

—Les as-tu volés? répéta-t-il d'une voix tonnante. Et, pris de fureur, il saisit son fusil.

—Oui.

Il la lâcha et rebondit en chancelant jusqu'au mur. La Princesse fondit en larmes. Tout en sanglotant, elle essaya d'expliquer que le major et sa fille allaient partir et voulaient l'envoyer à la Réserve. Mais il l'interrompit.

—Ote cela !

La Princesse obéit en tremblant. Il fit un paquet des vêtements et les porta dans un canot où il s'élança lui-même. Elle voulut le suivre. Il la repoussa avec un affreux juron.

Un coup de rame : il avait disparu dans le brouillard.

IV

—Jessamy, disait quelques jours plus tard au dîner le major à sa fille, je crois pouvoir t'expliquer la disparition mystérieuse et la non moins mystérieuse réapparition de ton capuchon et de ton manteau.

Ce fou d'ermite, ton ami, s'est engagé ce matin dans le 4e régiment d'artillerie. C'est un solide gaillard et, si je ne me trompe, il a tout ce qu'il faut pour faire un bon soldat.

Il a du reste son idée, car le régiment qu'il a choisi est juste celui qui part pour Washington. Allons bon! encore un verre de cassé. Si cela continue, il ne m'en restera plus un.

—As-tu appris quelque chose au sujet de la Princesse, papa?

—Non, rien, mais il vaut peut-être mieux qu'elle ait disparu. Ces volontaires de frontières reviennent encore à la charge avec leurs griefs contre les maraudeurs indiens, et j'ai reçu du quartier-général l'ordre de tenir les Peaux-Rouges vagabonds à distance respectueuse de l'établissement. Je crains, mon enfant, que la mesure, à la prendre à la lettre, ne s'applique également à ta petite protégée.

. . . . . .

Le jour fixé pour le départ du 4e d'artillerie était arrivé. La nuit qui précéda était sombre et brumeuse. Vers une heure, une détonation appela le poste sur les remparts et éveilla toute la garnison.

La sentinelle, une recrue, Georges Grey, avait aperçu une forme indécise qui se glissait sur le glacis et, ne recevant pas de réponse, avait fait feu. Les soldats du poste envoyés en reconnaissance revinrent bientôt, rapportant dans leurs bras un être humain inanimé. Le premier coup de fusil tiré par le nouvel artilleur, avec une sûreté de visée qui dénotait la longue expérience de la vie de frontière, avait été fatal.

Les soldats déposèrent la victime devant la porte du corps de garde. Elle était vêtue de haillons et semblait ne plus donner aucun signe de vie.

Alors on reconnut la Princesse. Bientôt elle ouvrit les yeux. Son regard s'arrêta sur le visage navré de son innocent meurtrier, mais dans ce regard il n'y avait pas un seul reproche.

—Georges ! murmura-t-elle.

—Bob...

—Tout égal maintenant... Bob vite guérir... Bob plus méchante... Bob aller à la Réserve... Georges...

Elle s'interrompit. Un tressaillement secoua tout son corps, puis elle resta inerte.

Elle était partie pour la Réserve, non point pour celle qu'a établie la sagesse des hommes, mais pour celle que Dieu, depuis la création du monde, a ménagée aux plus grandes comme aux plus petites de ses créatures.



CE QUI TIENT DANS UN NAVIRE

L'approvisionnement d'un transatlantique

Par Louis Roland

ON se fait difficilement une idée de l'énorme cargaison que peut contenir un navire moderne.

A regarder tout ce qui doit composer son "bagage", on ne croirait jamais que cela peut entrer et l'on s'imaginerait volontiers qu'il y a là de quoi alimenter toute une ville pendant longtemps.

Il est vrai que la population pasagère de certains bateaux équivaut en réalité à celle d'une petite ville mais les voyages si courts que l'on fait aujourd'hui ne semblent pas justifier l'accumulation de tant de marchandises.

Pourtant, tout sert et s'il se perd quelque chose, c'est bien involontairement, dans les hoquets des malheureux que le mal de mer travaille et fait rendre aux poissons ce qui n'appartient qu'à eux...

✣

Voyons donc tout ce qu'un grand paquebot engloutit dans ses flancs.

Supposons un de ces navires gigantesques, inférieur cependant au "Titanic" de si courte carrière.

Les 1000 et quelques centaines de passagers qui peuvent prendre place à bord constituent déjà un joli appoint; en tenant compte des bébés comme des gens "bien portants" nous pouvons les évaluer à une moyenne non exagérée de 130 livres chacun, cela fait déjà environ cent cinquante mille livres sur la balance...

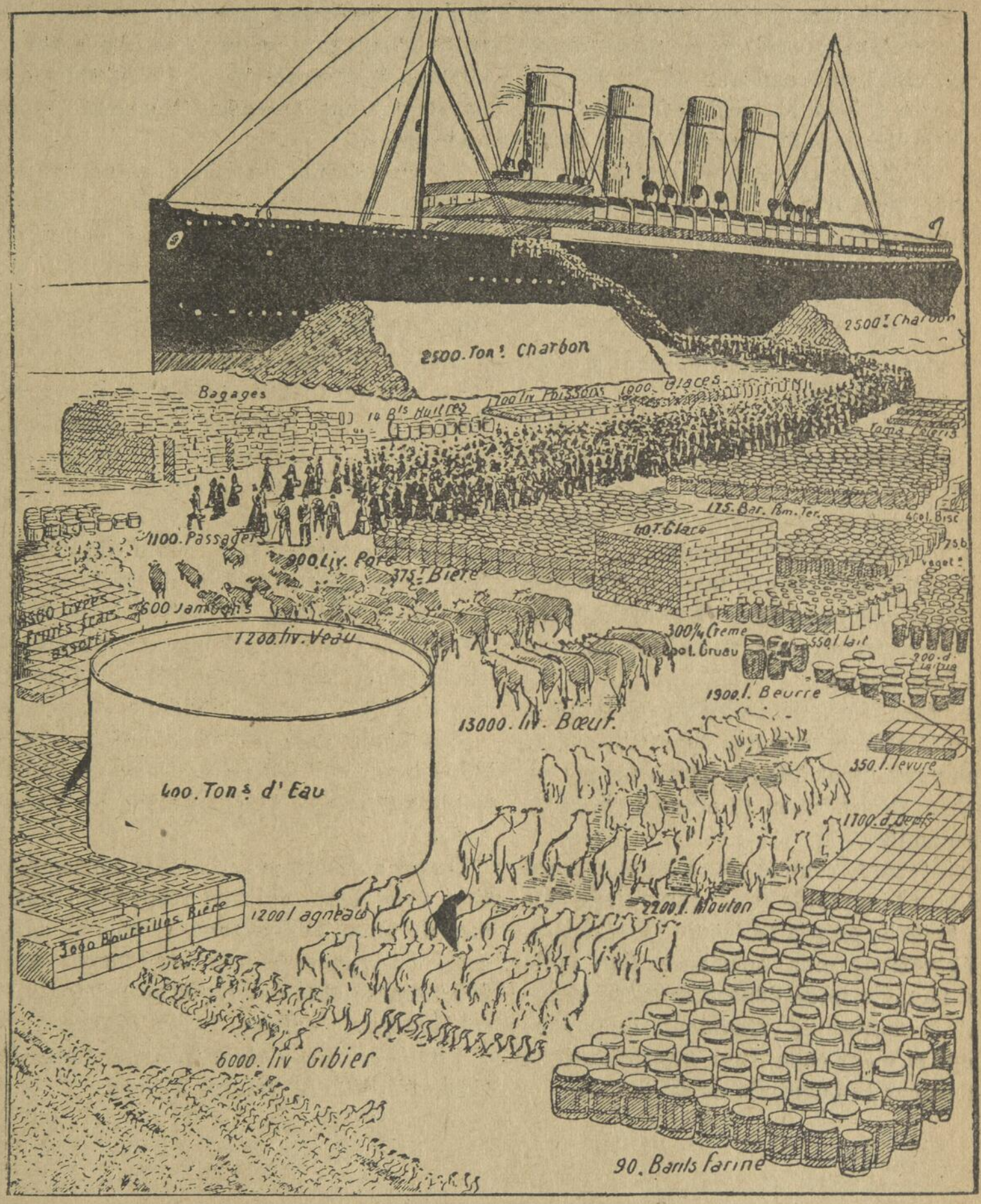
Placés les uns derière les autres, ces passagers formeraint un ruban vivant d'une longueur d'un tiers de mille; quant à leurs bagages, ils formeraient un monceau de la grosseur d'une maison de respectable apparence.

Maintenant, voyons le menu.

Si nous calculons simplement ce qui est nécessaire pour une traversée de quelques jours nous trouvons néanmoins des chiffres stupéfiants.

Notons, pour commencer, 90 barils de farine, car on fait le pain chaque jour à bord; 1700 douzaines d'oeufs, de quoi faire une omelette pour laquelle il fau-

Ce qui tient dans un Navire



Un navire et sa cargaison.

drait une poële aussi grande qu'un cirque...

A l'article viande: une quinzaine de boeufs, une vingtaine de moutons, douze veaux, vingt-cinq agneaux et dix porcs!

Ajoutez à cela 14 barils d'huîtres, 175 livres de légumes divers, 200 livres de salade, 175 barils de patates, 400 livres de biscuits, 1500 livres de fruits et près de 200 livres de beurre...

✣

On mange bien à bord; on peut y boire aussi copieusement.

Le liquide le plus abondant—et le meilleur en somme—c'est l'eau. Il y en a 400 tonnes.

On y trouve également de la bière :; 3000 bouteilles et 375 tonneaux...

Le lait remplirait une tasse de 3000 pintes; dans une tasse de cette grandeur, six personnes prendraient volontiers un bain en même temps.

Je passe sous silence les autres liquides tels que scotch, brandy, chartreuse, etc. Je ne veux point que les passagers me reprochent de les taxer du mignon péché de gourmandise...

Maintenant, comme toute boisson n'est réellement agréable que lorsqu'elle est bien fraîche, on n'a pas oublié la glacière.

Légèrement plus spacieuse que celle dans laquelle nous déposons quotidiennement le minuscule fragment que nous payons si cher, celle d'un transatlantique en contient la bagatelle de 40 tonnes.

Ce qui donnera, d'ailleurs, une idée plus exacte de l'énorme consommation qui se fait de victuailles sur mer, ce sont les chiffres suivants, empruntés à une revue allemande et portant sur l'ensemble des bateaux d'une compagnie pendant toute une année.

La Compagnie du Lloyd a transporté, en un an, à travers l'Atlantique, près de sept cent mille passagers dont la nourriture a coûté environ quatre millions de dollars.

Le chauffage des machines, à lui seul, a coûté 7 millions de dollars.

La viande, fraîche ou fumée, non compris la volaille, le gibier et le poisson, figura dans ce total pour 7000 tonnes, et les oeufs consommés furent au nombre de 6,547,323.

Dans le formidable menu figurèrent également 100,000 pièces de gibiers, 700 tonnes de volailles, 182,540 huîtres, 455,190 clams (mollusque cher aux passagers américaine), 82,633 homards ou langoustes, et 13,408 livres de viande de tortue.

Les boulangers du port enfournèrent 3,500 tonnes de farine, et l'on but 76,623 bouteilles de lait stérilisé dans les "nurseries".

Quant aux autres articles de consommation voici leurs chiffres respectifs: pommes de terre, 10,000 tonnes; pois et haricots, 385 tonnes; beurre, 600 tonnes; café, 260 tonnes; chocolat et cacao, 32 tonnes; sel, 400 tonnes; glace, 12,478 tonnes.

Enfin, 2,327,225 cigares ou paquets de cigarettes furent vendus à bord.

Les Muets Parlent les Sourds Entendent

Par Touche-à-Tout

CE n'est pas à la lettre qu'il faudrait prendre ce titre; Seul, le Divin Fondateur du christianisme, a pu le réaliser complètement et tout ce que la science humaine peut produire de merveilleux n'ira cependant jamais jusqu'à égaler un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu.

Ceci admis, il n'en est pas moins vrai que, de jour en jour, nous assistons à de stupéfiantes découvertes.

Si l'un de nos bons vieux grands-pères, mort seulement deux cents ans, revenait aujourd'hui au milieu de nous et que nous lui racontions ceci:

—"Untel, qui est sourd et muet vient "de causer avec sa femme, affligée des "mêmes infirmités et elle lui a immédia-"tement répondu quoiqu'elle se trouvât à "deux cents lieues de distance."

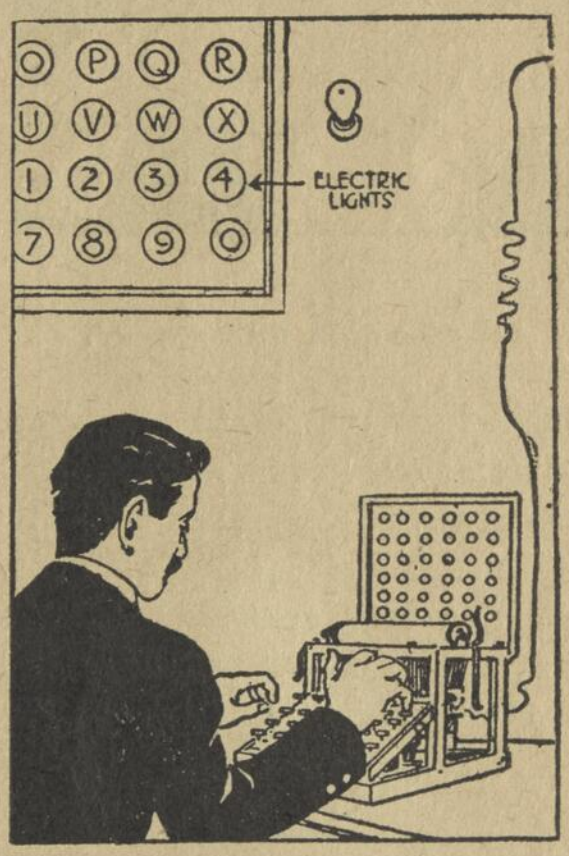
J'imagine que le vieux grand-père ferait un saut magistral de stupéfaction puis hocherait les épaules d'une manière significative qui voudrait dire: "Toi, mon garçon, il te manque un bardeau à la toiture, il faudra faire soigner çà..."

Pourtant! rien n'est plus vrai ; les muets peuvent causer et les sourds leur répondre, même à distance... surtout à distance, mais ceci nécessite un peu d'explication.

Tout d'abord le mot "causer" doit être pris dans le sens de "se faire comprendre"; si j'ajoute maintenant — ce dont vous vous doutez bien—que l'électricité joue ici son rôle, vous me direz:

—Ceci n'a rien de surprenant ! Nos deux sourds et muets se sont tout bonnement télégraphié ce qu'ils avaient à se dire!

—Nullement, vous répondrai-je; ils se sont téléphoné... ou plutôt "téléphoté", c'est-à-dire envoyé à distance, non la pa-



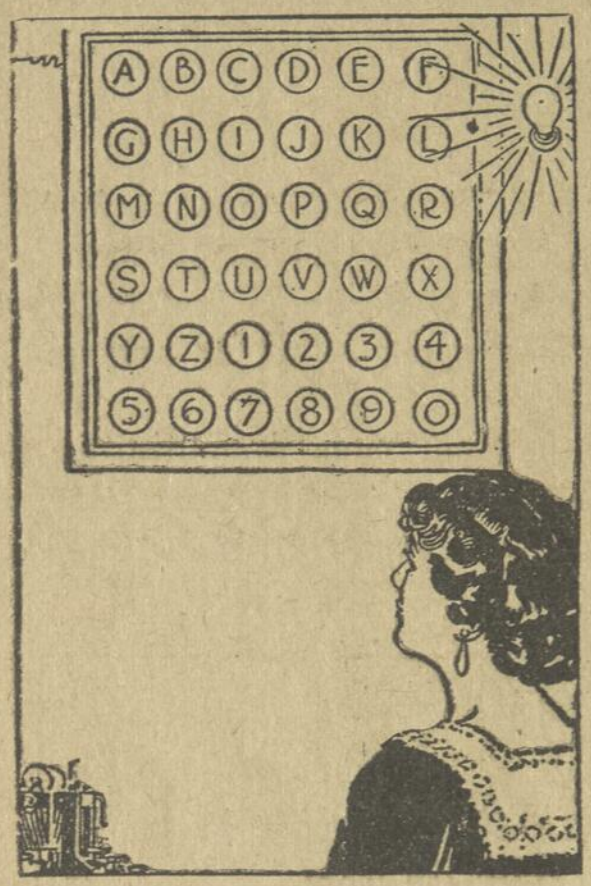
L'envoi d'un message pour sourd-muet...

role, mais la lumière.

Cette lumière redevient obscure pour vous maintenant? Vous allez voir que rien n'est plus simple cependant.

Imaginez un clavigraphe comme tous ceux qui fonctionnent un peu partout au-

jourd'hui et que vous pianotez peut-être si vous appartenez au gracieux bataillon féminin qui manoeuvre ces délicates machines.



La réception du message.

Reliez chaque touche du clavigraphe à une batterie électrique et à un tableau comportant tout l'alphabbet; voilà tout le dispositif.

L'ensemble est agencé de telle sorte que lorsqu'on presse une lettre quelconque du clavigraphe, la lettre correspondante du tableau s'illumine et " parle " aux yeux.

Quoi de plus facile maintenant que de faire des mots et des phrases entières ? On comprend que la distance n'est aucunement un obstacle et que la rapidité de ce moyen de communication est quelque peu supérieure à n'importe quel train-poste.

Dans le téléphone ordinaire, une sonnerie avertit celui à qui l'on veut causer. dans l'appareil pour sourds et muets une cloche d'église même n'aurait aucun effet, aussi on a tourné très simplement la difficulté.

Comme avertissement, une lampe électrique, placé bien en vue, s'illumine à la pression d'un bouton d'appel au clavigraphe transmetteur; la personne avec qui l'on veut correspondre sait donc qu'elle doit regarder le tableau.

Vous voyez qu'il n'y a pas là de quoi crier au miracle et au vieux grand-père étonné, il n'y aurait eu à donner, comme réponse que quelques explications scientifiques qui n'étonnent plus personne aujourd'hui et à le laisser ensuite retourner dans le royaume des sourds et muets pour lesquels tout téléphone ou téléphote demeure impuissant.

Et ces sourds et muets là, ce n'est pas encore la pauvre science humaine qui les fera parler ou entendre.



UN INSTRUMENT QUI DISPARAIT

C'EST la harpe que l'on a oubliée quelque temps mais que, maintenant, on commence à revoir dans les concerts.

Cet instrument est connu depuis la plus haute antiquité, on en a relevé les premières traces dans les peintures égyptiennes datant de plus de 4000 ans avant l'ère chrétienne.

On jouait alors sur des harpes de différentes tailles, dont quelques-unes même étiaent plus grandes que celles dont nous nous servons.

On les nommait "tebounis". Les tebounis, répandus dans les pays d'Orient, montés de 3 à 20 cordes, accompagnaient les voix ou les flûtes dans les cérémonies religieuses.

Dans les pays du Nord, Islande, Ecosse, Finlande, etc., la harpe était l'instrument national et religieux. Le nom actuel l'atteste, puisqu'il vient du terme germanique "harpha", et de l'anglo-saxon "hearpe."

Ce fut aussi l'un des instruments favoris du Moyen âge.

La Renaissance italienne employa sa sonorité dans les orchestres composés de luths et de violes; en 1607 Monteverde réclama pour l'Orfeo une "harpe double". Mais bientôt les compositeurs furent forcés par l'insuffisance de la facture de renoncer à s'en servir.

Les harpes, restées d'une simplicité archaïque, ne pouvaient moduler, les cordes ne correspondant qu'à des intervalles diatoniques. Aussi lorsque le développement de la famille des violons eut introduit dans la musique la complexité tonale, les harpistes, incapables de suivre les modulations, se virent préférer les clavecinistes. Leur instrument imparfait fut abandonné au peuple, aux musiciens ambulants qui en accompagnèrent chansons et danses.

Mais au dix-septième siècle un Tyrolien dont le nom est inconnu imagina le sys-



La Harpe ancienne.

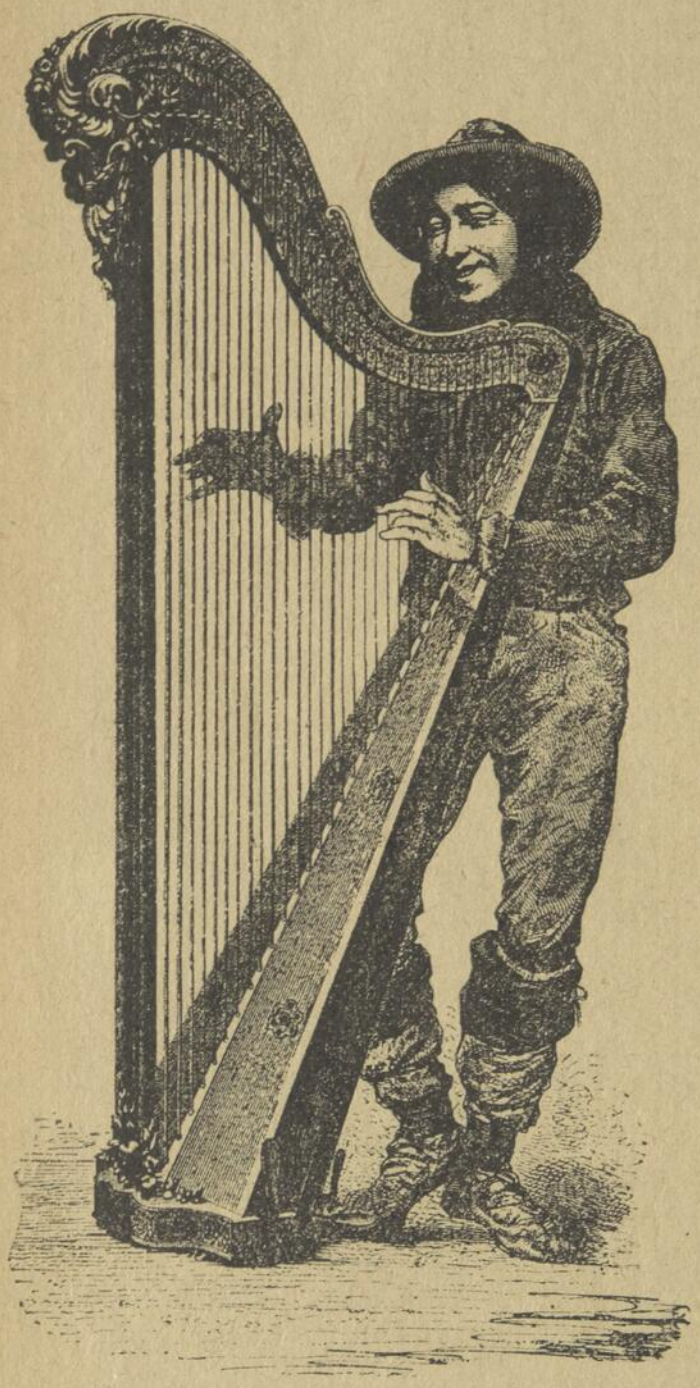
tème des "sabots", sortes de crochets haussant d'un demi-ton le son de certaines cordes. En 1720 Hochbruckers reprit l'idée du Tyrolien, en même temps que plusieurs autres facteurs.

Le résultat de leurs efforts fut la création d'instruments extraordinairement compliqués, tels celui de Gaiffre, avec ses 90 cordes et 14 pédales.

Naderman le père réalisa dans les dernières années du dix-huitième siècle un modèle vraiment pratique, dont l'usage se

répandit rapidement. Chaque corde pouvait être raccourcie d'un demi-ton par le mouvement d'une des sept pédales.

L'instrument nouveau devint pour le dix-huitième siècle ce que le piano est de nos jours. Toutes les jeunes filles et quelques jeunes gens de bonne maison apprenaient la harpe.



La Harpe moderne

La harpe servait généralement pour accompagner la voix et... briller dans le monde en étalant de jolis bras et des mains bien faites.

Les nobles personnes qui pinçaient ou effleuraient si gracieusement les cordes tendues étudiaient plus volontiers les poses gracieuses de leurs doigts que les notes et les traits.

Il fallait donc leur fournir des morceaux si faciles qu'ils se pussent jouer sans travail.

On jouait avec les cinq doigts, position incommode et gauche qui, tenant la main resserrée, rendait tout écart impossible.

Les "modernes" utilisent beaucoup la harpe, devenue un des membres indispensables de l'orchestre. Ils la connaissaient bien, mais abusent de certains procédés artificiels (glissandos, notes répétées,) etc.

Il est regrettable que la recherche de l'inédit leur fasse combiner ce timbre avec de s sonorités extravagantes; fréquemment les résultats de ces mélanges blessant l'oreille.

Grâce à une méthode pratique l'instrument reprend son importance du temps jadis. Aussi assistons-nous à une résurrection de la harpe.

Les compositeurs célèbres ne dédaignent plus d'écrire pour elle. Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Widor, Th. Dubois, Thomé, lui ont consacré des oeuvres intéressantes. G. Pierné a publié un Concerstûck et un Impromptu Caprice, Bûsser, Galeotti, Ravel donnèrent dernièrement des morceaux.

Ces oeuvres et celles des compositeurs harpistes, Hasselmans, Renié, Zabel, dégagent peu à peu le vrai style de harpe. Dénonçant à la traiter comme un piano défectueux, on écrit de manière à faire valoir toutes ses ressources. Car on commence à revenir de l'hérésie musicale consistant à rapprocher en toutes circonstances ces deux instruments, au grand désavantage du premier.

C'est tomber dans l'erreur d'un auteur voulant utiliser l'alto pour violon ou le piano en guise d'orgue. è

Peu à peu s'effaceront préjugés et idées préeonçues.

L'attention des compositeurs se portera de plus en plus vers l'instrument, et tant que l'on exécutera les oeuvres de Berlioz, de Wagner, de Franck; tant qu'elle conservera sa sonorité caractéristique, son timbre pur et idéalement cristallin, la harpe restera un des plus beaux instruments qui existent hors de l'orchestre et dans l'orchestre.

L'Automne

C'est l'arrière-saison qui vient, je sens l'automne,
Les roses vont souffrir;
Toute fleur se jaunir au glas du froid qui sonne;
Les herbes vont mourir.

La brise qui s'élève emporte, très dorées,
S'en allant loin de nous,
Les fougères des bois languissantes, fanées,
Vers les buissons de houx.

Et quel charme pourtant dans ce naissant automne,
Quelle austère beauté!
Charme que n'auront point, quand tout germe et frissonne,
Le printemps ni l'été.

Automne aux jours si beaux, malgré les feuilles mortes,
Saison aux tons pourprés,
Reste encor près de nous, et de tes senteurs fortes
Embaume nos grands prés.

Automne de la vie, ô jours de paix pour l'âme.
Ralentissez vos pas!
Soleil, réchauffe-les des rayons de ta flamme,
Sombre hiver ne viens pas!

Duchesse de ROHAN.

Le Secret de la Bonne Tante

I

C'ETAIT une coquette petite vieille aux cheveux argentés, au joli sourire, aux joues toutes roses encore, comme au jeune temps.

Elle avait passé la centaine, mais personne n'aurait pu dire son âge exact, pas même elle; son acte de naissance s'était perdu dans les poussières de l'autre siècle.

Qu'importait, au reste!

—Après cent ans, disait-elle, on ne vieillit plus: on rajeunit!!

Et, de fait, elle rajeunissait tous les jours.

Seule, une petite toux sèche l'ennuyait, coupant ses phrases...

—Je m'en vais de la poitrine, bonnes gens!... Un grand médecin me l'a dit, d'ailleurs...

—De quand, ce grand médecin?

—De 1820 ou 29... Je ne sais plus bien.

On riait.

Que de choses depuis!

Elle se souvenait de Louis XVI entrevu, quand elle était enfant. Même il lui restait le souvenir d'une colombe sur un habit de soie gris perle: la plaque du Saint-Esprit. Elle avait vu souvent aussi Napoléon aux Tuileries, mais elle l'avait trouvé trop gros en 1815. Elle l'aimait mieux après l'Egypte, pâle et jeune.

—Raconte, bonne tante! disaient les tous petits.

Et pendant des heures elle parlait, au fil des souvenirs.

Quel était son degré exact de parenté dans la famille? Nul n'aurait pu le dire. Elle devait être quelque chose comme la soeur d'une bisaïeule ou d'une trisaïeule. Elle était surtout "la Tante", la tante par excellence, la seule tante qu'il y eût au monde,—"tante Douce", comme on l'avait surnommée.

Oui. "Douce". Ce nom lui allait à ravir. Tout était doux en elle, ses yeux clairs, ses mains fines, ses pommettes roses, ses gestes tranquilles.

Elle s'habillait encore à l'ancienne mode, une mode si vieille qu'on ne la retrouvait plus dans les livres, avec une robe pittoresque, sévère, couleur puce... A quoi bon changer?... Tante Douce n'était-elle pas ravissante ainsi?... Et comme elle ne sortait jamais de sa demeure, elle se moquait du goût du jour.

Voyager lui faisait horreur. On lui avait parlé des chemins de fer, qui lui semblaient des machines infernales. Elle méprisait les coches, trop modernes à son gré, préférant se souvenir des chaises à porteurs, où, jeunette, elle faisait des grâces derrière son éventail rose.

On l'adorait.

Bien qu'elle habitât dans une maison centenaire comme elle, au fond d'une rue où les voitures ne passaient point, on venait en foule lui rendre visite, et on ame-

nait les enfants manger tante Douce de caresses.

Elle laissait faire, perdue dans les noms de ces bambins: elle en avait tant vu depuis cent ans!

Dans de mystérieuses boîtes, elle cachait des provisions de gâteries, pralines brunes ou croquignoles.

—Pour moi, tante Douce!

—Tenez, chérubins!

Donner était son bonheur. Elle avait toujours donné durant ses cent ans de vie. La fortune de son père, sagement gérée, lui avait permis de doter en cachette tout ce qu'il y avait de filles parmi les siens. Elle avait horreur de la reconnaissance et faisait mettre à la porte par sa servante ceux qui venaient la remercier.

— Après nous le déluge ! disait-elle quand elle donnait; ne suis-je pas vieiille fille?...

II

Tante Douce avait une "manie",—une "manie" charmante.

Elle mariait.

Il ne s'agissait pas d'additionner des capitaux, de refaire le blason de l'un avec la fortune de l'autre; tante Douce mariait pour faire du bonheur, tout simplement.

Psychologue incomparable des coeurs en émoi, très experte à démêler les caractères, elle réunissait auprès d'elle ceux-là qui "devaient" se plaire, les laissant à loisir se faire la cour, et disant elle-même les mots qui amenaient l'aveu.

Il fallait alors l'entendre faire la morale aux nouveaux amoureux, leur "rebâcher" ses conseils, comme elle disait, leur exposer sa "théorie" sur l'affection! On se sentait conquis tout de suite. Tante Douce ne connaissait-elle pas tous les secrets du bonheur, elle qui paraissait le bonheur vivant?

Puis, quand elle était bien sûre que l'on s'adorait, elle donnait sa bénédiction et envoyait le lendemain sa servante avec un gros sac d'écus.

Plus de vingt ménages ainsi lui devaient leur joie, et chez eux jamais d'orage: tante Douce ne se trompait point!

Parfois, s'enhardissant, on lui demandait:

—Et vous, tante Douce, avez-vous aimé?... Avez-vous mis en pratique ces enseignements précieux que vous nous donnez?... Vous deviez être si exquise à vingt ans!...

Alors, elle toussait de sa petite toux sèche:

—Bah! je ne sais plus!... Il y a si longtemps...

—Des cachotteries? Ce n'est pas bien! Prenez garde! nous aussi, nous vous marierons, tante Douce, un de ces matins!

Cette idée la faisait rire:

—Eh! vous y perdrez, si je me marie, car mon époux croquera mes pralines et aura l'oeil sur mes tisanes, dont vous me buvez les trois quarts!—"J'ai le rhume, tante Douce!"—"Ma gorge pique, tante Douce!" Si bien que tout y passe, chenapans!...

Et les tout petits de se cramponner à ses jupes, criant:

—Ne te marie pas, tante Douce, ne te marie pas!

Quand un deuil frappait un des siens, c'était elle qui le consolait, sachant les paroles qui réconfortent, bougonnant seulement d'être encore là, en voyant les jeunes partir.

—Chacun à son tour! C'est la loi humaine! Il n'y a que moi qu'on a oublié de venir chercher!

—Non, tante Douce, répondait-on, vous

vivrez toujours, pour continuer à faire des heureux!

III

Un jour, la petite toux sèche empira.

—Vous voyez bien, il avait raison, ce médecin!...

—Voulez-vous vous taire!...

Et, après avoir fait venir tout ce qu'elle avait de famille à son chevet, tranquillement, elle dit à chacun la somme qu'elle lui laissait dans son testament.

Personne n'avait été oublié.

Alors, elle appela celles de ses arrière-petites-nièces qui étaient bonnes à marier, trois mignonnes de dix-huit printemps.

—Venez là, tout près, que je vous cause, mes chattes, à vous toutes seules!

Elle leur chuchota:

—Je veux que ce soit vous qui mettiez ordre à mes paperasses et brûliez ce qu'il faut brûler.

Ensuite, elle leur donna ses bons conseils pour la vie, ses "rabâchages".

—J'aurais voulu vous marier aussi!... O mes mignonnes, soyez heureuses !... La grande règle, voyez-vous, est de bien s'aimer... d'être aimées surtout...

Dans la chambre, les petits pleuraient, à genoux, et tante Douce, au fond de son grand fauteuil, en sa robe puce, les regardait, souriant encore...

—Oui, balbutia-t-elle entre deux quintes, être aimée!...

Elle mourut sur ces deux grands mots, —point changée, un peu pâlie seulement.

IV

Suivant le désir de la morte, ce furent les trois jeunes filles qui rangèrent les papiers; ils étaient nombreux, car tante Douce conservant les lettres des siens, aimant à revivre le passé.

—Gardons cela, firent les nièces; ce sont des reliques!

Puis, tout au fond d'un tiroir, elles trouvèrent un petit paquet enrubanné. Il y avait ce mot: "Brûler". La suscription était jaunie, ancienne sans doute.

—Brûlons vite!!

—Oui, mais qu'est-ce que ça peut être?

—Quelque secret!

—Secret d'amour!!

—Sans doute, car tante Douce a dû être bien aimée pour être restés ainsi avec l'air si heureux, toute une vie, et pour avoir passé cette vie à donner aux autres du bonheur!...

—Jetons au feu!...

Le petit paquet tomba dans l'âtre.

Lentement une flamme le lécha, attaqua un bord.

Les jeunes filles, machinalement, regardaient.

C'étaient des lettres.

Quelque chose crépita.

—Une fleur!... voyez!... une rose fanée!

Une des nièces voulut saisir.

—Non, laisse brûler! fit une autre...

La flamme plus vive consume la fleur, puis les lettres du dessus, les éparpillant sur la cendre, on pouvait maintenant distinguer l'écriture, petite, serrée...

—Regardez... là... ces mots: " Ma bien-aimée"!

En effet, dans une lueur, elles avaient vu.

—Chère tante Douce!... elle aussi!...

—Tenez, encore!... Cette autre lettre!... Ces mots: "Mon adorée"!

—Vous voyez bien!...

—C'était l'amoureux de tante Docue!

Le feu chantait, ranimé maintenant, tandis que les lettres,, une à une, brûlaient, indéchiffrables.

Le secret de l'aïeule était là...

Soudain, une des jeunes filles s'écria:

—Oh! je l'ai vu!...

—Quoi?

—L'écriture de tante Douce, cette fois! Des pages s'étaient entr'ouvertes.

—On dirait un carnet où elle aurait écrit des notes, chaque jour.

—C'est vrai... Et l'on peut lire... Voyez: "1811, 5 mai.—Tout est fini!"...

—Oh! pauvre tante Douce!...

—Et cette autre note: "8 mai.— L'ingrat! je l'aimais tant!... Il se marie!... C'est épouvantable!... Ma vie est brisée... à jamais!"

Haletantes, les trois jeunes filles se penchaient, lisant.

Mais une dernière flamme plus vive enveloppa le paquet de lettres, et il n'y eut plus bientôt qu'un petit tas de cendre grise.

Ce fut tout.

Avez-vous lu jusqu'à la fin?

—Oui!...

—"Ma vie est brisée à jamais!"

—Pauvre tante Douce! comme elle a dû souffrir!...

Il y eut un silence.

Les jeunes filles n'osaient plus parler.

Le coeur très gros, elles regardaient ce foyer éteint qui venaient de leur livrer le secret de ceux-là qui font le bonheur des autres, parce qu'ils n'en ont pas eu leur part sur la terre!...

L'Angelus

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
L'hiver, quand vient la nuit et quand c'est l'Angelus
Qui sonne lourdement au clocher du village,
Rythmé par les sanglots de la mer sur la plage.
Dans les coeurs son écho lugubre retentit.
Celle qui reste songe à celui qui partit
Sur sa barque, parmi la brume et la tempête,
Et se demande auprès du rouet qui s'arrête,
Si, là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
A comme elle entendu les coups du grave airain,
Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle,
Il s'est bien souvenu de se signer comme elle.

F. COPPEE.

TROP D'EXIGENCE



Elle.—Si nous nous marions, vous abandonnerez la pipe.
Lui.—Certainement.
Elle.—Et le whisky?
Lui.—Certainement.
Elle.—Et tous vos clubs?
Lui.—Certainement.
Elle.—Et maintenant voyez-vous encore quelque chose que vous puissiez abandonner spontanément?
Lui.—Oh! oui.
Elle.—Quoi donc?
Lui.—L'idée de vous épouser.

UN MYSTIFICATEUR

—o—

HENRY Monnier avait un goût passionné pour la mystification. Il l'aimait pour elle-même, sans se préoccuper "d'épater" la galerie. Souvent, il lui arrivait de faire des plaisanteries, dont il ne parlait à personne, mais qui finissaient toujours par se savoir.

Lorsque le comte Pillet-Will était gouverneur de la Banque de France, il possédait un palais rue Moncey. En été, à la petite porte de ce palais, se tenait un suisse.

Ce suisse, qui eût pu s'asseoir à l'ombre en plein Paris, dans un parc de deux hectares, aimait mieux prendre le soleil sur le trottoir.

Toutes les semaines, Monnier, en allant voir Cham, passait rue Moncey, et disait au suisse, d'un air dégagé:

—Pillet va bien?

Le suisse se levait, considérait cet homme qui parlait de son maître avec tant de familiarité, et se confondait en salutations:

—Monsieur veut-il me dire son nom, pour que je dise à M. le comte que monsieur s'est informé de ses nouvelles?

—Merci, c'est inutile.

Arrivé au bout de la rue Monsey, au coin de la rue de Clichy, où se trouvait une gargote de cochers, il entr'ouvrait la porte:

—Pillet n'est pas là?

—Non, monsieur, disait la gargotière, il y a bien longtemps que nous ne l'avons pas vu!...

Un jour, Henry Monnier se présenta chez un concierge et lui demanda:

—M. Henry Monnier est-il ici?

—Non, monsieur, répondit le portier d'un ton rogue, il ne demeure pas ici, il n'y est pas!

—Si fait, il y est, répliqua l'imperturbable farceur, car c'est mois qui suis Henry Monnier...

Là-dessus, il partit en riant à gorge déployée.

Le lendemain, il revint, grimé et méconnaissable:

—M. Henry Monnier.

—Il n'est pas ici, monsieur.

—Si fait, car c'est moi et je suis ici!...

Et il s'en alla, comme la première fois. Un autre jour encore, et grimé d'une façon différente, il revint à la même porte:

—M. Henry Monnier?

—Ce n'est pas ici.

—Si fait, reprit encore le mauvais plaisant; c'est moi qui suis Henry Monnier.

—Si vous revenez, lui dclara alors le

concierge, exaspéré, je ne vous répondrai plus que par des coups de bâton, entendez-vous? Et Henry Monnier s'en retourna chez lui, se mit à son bureau et écrivit ce mot à quelques-uns de ses amis:

"Cher ami, j'ai changé de logement; je demeure actuellement telle rue, tel numéro (la rue et le numéro de son portier mystifié); venez, ce soir, fêter mon installation; nous ferons un souper d'amis."

Le soir, un ami se présenta chez le portier de la nouvelle maison d'Henry Monnier:

—M. Henry Monnier?

—Ah! vous voilà encore! Attendez!...

Et l'infortuné ami reçut, pour toute réponse et pour tout souper, une volée de coups de bâton. Un second invité arriva; même question, même réponse; et tous les invités subirent le même sort.

Et, pendant ce temps, le terrible mystificateur éprouvait chez lui, à son vrai domicile, une joie indicible, à la pensée qu'il en avait fait "une bien bonne" à ses pauvres victimes.

Pourquoi? Lui seul le savait...



Les Débuts Littéraires d'André Theuriet

QUAND, au mois d'octobre, j'entrai en philosophie, mes lectures avaient déjà porté fruit.—un fruit moins savoureux et moins bien venu que ceux des pruniers de ma grand'tante, mais qui m'était cher tout de même, malgré sa noueuse âpreté; j'avais un petit poème en train, un conte en vers libres, écrit sous la double influence de La Fontaine et de Musset. Je le rimais avec délices, le matin, avant d'assister au cours de psychologie que nous faisait notre classique et rigide professeur, M. D...

C'était un récit moitié sentimental et moitié familier, où j'avais mis toutes mes préoccupations amoureuses du moment;—car, naturellement, j'étais amoureux, platoniquement amoureux, d'une jeune voisine brune dont la mère était liée avec la mienne et chez laquelle j'allais passer la plupart de mes soirées.

J'ai retrouvé le cahier d'écolier où je transcrivais mes rimes. C'était un gros volume relié et réglé à la mécanique, rempli aux trois quarts de rédactions géométriques, et que j'avais choisi précisément pour dérouter les curieux.

Derrière ce rempart de théorêmes, mes vers fleurissaient à l'aise et en sûreté, comme la violette à l'abri d'une haie hérissée d'épines. Je viens de les relire; ils m'ont paru enfantins et plats, mais à cette époque ils me semblaient très réussis, et je les pourléchais avec la même admirative sollicitude qu'une chatte qui mignote ses petits.

Quand le conte fut complètement achevé et suffisamment reléché, je le trouvai si beau que je ne pus résister à la tentation de le publier dans l'un des journaux du cru. Je me voyais déjà imprimé et je ne songeais pas sans une secrète délectation à l'importance que je prendrais aux yeux de la dame de mes pensées lorsqu'en ouvrant le journal elle lirait des vers tout pleins d'elle et dont elle devinerait l'auteur. Je recopiai donc mon conte avec amour et je le signai d'un pseudonyme: "Claude Blumenwald".—Mais là commençaient les grosses difficultés.

J'avais décidé que j'enverrais mes vers au journal libéral qui s'appelait alors le "Journal de la Meuse"; mais je ne savais comment aborder le rédacteur en chef, et à la seule idée de me présenter chez lui, mon manuscrit à la main, il me prenait des sueurs froides. Je résolus donc de jeter ma copie dans la boîte du journal, en y joignant une lettre faisant connaître mon désir et mon nom.

Cela simplifiait les choses, mais ce fut encore toute une affaire. La boîte du journal était située dans une allée qui conduisait au porche de l'église Saint-Antoine. J'y allai rôder deux ou trois fois, sans avoir le courage d'y glisser mon manuscrit. Il me semblait que tous les passants me dévisageaient et lisaient mon intention sur ma figure.

Enfin, un soir, à la brume, me sentant bien seul dans l'obscure ruelle, j'introduisis furtivement mon paquet dans la boîte peinte en blanc, et je me sauvai comme un voleur.

÷

Le lendemain, je reçus un billet du rédacteur en chef qui me donnait rendez-vous chez lui et j'y courus, le coeur palpitant. Ce journaliste était un homme aimable; il m'accueillit avec bienveillance et m'annonça qu'il allait envoyer mes vers à l'imprimerie.

Quand je sortis de chez lui, je me crus grand de dix coudées, et je baissai la tête de peur de heurter du front le réverbère suspendu au-dessus de l'allée. Je n'étais pas cependant au bout de mes peines.

La presse, à cette époque, était soumise au régime de la loi Tinguy, qui exigeait que chaque article de journal fût signé. Quand mes vers furent composés et que le gérant vit mon pseudonyme, il eut des scrupules et déclara que le "Journal de la Meuse" étant très mal noté à la Préfecture il ne voulait pas s'exposer à un procès, et que je devais signer de mon vrai nom.

Je n'avais pas prévu cette difficulté et cette trop éclatante publicité ne laissait pas de m'effrayer. Comment ma famille prendrait-elle la chose et surtout que dirait mon austère professeur de philosophie?

Mais un auteur qui va être publié pour la première fois est comme une femme qui s'est décidée à jeter son bonnet par dessus les moulins; rien ne l'arrête plus. J'en passai par tout ce qu'on voulut, et le soir même mon conte paru à la troisième page du journal, avec mon nom imprimé tout vif. Pendant deux ou trois heures, je fus parfaitement heureux et j'employai une partie de ma nuit à me mirer dans mon poème.

÷

Le lendemain, j'entrai dans la classe de philosophie avec une certaine inquiétude. Le professeur, grave et froid, comme toujours, examina nos cahiers et ocmmença sa leçon sur la "formation des idées". J'étais en train de me rassurer, quand, vers neuf heures, il tira de sa serviette un numéro de journal dont le seul aspect me serra horriblement le coeur.

—Messieurs, dit-il, je ne lis pas souvent les gazettes, mais hier soir mes yeux sont tombés par hasard sur ce journal, et j'y ai vu des vers signés par l'un de vous.

—L'un de nous?—Tous les regards se tournèrent vers moi; on connaissait déjà ma manie et on s'apprêtait à passer un bon quart d'heure. Quant à moi, je baissais le nez sur mon cahier, je ne bougeais pas, je me faisais petit: j'aurais voulu entrer dans une fente du mur.

—Ces vers sont détestables, au fond et dans la forme, continua le professeur; je vais vous les lire néanmoins, afin de montrer clairement à cet élève la voie déplorable dans laquelle il s'engage, et afin de l'en détourner si c'est possible... Cela

s'appelle les "Myosotis", poursuivit-il, froidement ironique.

En dépeçant vers par vers mon malheureux poème, ergotant sur chaque image, épiloguant sur chaque rime, s'indignant aux moindres hardiesses, il piétina impitoyablement sur mes pauvres fleurs poétiques, et n'en laissa pas une debout, au grand ébaudissement de mes condisciples qui jouissaient cruellement de ma mine piteuse et faisant écho aux sauvages plaisanteries de mon tourmenteur.

÷

Pâle, étouffant de douleur et de dépit, j'assistait sans pouvoir articuler un mot à ce massacre de mes plus beaux vers, à la profanation de mes effusions amoureuses, livrées aux ricanements de cette bande de collégiens sans pitié.

La cloche de dix heures mit heureusement fin à mes tortures. Je m'enfuis du collège les larmes aux yeux, la rage dans le coeur, et je me réfugiai au fond du jardin de la grand'tante où j'essayai de relire mon poème imprimé. Mais le charme était rompu, la coupante ironie de mon professeur avait desséché sur pied toutes ces belles choses que j'admirais si paternellement la veille.

Mes vers m'apparaissaient brisés, disloqués, dédorés, défraîchis, comme des papillons mutilés qui ont perdu le lustre et la poussière colorée de leurs ailes meurtries.

Et ce fut ainsi que je connus les premiers déboires de la vie littéraire.

FUMEES INDUSTRIELLES

La fumée est l'ennemie de l'homme.

Non seulement elle envahit nos poumons, mais elle obscurcit l'atmosphère au point que la lumière solaire est interceptée.

Pas de lumière, et les maladies abondent.

La statistique médicale montre que la mortalité augmente avec l'obscurcissement de l'atmosphère. Nous nous portons mal depuis que le soleil n'accomplit plus son rôle de désinfectant et de microbicide.

A Londres, le mal est autrement grand. M. Russel a fixé à 2 millions de dollars les pertes que la fumée coûte à Londres sous formes de mortalité. Et ce n'est pas tout.

On estime à 11,000,000 de dollars les suppléments de dépenses dues à l'usure et perte de linge, vêtements, tentures, remplacés.

In va même jusqu'à les évaluer à 12 millions au total. En définitive, argent perdu, mais, surtout, santé publique atteinte.

Les grandes villes américaines, comme nos villes de la vieille Europe, sont aussi débordées par les fumées.

Mais à Chicago, par exemple, on commence à ne plus se contenter de gémir, on poursuit des essais importants contre la production des fumées. Et l'on obtient des résultats qu'il importe de signaler.

Un ingénieur, M. Bird, a fait cette découverte.

Un foyer dans lequel se trouve une distance de deux à trois verges entre la grille et la plus proche paroi de la chaudière brûle intégralement le charbon sans dégagement intempestif de fumée.

Le grand intervalle ménagé entre le charbon et la chaudière permet aux gaz chauds de brûler complètement la fumeé.

A Chicago, dans les usines Edison, dans Harrison Street, on brûle quotidiennement 2,000 tonnes de charbon et, pourtant, les cheminées ne se couronnent plus de leur panache de fumée.

On ne doute pas, à Chicago, que le problème de la fumivorité complète ne soit résolu. Ce n'est plus qu'une question de mois au point de vue industriel.

Ce jour-là, un grand progrès sera réalisé.

Quant aux foyers domestiques, on devrait bien s'en tenir aux combustibles qui ne donnent guère de fumée, et qui sont le coke et l'anthracite.

Nous finirons par ne plus avoir, comme maintenant, une atmosphère brumeuse, déplorable pour les bronches et pour la santé publique.

PLUS CHER QUE L'OR

Il ne faudrait pas se figurer, à l'heure actuelle, que l'or soit le plus précieux des métaux, quoique bien entendu il compte toujours parmi les métaux précieux, et que l'on songe surtout à lui quand on parle de métal précieux.

Il est évident qu'il est autrement cher, parce qu'il est autrement plus rare que le fer par exemple, ou encore que le plomb, le zinc, le cuivre, l'arsenic, l'étain, le mercure, l'aluminium, le nickel même, lesquels derniers métaux, aluminium, nickel et aussi mercure, sont bien autrement plus coûteux que le plomb ou le zinc, et à plus forte raison que le fer.

Encore au-dessous de l'or, comme prix, nous trouvons le magnésium, le manganèse, le tungstène, l'argent bien entendu, qui a tant baissé de prix, le molybdène, qui est si utilisé dans la métallurgie moderne en addition à l'acier, le chrome, qui également sert à la métallurgie de l'acier.

Mais si nous regardons plus loin, nous apercevons une série de métaux qui sont plus chers, un peu plus ou beaucoup plus chers que l'or.

C'est d'abord le fameux platine, métal grisâtre si dense, si réfractaire aux hautes températures, peu attaquable chimiquement, et que l'on emploie de plus en plus dans la bijouterie moderne en raison même de son prix, et aussi, il faut le dire, de ses qualités particulières.

Il a des emplois multiples dans les laboratoires, dans l'industrie, et dans certains matériels où l'on exige une très grande résistance.

Plus haut dans l'échelle des prix, nous allons trouver le palladium, l'osnium, ui sert à la fabrication des filaments des lampes nouvelles à incandescence, le rhodium, le ruthénium.

Le palladium par exemple sert à faire des échelles pour les instruments de précision dans les laboratoires.

Son amalgame est employé par les dentistes. Les alliages d'osmium et d'iridium sont employés, à cause de leur dureté, pour constituer la pointe des plumes d'or des stylographes et plumes à réservoir.

L'iridium, qui est couleur d'acier, présente une dureté exceptionnelle, et il est utilisé aussi pour constituer les couteaux de balances ou autres dispositifs du même genre.

Plus haut dans l'échelle des prix, nous trouverions, à peu de distance les uns des autres au point de vue de la valeur, le zirconium, le titaen et l'uranium.

C'est ensuite le lithium le vanadium employé dans les aciers spéciaux.

Enfin parmi les métaux les plus rares et par conséquent les plus chers, nous trouverions le rubidium, ou encore tous les métaux du groupe du cérium, dont nous avons eu occasion de parler en citant notamment l'yttrium, à propos de la fabrication du manchon à incandescence pour l'éclairage par le gaz.

Nous devons dire que, parmi beaucoup de ces métaux si chers et autrement plus chers que l'or, un grand nombre sont uniquement réservés aux travaux de laboratoire.

Tel est le cas par exemple du radium, dont on a tant parlé à propos des rayons mystérieux et des "radiations"; beaucoup d'entre eux ne trouveront pas d'application absolument pratique, en vertu même de leur rareté et de leur cherté.

—— o ——

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustre

40 pages de texte humoristique, sentimental, dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositalres ou chez les Edit-Propriétaire,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $2.50 pour un an, $1.25 pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement au **Samedi.**

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Francais

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode.** L'abonnement commence le mois suivant celui ou l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . . .

. . . . . .

Abonnez-vous a

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages

pour $1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour un an, 50c pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement à la **Revue Populaire.**

Nom . . . . . .
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

UNE VILLE MORTE

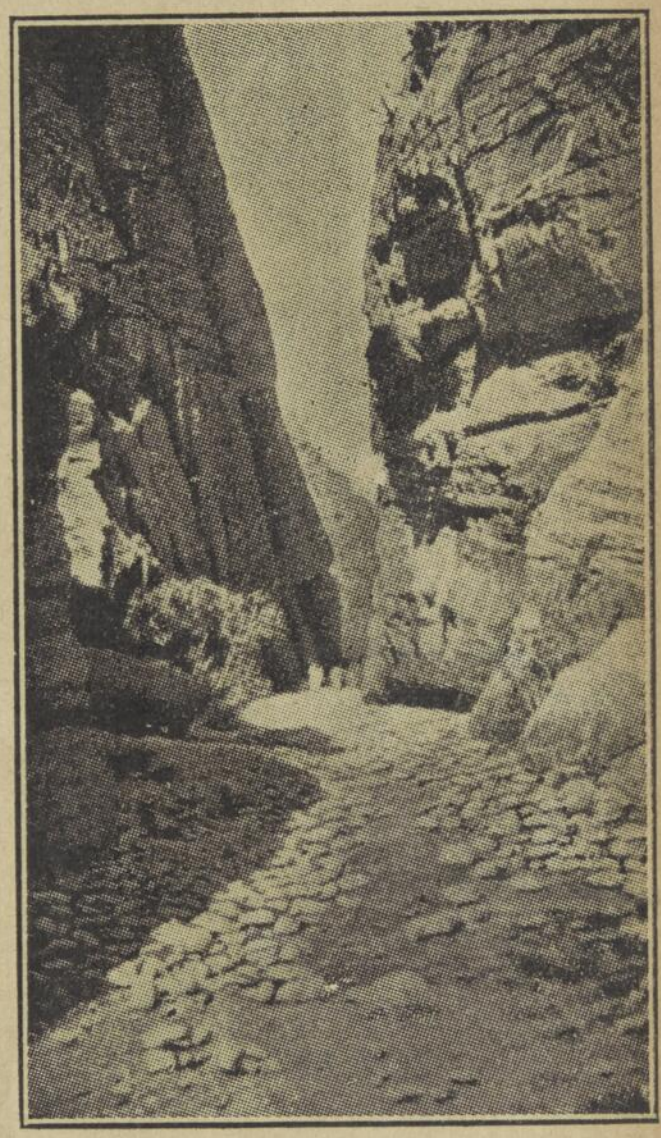
PETRA

DE toutes les cités antiques, de toutes ces villes qui sont maintenant déchues pour toujours, Pétra est certainement une de celles dont le nom tente le plus l'imagination du voyageur.

La difficulté de son accès, l'aridité, la majestueuse beauté et le caractère grandiose des montagnes qui l'environnent, le mystère qui enveloppe sa fondation, sa fin, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement la date, les merveilleux monuments ornant les montagnes entières du cirque au milieu duquel elle repose, tout cet ensemble contribue à faire de Pétra un endroit unique dans son genre. Ce qui parle le plus fort aux voyageurs, ce sont les demeures de ceux qui, il y a deux mille ans, ne parlaient déjà plus.

Quant à la ville des vivants, elle a été tellement bouleversée qu'en certains endroits il est difficile de retrouver le tracé des rues, des places ou des carrefours. Un grand temple délabré, les débris des décorations qui ornaient la voix triomphale sur les bords d'un oued desséché, des culées de ponts, quelques colonnes et des dizaines d'hectares de pierres culbutées, pêle-mêle, sous lesquelles s'abritent des légions de serpents et de scorpions, voilà, à l'heure présente, l'antique ville des vivants.

Pétra est située dans cette grande coulée profonde qui, du sud de la mer Morte, s'en va au golfe d'Agabah sur la mer Rouge.



Sur le chemin de Petra. L'aspect de cette route, enfermée entre de hautes murailles naturelles, impressionne fortement le touriste.

Elle fut fondée par les Nabatéens, peuple d'origine sémitique, venu d'Orient à

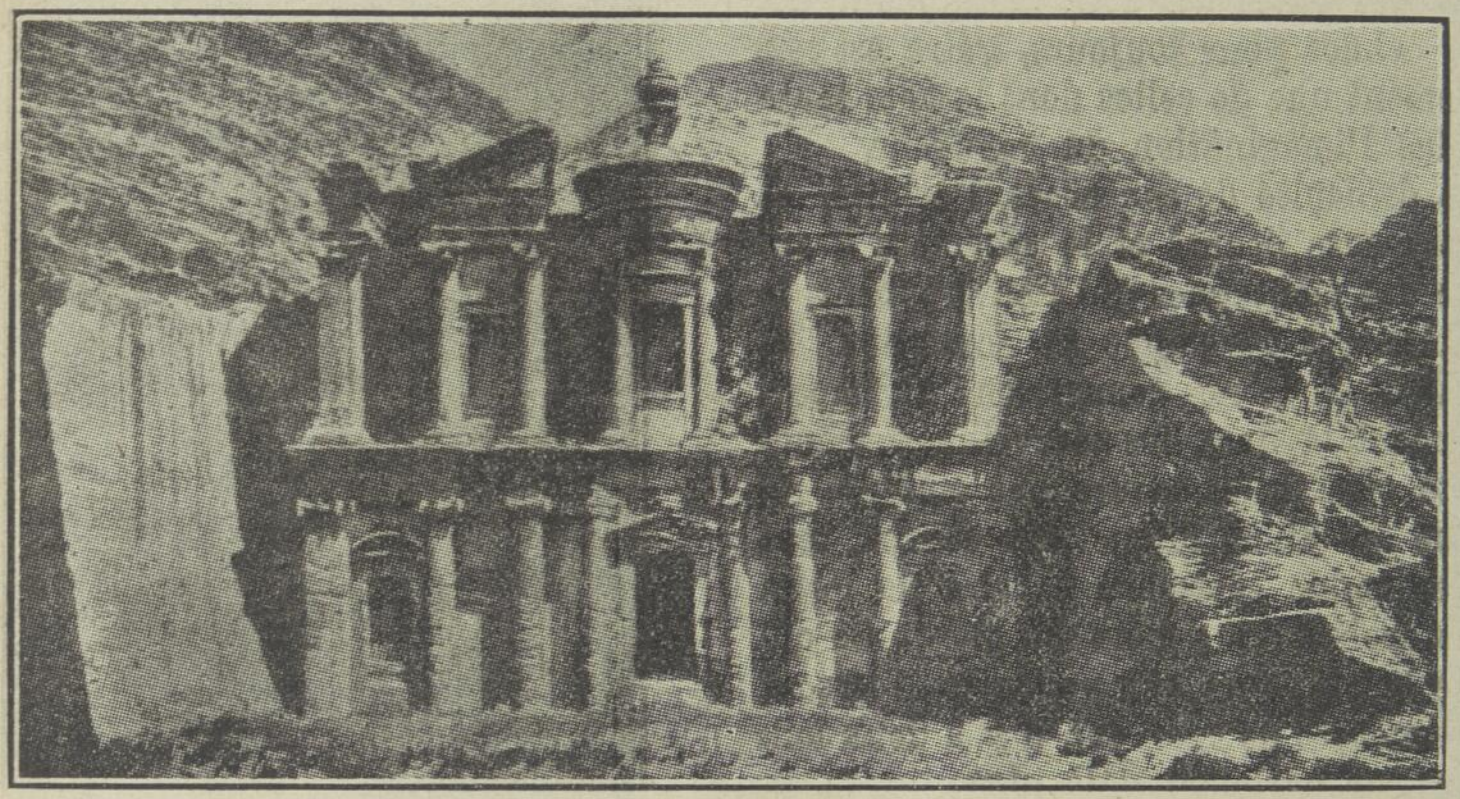
une époque inconnue dans le pays d'Edom.

Sans avant-propos, brusquement, Pétra apparaît dans l'histoire vers 312 avant J.-C. comme une des surprises de ces temps dont nous ne connaissons encore que bien peu de chose.

Les Nabatéens étaient des nomades. Ils importaient le fer, l'airain, la pourpre ; ils possédaient l'or, l'argent, les parfums.

signe, le signe de la tribu, et, chez quelques-unes, on retrouve clairement une lettre nabatéenne plus ou moins déformée par la longue succession des siècles.

Voici donc des nomades, entrepositaires de nombreuses marchandises, accumulant de grandes richesses personnelles. Il faut un endroit fixe, un lieu stable, pour pouvoir mettre marchandises et richesses à l'abri d'un coup de main et des perpétuelles déprédations des marau-



Le temple d'Ed-Deir, taillé à même le roc est plus vaste que la plus grande de nos églises modernes.

Au cours de leurs nombreux voyages, soit pendant les séjours aux campements, soit pendant les arrêts aux heures chaudes des jours, ils demandaient à la divinité de favoriser leurs entreprises suivant une formule à peu près toujours la même: "Salut, souviens-toi d'un tel, fils d'un tel"... ou "frère d'un tel." Paix, un tel, père d'un tel."

Un fait assez curieux à noter en passant, c'est que chaque tribu bédouine, à l'heure actuelle, a encore sa marque, son

deurs du désert. Sur l'un des chemins de leurs caravanes, les Nabatéens choisissent au milieu des montagnes, dans un endroit inaccessible ou à peu près, un emplacement où ils pourront laisser en sûreté femmes, enfants et fortune, et ils lui donnent le nom de Petra (la Roche).

La seule chose qu'il est possible d'affirmer avec certitude, c'est que la Pétra florissante fut une grande ville et un centre très important dans ce coin perdu

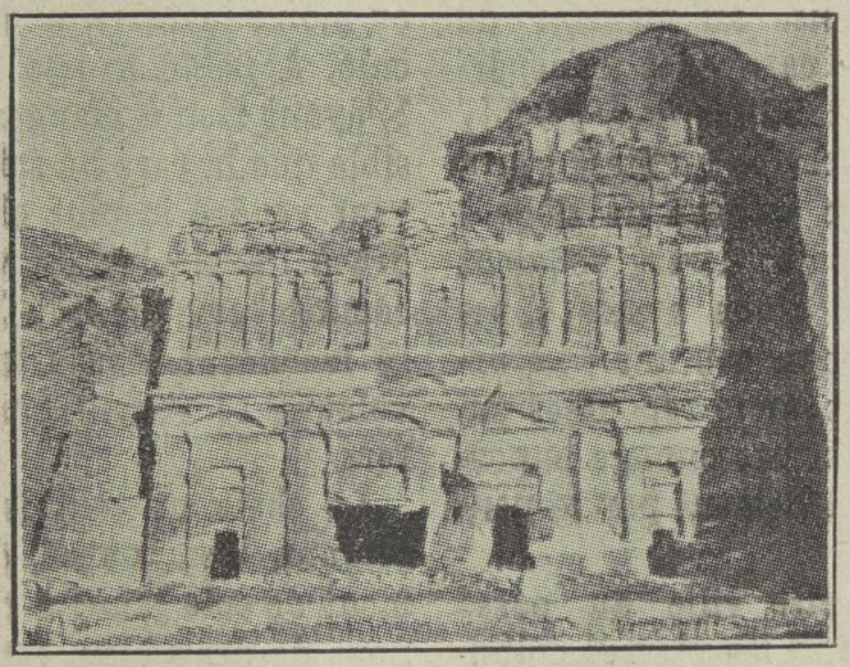
de l'Orient, au milieu des déserts de l'Arabie.

Aujourd'hui, sauf quelques familles de Bédouins, pauvres, misérables, et qui logeaient dans des tombes, tout n'est à Pétra que silence. La prophétie de Jérémie s'est réalisée: "Personne n'y habitera, aucun fils de l'homme n'y séjournera."

Avant d'arriver à Pétra, le panorama devient fantastique. L'oeil plonge sur une mer de pics, de dents, de cols, de vallées, de ravins qui s'en vont, au milieu d'un enchevêtrement indescriptible, se perdre et mourir aux solitudes mornes et désolées du fond de l'Arabah.

Les grès ont les plus merveilleuses colorations: le rouge et le jaune dominent. La puissance de tonalité atteint son maximum à la rencontre de ces deux couleurs car, ensuite, les rouges, de presque noirs, varient jusqu'aux roses les plus exquis, les jaunes vont des jaunes violents aux jaunes clairs soufre-citron et, comme si ce n'était pas assez, des veines blanches, bleutées comme des fumées, tourbillonnent et nuancent encore à l'infini les masses rocheuses. Jamais, peut-être, la palette du Créateur n'a été plus riche, plus féconde qu'en ces endroits.

L'impression dépasse tout ce qu'il est possible de s'imaginer. Un cirque ayant de 1 500 à 1,800 verges du sud au nord, de 1,00 à 1,200 de l'est à l'ouest, est entourée de montagnes de grès multicolores que le ciel bleu baigne d'azur. Sur les flancs de ces montagnes, des tombes grandioses s'étagent, sculptées dans le rocher. Elles sont pressées, elles se touchent aussi loin que la vue peut porter; il y en a toujours, partout de ces tombes; les étages s'élèvent les uns au-dessus des autres jusque vers les sommets. Ces montagnes ne sont que de vastes nécropoles percées de centaines de portes aujourd'hui ouvertes, marquant de points sombres les surfaces roses, rouges et jaunes. Des centaines de colonnes monumentales se dressent, sveltes, dans la beauté de la matière. Des chapiteaux exquis, des frontons,



Un tombeau à trois étages; cette ruine impo sante donne une idée de ce qu'était la construction primitive.

des urnes achèvent et complètent cette extraordinaire parure.

Remontons à l'est, nous trouvons une vaste construction: le Khazné Fir'aoun ou Château de Pharaon. C'est un temple vraisemblablement. Quatre colonnes soutenaient l'entrée; les murs, encore debout, sont intacts, ou à peu près, jusqu'à la corniche qui décorent des boucliers. La toiture effondrée remplit l'intérieur des trois salles d'une quantité de débris.

Quand on se promène parmi ces ruines sur lesquelles plane comme une sorte d'angoisse, on cherche à se représenter l'animation d'autrefois, au moment de l'arrivée des grandes caravanes transportant toutes les marchandises de l'Orient. On cherche à se figurer ce qu'était Pétra quand il y avait une menace de siège ; quand les éclaireurs du désert venaient annoncer l'approche d'une armée ennemie et que les hommes, courant aux armes, se réunissaient pour le repousser ou, au contraire quand un personnage important était reçu solennellement par le peuple en fête.

Maintenant, sur cette ville au passé triste ou joyeux, parmi les pierres culbutées, il ne pousse que de pauvres arbustes épineux; au printemps, le lis, l'asphodèle fleurissent, donnant un peu de gaîté, mais tout cela est bien inanimé et, si un Bédouin en haillons, gardant des chèvres noires faméliques, ne venait à passer à de grands intervalles avec son troupeau, la solitude y serait complète.

Après les campements au désert, parmi ces solitudes sans limites où le ciel et la terre se confondent à l'extrême horizon, on éprouve comme une sorte d'angoisse dans cet endroit écrasant, grandiosement sauvage, infiniment triste, mais admirable de couleurs. Le moindre bruit, répercuté par l'écho, se gonfle, devient formidable, douloureux à entendre. Les chameaux, si grognons à l'ordinaire, qui ont tant à se dire, sont frappés, eux aussi, par le changement de scène. Ils ne sont plus chez eux et restent muets, ruminant mélancoliquement.

La vie au camp serait presque une vie de silence, si ce n'étaient les cris, les querelles et les hurlements qui sont la conséquence fatale de tout marché en pays arabe. Les rares habitants de Pétra profitent de l'arrivée des touristes pour apporter des provisions, du lait caillé dans des outres de cuir, des oeufs, des agneaux plus ou moins maigres, une vache noire minuscule, à peine grosse comme un veau. N'ayant rien à manger, il est compréhensible que la race ne soit pas forte. Chacun veut vendre le plus cher possible et vendre à l'exclusion du voisin. Les disputes commencent aussitôt. Femmes et hommes se menacent, s'injurient, se traitent de voleurs, se vouent mutuellement aux enfers.

Le cheik un tout jeune homme, mince, élégant, bien tourné, dans son long vêtement de soie jaune à ramages, et son burnous de drap bleu, essaie bien d'y mettre bon ordre, mais il le fait timidement ; son père a été assassiné il y a quelques années. L'exemple paternel ne le tente guère; aussi met-il mille formes dans ses rapports avec ses irritables administrés. La vie ne compte pas dans ces pays.

D'une façon générale, pour tailler une tombe, la roche était égalisée, râpée sur toute la surface que le monument devait occuper. Quelques-unes ont 10,15, 20 verges de hauteur; puis, des colonnes, des chapiteaux, des corniches, des frontons étaient sculptés.

On ouvrait une porte, quelquefois une ou plusieurs fenêtres, et on creusait la montagne pour y créer la chambre funé-

raire. Certaines de ces chambres ont de grandes dimensions. Une d'entre elles, par exemple, qui servit de basilique dans les premiers temps du christianisme, mesure de 12 à 14 verges de hauteur et 18 de longueur.

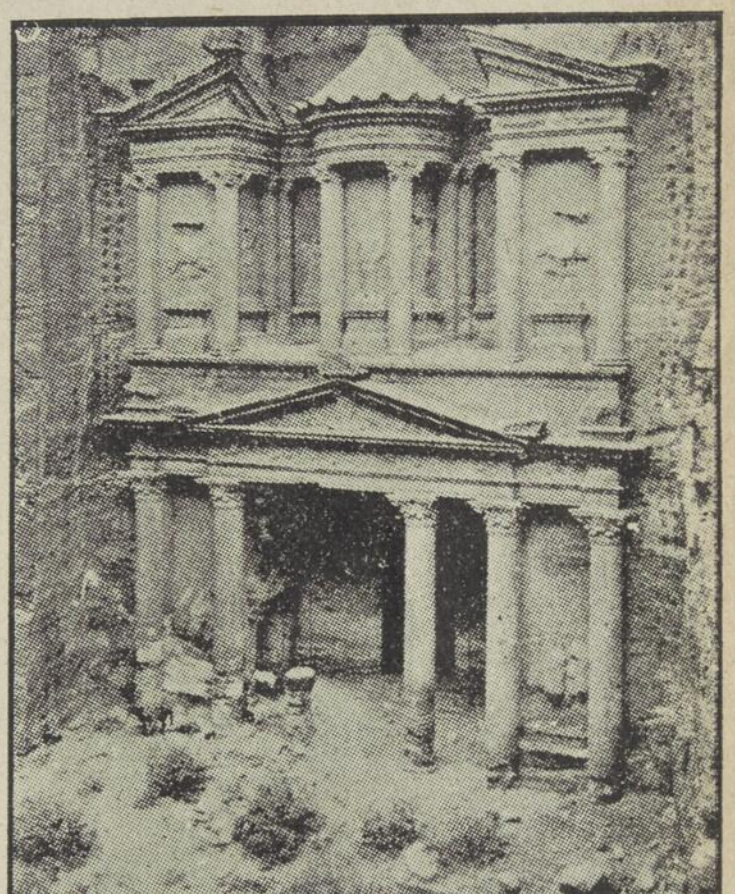
Des ouvrages très documentés ont été publiés sur Pétra. Cependant, il reste un vaste champ de découvertes pour les fouilleurs.

Il y a peu d'années, les Bédouins, totalement indépendants, maîtres du désert, rançonnaient les voyageurs et créaient de telles difficultés que, non seulement il n'était pas commode d'y yséjourner, mais encore d'y parvenir.

Depuis l'occupation de Kérak et de Chobak par les Turcs, la visite de Pétra est relativement plus facile. Cependant, il faut toujours compter, en dehors des incidents de route, sur l'extrême défiance des fonctionnaires de la Porte.

Nous venons de voir plus haut que la principale entrée de Pétra devait être par la gorge du Sik, étroit et sinueux couloir aux parois abruptes, à peine assez large en certains endroits pour que deux chameaux puissent se croiser avec des charges. A une petite distance de son débouché sur la ville, près des dernières tombes, la couleur s'élargit subitement par une déchirure, une crevasse perpendiculaire à sa direction générale, et juste devant l'entrée de la reprise du couloir vers l'est, on se trouve tout à coup en présence d'une des plus parfaites merveilles que l'Antiquité, si prodige sur ce chapitre, nous ait léguées. Est-ce une sépulture? Est-ce un temple? Les avis sont partagés. C'est un temple vraisemblablement. Les voyageurs venaient là, sans doute, implorer ou remercier la divinité, soit quand ils partaient pour leurs longs et périlleux voyages à travers le désert, soit quand ils en revenaient.

Une divinité à laquelle le temple était dédié, sans doute Isis, avec la corne d'abondance et la coiffure en forme de dé, des guerriers aux vêtements flottants, à la hache levée, et qui paraissent danser une danse guerrière, des femmes ailées



Le temple rose, nommé par les Bédouins "El Khazné Fir'aoun".

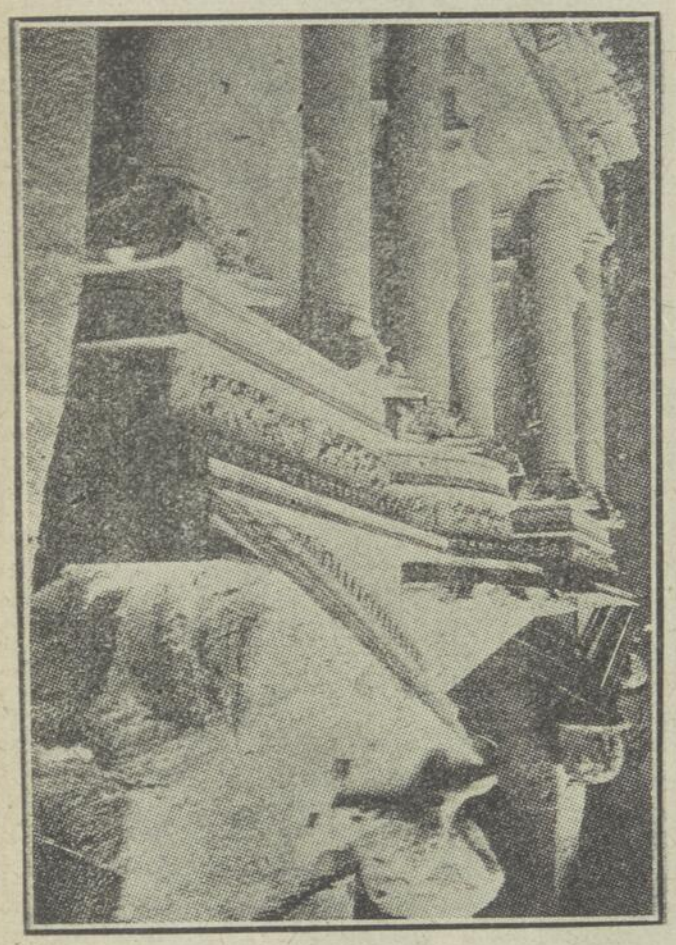
vêtues de robes de gaze, des cavaliers tenant des chevaux en main, sont sculptés en ronde-bosse sur le monument, dans les sortes de niches que forment les colonnes.

Rien ne peut rendre la beauté du site, rude, sauvage, de ce puits formé par la nature, et la magie de cet temple aux lignes, aux proportions infiniment harmonieuses.

Trois portes, une de face et deux laté-

rales, permettent l'accès de l'intérieur où quatre chambres sombres, nues, sans un seul ornement, devaient servir autrefois à la célébration du culte.

Celui qui a décidé l'édification de ce temple monolithe était un grand artiste, un merveilleux metteur en scène, un décorateur incomparable, et l'architecte qui en a arrêté les lignes n'était pas moins



La partie supérieure du magnifique portail du temple rose.

grand que lui. L'effet que produit ce monument est saisissant. Partout ailleurs, il serait une splendeur, mais placé dans ce cadre unique, il est une merveille.

Quand, après avoir parcouru les espaces infinis du désert, aux grandioses monotonies, après avoir été enserré, écrasé par les murailles rocheuses de la sombre et mystérieuse gorge du Sik, on se trouve brusquement arrêté devant ce temple rose, inondé de lumière, on ne peut s'empêcher d'être émerveillé par cette divine création, une des plus belles conceptions du génie humain.

Aucune inscription ne permet de le dater avec certitude. Cependant, certains auteurs pensent qu'il fut taillé peut-être vers l'an 131. Il mesure une vingtaine de verges de hauteur.

Les Bédouins lui donnent le nom de "El Khazné Fir'aoun", et pensent qu'un trésor phanaonique est enfermé adns l'urne, mais il n'y a aucune importance à attacher à cette dénomination, ni au prétendu trésor, car les Arabes actuels sont de pauvres historiens et d'excellents conteurs de légendes.

Jadis, un parvis dallé recouvrait la place. De ce parvis il ne reste rien. Les pluies torrentielles ont emporté la maçonnerie; des lauriers-roses poussent maintenant, pressés les uns contre les autres, et tous les ans, l'été, le temple désert semble émerger des fleurs, dans le silence religieux de la gorge abandonnée.

En quittant le Khazné Fir'aoun et en continuant sa route vers l'est dans la direction du village d'Elji, pendant une heure environ on chemine dans le Sik...

Autrefois, un pavage recouvrait le sol: l'eau, soigneusement canalisée, était, par là, amenée à Pétra dans des conduits et des travaux dont les vestiges sont encore visibles. Aujourd'hui, elle coule claire, limpide sur le sable jaune, elle chante sur le gravier rose et donne une délicieuse impression de fraîcheur que, seuls, les chameaux ne goûtent pas.

Habitués à marcher sur un sol complètement desséché, ils font mille difficultés pour avancer, refusent de se mouiller les pieds, essaient gauchement d'enjamber, heurtent les charges contre les parois du rocher, glissent et finalement, découragés, tombent.

Elle est grandiose aussi, cette coulée du Sik. Les grès rouges, noircis par l'humidité,, s'enlèvent d'un seul jet à 60 ou 300 verges de hauteur. En quelques places, elle est si étroite qu'en étendant les bras, on en touche à peu près les deux bords. Le soleil n'y pénètre pour ainsi dire jamais, ou dans certains endroits, pendant quelques minutes seulement, de sorte que la marche s'effectue dans une demi-obscurité.

Par où va-t-on pouvoir en sortir? On a comme un petit sentiment d'effroi; c'est peut-être la crainte de la masse qui surplombe et étouffe. mais à angle droit, le chemin continue pour venir buter encore contre un autre mur, s'élevant majestueusement vers les espaces bleues. De temps en temps, un oiseau de proie passe, rapide dans son vol, et les voix des hommes, grossies par l'écho, résonnent d'une façon stridente.

Dans la gorge du Sik, c'est le temple rose, cette divine création, cette merveilleuse surprise pour ceux qui arrivaient, ce dernier et exquis souvenir pour ceux qui s'en allaient, où venants et partants pouvaient implorer, remercier les dieux dans le cadre le plus beau que l'esprit humain puisse imaginer. C'est le temple d'Ed Deir où nous voyons des escaliers colossaux, entaillés dans la montagne, qui conduisaient aux sanctuaires.

Au nombre des sépultures que l'on rencontre, il y en a une qui est particulièrement à signaler: c'est une façade de l'époque romaine, assez tardive de style ; deux lions de facture asiatique, peut-être persane, sur les deux côtés de la porte, en gardent l'entrée. A certains endroits, les marches ont disparu. Dans d'autres, il n'y en a plus que des vestiges, mais aussi quelques parties sont encore bien conservées et dans ces coins préservés par la nature, on s'imagine ce qu'étaient les longues processions, les files ininterrompues des pèlerins d'autrefois, s'en allant vers le temple il y a près de deux mille ans.

En revenant le soir, de nos longues courses à travers les ruines de la ville, nous avons le spectacle de centaines de tombes éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.



Une ancienne sépulture.

C'est la fin d'un jour s'étendant encore une fois depuis tant de siècles sur la fin d'une cité. Il y a une infinie poésie, pleine de mélancolie, à ces heures de transition où tout se calme dans la nature. Quelques hirondelles nouvellement arrivées achèvent leur chasse: ce sont les seuls êtres qui donnent un semblant de vie à cette mort de toutes choses.

—— o ——



Un chapeau de 15,00 dollars

La Mode Feminine au Tibet

LE Tibet est un pays peu connu et dans lequel il y a beaucoup de choses intéressantes à glaner.

Dans ce même numéro de la "Revue Populaire" l'un de nos collaborateurs nous le prouve déjà en nous faisant connaître les curieux et primitifs ponts que l'on rencontre dans ce pays; il n'en faudrait cependant pas conclure que le Tibet est un pays sauvage et rebelle complètement à la civilisation.

Ceci est sans doute un peu vrai pour les hauts plateaux où les hommes ont, en général, la physionomie stupide et abrutie et mènent une existence nomade qui n'a rien d'attrayant mais dans le reste du pays la vie est bien différente.

Sans flatterie déplacée, on peut dire que partout la femme constitue le plus bel ornement de la Société; même dans les contrées les plus reculées, chez les peuplades les plus sauvages, la femme donne une note de grâce et de gaîté qui est loin de nuire à l'aspect général.

Il en est de même au Tibet; dans la région des vallées, la vie est assez facile, les vêtements quelque peu luxueux surtout ceux des femmes qui prouvent même une certaine coquetterie.

Les modes ne sont naturellement pas les mêmes là-bas qu'ici; néanmoins elles prouvent un certain goût et aussi... une bourse suffisamment garnie.

Ce que préfèrent les femmes par dessus tout, ce sont les couronnes en coquillages ou en argent, les colliers de porcelaine rouge avec grains de corail et d'ambre, les magnifiques ceintures, etc.

Dans la haute classe de la société, ces ornements sont même parfois très coûteux, témoin cette coiffure dont nous avons pu nous procurer la curieuse photographie.

Ornée de turquoises, de perles et de corail, elle est peut-être un peu encombrante mais sa propriétaire n'en est pas moins fière d'autant plus que tout cet édifice représente la coquette somme de quinze cents dollars!

Comme la polygamie est admise au Tibet, cela suppose une certaine fortune à ceux qui veulent habiller leurs épouses, suivant leur sang.

Malgré la proximité de la Chine, l'entrée des femmes chinoises est interdite au Tibet.

Ces dernières n'ont réellement pas de chance en quelque pays que ce soit.

LA MAISON D'UNE REINE

C'EST le château de la Malmaison, un délicieux spécimen de l'art et de l'architecture français à l'époque du Consulat et de l'Empire. A ce titre seul, il vaudrait une visite.

On l'a récemment transformé en musée: des souvenirs de Napoléon et de Joséphine y ont été pieusement rassemblés.

Au reste, il est aux portes de Paris, et cette proximité de la capitale avait surtout séduit la future impératrice lorsqu'elle visita pour la première fois cet endroit où devaient s'écouler les années les plus heureuses de son existence.

Nous allons parler beaucoup de Joséphine. On a dit que la Malmaison avait été son Petit Trianon. Ce fut autre chose et plus: sa création: le miroir de son âme changeante mais impressionnable et bonne; le témoin de ses succès; l'asile aussi où l'impératrice déchue essaya, parmi les fleurs qu'elle avait plantées, parmi les oiseaux des îles qui lui rappelaient son enfance, d'oublier sa disgrâce au milieu des distractions botaniques et champêtres.

Après 1815, enfin, après Waterloo, quand tout s'était écroulé sous les pieds de l'Empereur, quand cette femme même qu'il avait adulée et répudiée ne fut plus qu'une morte, Napoléon, hanté par sa mémoire, voulut revoir ces lieux où la vie lui avait été souriante et y passa les quatre derniers jours qui précédèrent sa fuite et son départ pour Sainte-Hélène.

La Malmaison, c'est là un nom très vieux et quelque peu sinistre: "male maison", maison mauvaise, maison maudite. On raconte qu'à cet emplacement s'élevait, vers le onzième siècle, au milieu d'une forêt hantée de bandits, une demeure qui était leur repaire. Marie-Josèphe-Rose Tascher de la Pagerie, veuve du vicomte Alexandre de Beauharnois, ne se laissa pas impressionner par ces détails. Elle était impressionnable, certes! Mais sa propre aventure, au cours de la sinistre époque de la Terreur, lui avait enseigné à s'inquiéter seulement des dangers réels.

Née aux Trois-Ilets, à la Martinique, en 1763, conduite en France toute jeune pour y épouser à Paris le vicomte de Beauharnois, Joséphine—c'est le nom populaire qu'elle devait acquérir bientôt—fut jetée dans un cachot de la prison des Carmes pendant la tourmente révolutionnaire. Son mari, qui avait connu le même sort, périt sur l'échafaud: elle eut le bonheur d'être relâchée.

C'est alors qu'elle s'installa rue Chantereine où sa beauté et les qualités de son esprit attirèrent la tapageuse société thermidorienne. Elle connut Bonaparte et il se déclara. Il était alors, selon le mot de cette mauvaise langue de Barras, "un homme de rien": c'est-à-dire que son étoile n'avait pas encore lancé ses éclats. Mais, trois jours après que la séduisante rivale de Mme Tallien fût devenue Mme

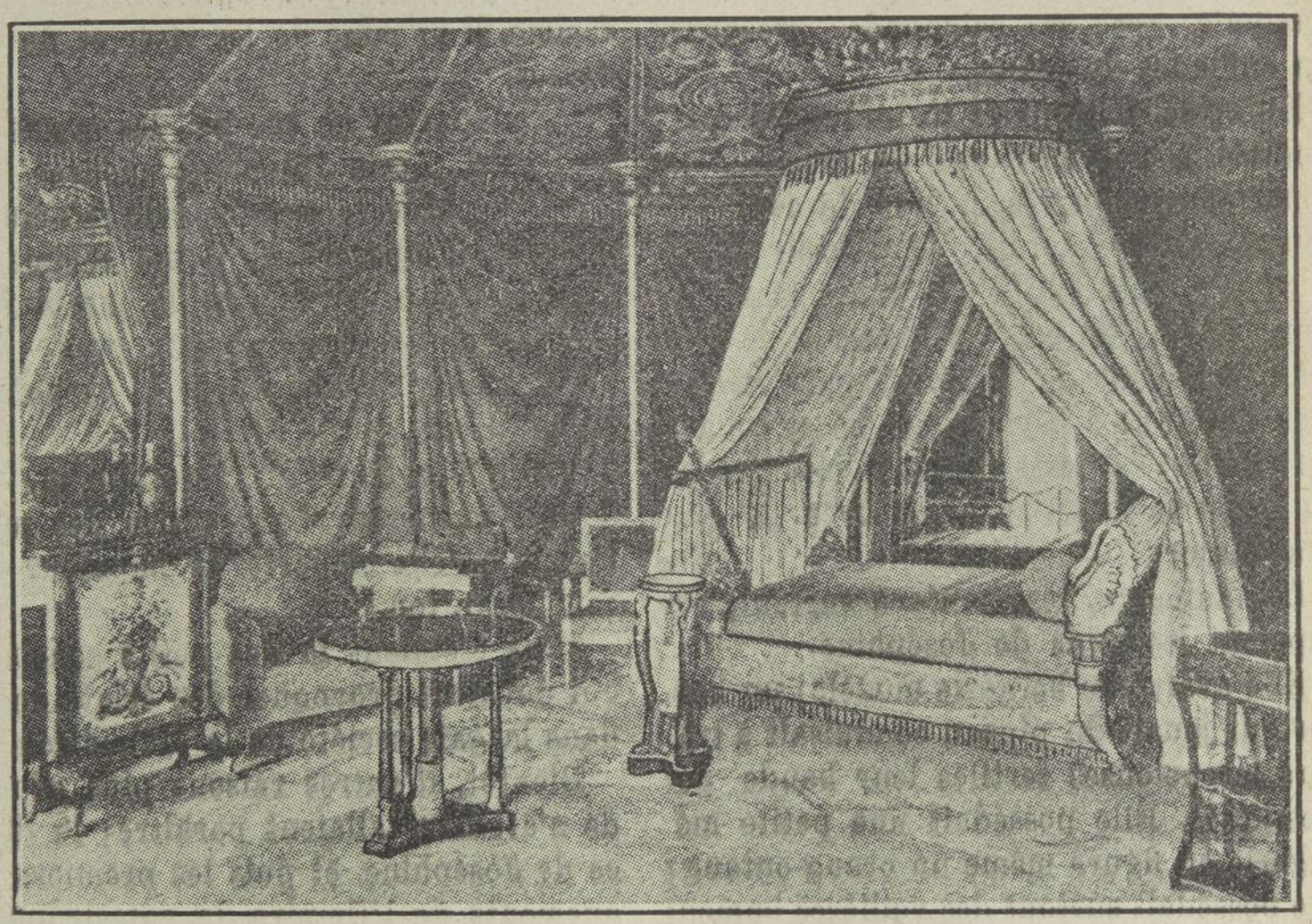
Bonaparte, le Corse, nommé général en chef des armées d'Italie, allait rejoindre ses troupes et se couvrait de gloire. On était riche! On était puissant, on était célèbre!... Joséphine se souvint de ce "sans-souci", de cette maison de la campagne de Rueil qu'elle avait visitée, un jour de promenade aux champs, après sa sortie des Carmes. Elle appartenait aux Lecouteulx du Moley; ils en demandaient cent cinquante mille francs... un rien ! N'était-elle pas riche, la jolie créole, née pour les contes de fée et à qui une vieille négresse de la Martinique avait dit là-bas, sous le ciel des tropiques:

"Vous vous marierez bientôt; cette union ne sera pas heureuse; vous deviendrez veuve, et alors vous serez reine de France; vous aurez de belles années mais vous périrez dans une émeute."

Quand il revint d'Italie, Bonaparte trouva sa femme installée au château. Il y avait la note à payer. Il fronça un peu les sourcils, paya et pardonna. Joséphine s'amusait tant, et elle avait fait de si jolies choses!...

Bonaparte, par caprice, et pour faire plaisir à sa femme, s'intéressa aussi à la Malmaison. Toujours, il entendit qu'elle serait là "chez elle"; il lui plaisait de s'y considérer comme un invité; c'était l'esprit de repos où il descendrait, entre deux campagnes, où il se sauverait, du samedi au dimanche, pour échapper à la tourmente des affaires et de ses obligations.

Empereur, il y vint donc comme il y



La chambre à coucher de l'impératrice Joséphine.

était venu, général. Au reste, il affectionnait la façade simple et reposante du château; sur la pelouse gazonnée qui s'étendait jusqu'a upied de l'immeuble, le vainqueur d'Austerlitz, en ses moments de gaîté, s'oublia même à jouer aux barres, comme un écolier.

Quoi que la Malmaison fût pour sa femme "un rêve de petite bourgeoise", l'Empereur ne désaffectionnait pas ce logis spacieux, assez imposant, dès le vestibule, avec ses colonnades grecques, ses enfilades de pièces.

Du reste, il trouvait là toutes les com modités. N'y avait-il pas, au premier, ses appartements privés, à côté de ceux de l'Impératrice; sa salle de Conseil, toute faite à l'imitation d'une tente, car les murs, garnis de bois de lances et le plafond, en forme de dôme, disparaissaient sous une toile à bâche, blanche et rouge; ses écuries: le poste de ses fidèles gardes du corps et jusqu'aux chambres de son Etat-Major?

Les animaux, les moutons surtout, occupaient les soins de Joséphine.

Elle avait une bergerie modèle; un berger qui jouait du pipeau conduisait à travers les pelouses fertiles leur bande domestiquée. Elle possédait une petite ménagerie où figura même un orang-outang; elle possédait surtout des voilières immenses, pleines d'oiseaux des pays chauds, dont l'or des plumes se confondait avec l'or des grillages.

Sur un lac minuscule, des cygnes prenaient leurs ébats, des cygnes noirs, chéris pour leur rareté et qui furent, sans doute., les premiers que l'on acclimata chez nous.

Roustan nous rapporte même dans ses Mémoires une scène dont ces cygnes furent l'occasion. Nous la citerons ici parce qu'elle soulève un coin piquant et familier de la vie de l'Empereur à la Malmaison, quelque chose comme le délassement d'un bon Parisien dans sa villa de la banlieu:

L'Empereur faisait sa toilette dans sa chambre, la fenêtre ouverte.

En apercevant les cygnes favoris de sa femme, il fit mine de les viser et de tirer dessus.

"Bonaparte! ne tue pas les cygnes, je t'en prie... cria Joséphine apeurée.

—Joséphine, laisse-moi, cela m'amuse," riposta l'Empereur et il me commanda, écrit Roustan, d'apporter sa carabine.

Or, l'impératrice prit mon bras:

"Roustan, ne donne pas la carabine!" défendit-elle...

"A qui obéir? L'Impératrice me voit dans l'embarras et me retire des mains l'arme qu'elle emporte. L'Empereur riait comme un fou."

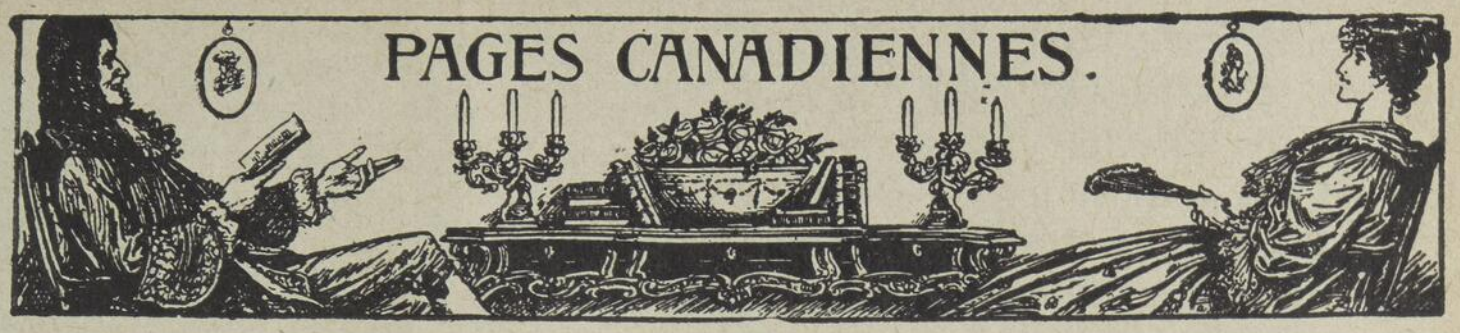
Mais c'étaient là des petits soucis, et qui devaient provoquer des éclats de rire dans la gaie société de la Malmaison.

Bientôt, d'autres raisons plus grandes de s'attrister allaient paraître; le divorce de Joséphine, et puis les premiers craquements de l'Empire, la catastrophe finale enfin.

Elle a ri sous ces allées ombragées, la future impératrice.

Elle a dû pleurer beaucoup aussi, la femme au grand coeur dont Napoléon, qui la fit tant souffrir après avoir souffert par elle, vantait un jour "le charme incomparable qu'elle avait dans les larmes".

—— o ——



FAITS ET ANECDOTES

UN BON CONSEIL

C'est chose fort rare qu'un conseil valant son pesant d'or.

C'est pourtant ce qu'il m'a été donné d'entendre, et pas plus tard qu'hier après-midi, à l'heure où l'on cause en petit comité, c'est-à-dire entre chien et loup, une fois sa journée faite.

La scène se passait dans une chambre du New-York Life, où nous étions à faire nos adieux à un jeune avocat qui, dégoûté du peu d'avenir que lui offrait le pavé de Montréal, avait décidé de passer les lignes et de s'en aller plonger dans la fournaise de Chicago.

Il ne tarissait pas d'éloges sur cette grande ville de l'Ouest. Ah! pour une ville, c'était une ville, et il n'y avait qu'à vouloir pour y monter rapidement au pinacle. Voyez, par exemple, le financier Brosseau, l'un des rois du Board of Trade de là-bas, et combien d'autres... Enfin, c'était décidé, et il allait se jeter, lui aussi, à son tour, dans la mêlée.

Survint B... qui en arrive de Chicago, et qui, j'ai des raisons de l'affirmer, est bien l'un des plus fins observateurs que je connaisse.

On le mit au courant et la conversation reprit son fil.

—Voulez-vous me permettre de vous demander, fit B... en s'adressant au jeune avocat, ce que vous compter faire par là.

—Mais tout, absolument tout, quand ce serait seulement entrer comme commis chez Marshall Field.

B... aspira son cigare à différentes reprises, puis regardant son interlocuteur bien en face:

—Savez-vous, fit-il, qu'il y a un bon million d'individus dans le rayon de Chicago qui sont absolument dans votre cas, c'est-à-dire prêts à tout faire pour gagner leur vie.

—Oui, mais moi,, j'ai fait ici un cours classique, et je compte bien en tirer tout le parti possible.

Du coup B., faillit étouffer de rire. Enfin, reprenant peu à peu son sérieux, il s'écria:

—Ah! mon cher, le bon billet que vous avez là. Et, de l'air dont vous me dites cela, comme si, avec un pareil viatique, vous vous sentiez de force à décrocher la lune. Non, c'est vraiment trop fort. Mais savez-vous bien que votre cours classique ne vaut pas un maravédis dans la mêlée formidable et féroce du "struggle for life" de Chicago. Vous en sortiriez écorché comme une anguille. Voyons, soyons plus sérieux. Au moins, sans être trop indiscret, avez-vous quelques ressources?

—Pour un mois, deux mois, peut-être, répondit le jeune néophyte, qui avait maintenant perdu beaucoup de son assurance.

B... s'était remis à fumer tranquille-

ment en méditant sur ce qu'il lui restait à dire. Et c'est ici que se place le conseil dont je parlais plus haut, le fameux conseil valant son pesant d'or.

—Votre cas m'intéresse, reprit notre Mentor, car c'est celui d'une foule de jeunes compatriotes que j'ai vu, depuis quelques années, être dévorés par la fournaise de Chicago. Le temps de le dire, et c'en était fait de leurs espoirs, de leurs illusions, sans compter le bagage plutôt encombrant du cours classique. Tenez, savez-vous ce que vous devriez faire. Vous avez tout au plus vingt-cinq ans, vous êtes intelligent, et vous me paraissez avoir à votre service une santé robuste et des nerfs d'acier. Ce serait vraiment dommage d'aller laisser perdre tout cela parmi les Yankees, et à Chicago encore. Faites un tas de vos ressources, et fuyez Montréal puisque le coeur vous en dit, mias dirigez vous de préférence vers notre Grand Nord, vers toutes ces régions riches et neuves, où il n'y a qu'à vouloir pour se tailler rapidement un avenir. Il ne s'agit pas de vous mettre cultivateur, si vous n'avez pas d'aptitudes pour la culture; mais faites des affaires, mettez-vous dans les mines, les chemins de fer; ou bien encore, faites vous ingénieur, percez des routes, construisez des ponts. Il y a de tout, là-bas, vous dis-je. Et puis, vous vivrez libre, devant les grands espaces vierges et illimitées. Ah! quant à moi, si ma vie était à refaire!...

Et cela voulait dire beaucoup, cette exclamation, ponctuée d'un gros soupir, car chacun sait que B... est poète à ses heures, et qu'il a toujours eu la nostalgie de la vraie nature, contemplée à ses vraies sources, loin de notre vie factice et artificielle. Cela voulait dire: "Toi, mon gaillard, à qui je viens de donner ce conseil tu es un heureux. Loin de l'asphalte de nos villes, tu connaîtras toutes les extases que la vie réserve à ses privilégiés. Tu es un heureux, te dis-je, et tu seras libre, libre."

Le jeune candidat au bonheur a promis de surseoir à sa résolution, afin de se donner le temps de réfléchir. **Sylva Clapin.**

LA LANGUE FRANÇAISE

Jadis, lors de son séjour au Canada, le prince de Galles s'est rendu à la résidence d'été des prêtres du séminaire de Québec où un déjeuner a été servi en son honneur.

Le prince ayant désiré voir une de ces familles canadiennes françaises, si célèbres par le grand nombre de leurs enfants, on lui présenta un des fermiers du séminaire, père de quatorze enfants, ce qui était naguère au Canada, une chose assez courante.

Or, le Canadien-Français en question s'appelait Brown et était Ecossais d'origine. Il va sans dire qu'il ne parlait pas un mot d'anglais, encore moins de gaélique, et qu'il ne connaissait que la langue française.

C'est un cas curieux de francisation dont il y a des exemples assez nombreux, paraît-il. Au début de l'annexion, le gouvernement britannique chercha à faire de l'anglicisation en mariant à des Canadiennes-Françaises d'anciens soldats anglais ou écossais qu'il établissait dans certains districts. C'est le contraire qui arriva. Les enfants parlèrent la langue de la mère, et au bout de deux générations, tout vestige de saxonnisme était perdu. Et c'est pourquoi l'on rencontre aujourd'hui des Canadiens très résolument français de langue et de sentiment qui s'appellent Campbell, Robinson, Smith, ou Donald, ou Brown, comme celui qui fut présenté au prince de Galles.

BUSTE ET HANCHE



Toutes les femmes qui essaient de faire leurs robes elles-mêmes voient la difficulté de réussir par la méthode habituelle de l'"essayage" avec soi comme modèle et un miroir pour voir comme le vêtement va dans le dos

Le Mannequin Ajustable PERFECTION de HALL-BORCHERT

supprime toute difficulté et désappointement dans la façon et rend le travail facile et satisfaisant immédiatement. Cette forme s'ajuste en 50 grandeurs et façons différentes ; elle s'allonge ou se raccourcit de la taille ou de l'ensemble pour tout vêtement désiré. Très facile à ajuster, elle ne peut se déranger et dure toute la vie.

Ecrivez pour la brochure contenant l'assortiment complet de mannequins avec leurs prix.

Hall-Borchert Dress Form Co
of Canada, Limited
158s Bay Street, Toronto, Can.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou $2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edits-propriétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd St-Laurent, Montréal

---

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,

Constructions de Granit et Tous Genres de Travaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute compétition.

Souffrez-vous de Mal de Tête?

Le moyen le plus court et le plus efficace de guérir un mal de tête, c'est de prendre, suivant les directions, une ou deux

POUDRES NERVINES MATHIEU



Exemptes d'Opium, de Chloral, de Morphine, et autres drogues dangereuses.

25c LA BOITE DE 18 POUDRES

Le remède sans rival pour la guérison de MAUX de TETE, MIGRAINE, FATIGUE, FIEVRE, GRIPPE, NEVRALGIE, SURMENAGE, MANQUE DE SOMMEIL.

EN VENTE PARTOUT

Le Sirop Mathieu au Goudron, à l'huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux est le remède par excellence des MALADIES de POITRINE.

Il Soulage. Soutient, Fortifie, Guérit.

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.
L. Chaput, Fils & Cie, Ltée, Distributeurs, Montréal

W. LEGAULT,

Horloger, Bijoutier et Opticien







Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine . . Montréal



Les Saumons Voyagent Loin

Vous savez déjà sans doute que l'Ecosse est le pays où l'on a mangé le plus de saumon, depuis que les hommes font la chasse aux bêtes aquatiques comme aux bêtes terrestres et même vous n'ignorez peut-être pas qu'il y a une cinquantaine d'années les bonnes ménagères écossaises, très économes par nature, en étaient venues à faire manger tant de saumon à leurs servantes que celles-ci n'entraient généralement dans une maison qu'à la condition d'y trouver deux ou trois fois par semaine un menu d'office d'où il fût tout à fait absent...

Aujourd'hui, les temps sont bien changés, et dans un hôtel de Glasgow ou d'Edimbourg, on vous fait bel et bien payer assez cher une simple tranche de ce poisson que son abondance même empêchait d'être apprécié jadis selon son mérite.

Mais si le "salmon-fishing" est devenu beaucoup moins fructueux, l'on cite encore des coups de filet vraiment extraordinaire comme celui qui fit sortir de l'onde un véritable géant, ce saumon de 100 livres à l'existence duquel on aurait quelque peine à croire si un rapport officiel n'en avait fait mention.

C'est dans la rivière du Forth que fut capturé, en 1902, ce spécimen phénoménal, mais on en a pêché deux également imposants dans la Tay, l'un avec ses 80 livres et l'autre avec ses 58 livres authentiques.

L'on savait déjà depuis longtemps que le saumon n'est pas un animal tout à fait sédentaire mais, en marquant et en rejetant à l'eau des petits poissons qui furent repêchés au bout de quelque temps, on a acquis la certitude qu'il leur arrivait parfois de passer d'une rivière dans une autre. On a même cité le cas très remarquable d'un saumon qui, en quatre mois, passa de Deveron dans l'embouchure du Moray à Elie, dans le golfe de Forth, ce qui représentait un beau et long voyage de plus de 150 milles.

On a aussi noté ce fait assez singulier qu'au printemps ce sont les femelles qui sont capturées en majorité et qu'au contraire, en été, ce sont les mâles.

—— o ——